

LES FEMMES JUGÉES

PAR

LES BONNES LANGUES

Bruxelles. — Imprimerie de E. Guyot, rue de Schaerbeek, 12.

LARCHER ET L. JULLIEN

LES FEMMES JUGÉES

PAR

LES BONNES LANGUES

DANS

TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS



PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE
59, rue Saint-Jacques

1859

LES FEMMES JUGÉES

PAR

LES BONNES LANGUES

ABANDON.

Il y a des femmes dont la vertu éclate surtout dans la disgrâce et dans l'abandon. Gardiennes héroïques de l'honneur de la maison, leur sollicitude pour le père survit à l'estime qu'elles ne peuvent plus avoir pour l'époux. Couvrant d'un stoïque silence les fautes de celui-ci, elles se refusent jusqu'à la douceur de pleurer devant leurs enfants, pour conserver intact dans leur cœur le souvenir de l'ingrat qui les délaisse. (P.-J. Stahl.)

ABNÉGATION.

L'abnégation est l'oubli de l'intérêt personnel, le dévouement en est le sacrifice. On peut trouver de la joie à se dévouer, il n'y a que tristesse à se renfermer dans l'abnégation. Les femmes, en général, sont moins susceptibles d'abnégation que capables de dévouement. (J. B.)

ABSENCE.

Si l'absence fait tort à quelques maris, il en est d'autres à qui elle profite. Pour peu que la femme ait le caractère bien fait, les défauts de son mari partent avec lui, et le souvenir de ses qualités reste seul à la maison. Toutefois, il est une chose qu'un mari ne doit jamais oublier en voyage, c'est que l'absence ne doit être ni trop longue, ni trop courte. L'art de savoir être absent à propos et avec mesure, est une qualité qu'on aurait tort de dédaigner en ménage. (P.-J. STAHL.)

ACADÉMIES.

Il y a eu sans cesse, et jusqu'à nos jours, à Paris, comme il y avait à Athènes, à Rome, à Florence, de ces maisons de goût, présidées par des femmes supérieures en esprit ou en grâces, où le monde et les lettres se rencontrent pour se féconder mutuellement. Là, dans la noble émulation des plaisirs de l'esprit et dans l'aimable égalité du culte des choses intellectuelles, tous ceux qui les aiment se confondent avec ceux qui les cultivent. Attirés, les uns par le besoin d'être loués, les autres par le plaisir d'admirer, quelques-uns par la vanité de juger, ils forment le foyer précurseur du grand foyer du siècle, l'avant-goût du public, le vestibule de la gloire.

Ainsi Lucrèce Borgia, tant calomniée, à Rome ; — Éléonore d'Este, à Ferrare ; — Vittoria Colonna, à Naples ; — madame de Rambouillet, à Paris, pendant la minorité de Louis XIV ; — madame de Maintenon, dans la vieillesse de ce roi ; — madame du Deffant et madame Geoffrin, sous Louis XV ; — madame la duchesse d'Anville, sous Louis XVI ; — madame Récamier, sous le Directoire ; — madame de Staël, dans son exil, sous l'Empire ; — madame de Montcalm, madame la duchesse de Broglie, madame de Sainte-Aulaire, madame de Duras, sous la Restauration ; — puis, sous trois règnes et jusqu'à nos jours, d'autres que l'amitié nous interdit de nommer. Cette dynastie élective de femmes supérieures qui groupent autour d'elles les supériorités de leur époque, par la seule attraction de leur

mérite et de leur accueil, se perpétue de siècle en siècle. Elle ne s'interrompt qu'aux époques des grandes convulsions civiles, et aux époques plus abjectes où la frénésie de l'or, possédant pour un moment le monde, relègue dans le silence et dans l'ombre toutes les nobles passions de l'esprit. (LAMARTINE.)

ACQUITTER.

Est-ce qu'on ne reste pas toujours l'insolvable débiteur des femmes? s'acquitte-t-on jamais avec celle qui vous donna la vie? s'acquitte-t-on avec les vieilles tantes qui n'avaient pas d'enfant et qui ont dépensé sur vous tout leur amour perdu? avec sa première maîtresse ? avec celles qu'ensuite on a aimées davantage, en apprenant alors ce que peut être l'amour? ne doit-on rien à sa femme, ni à la petite fille qu'elle vous a donnée et dont les premiers rires vous ont touché jusqu'aux larmes?

Et, quand on a été malade, s'acquitte-t-on avec la femme qui vous a soigné? Là, les plus mauvaises deviennent tendres ; les plus coquettes, simples et douces ; les Laïs retrouvent leur pudeur et les plus laides se font belles... belles comme la charité! Là, près du bien-aimé qui souffre, la maîtresse grandit, son amour s'épure, elle croit sauver son enfant! et le médecin s'incline en reconnaissant quelque chose de plus fort que la science : c'est l'instinct maternel de la femme, c'est le génie de la bonté. (ÉDOUARD PLOUVIER.)

ADMINISTRATION.

Donnez à régler à votre femme vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres seront mieux tenus que par vous. (BEYLE.)

*

J'ai toujours remarqué que les fortunes ne périclitent guère et qu'elles se rétablissent presque toujours sous la tutelle des femmes, qui, d'abord et de fondation, ne veulent jamais entendre parler de

rien aliéner, et qui sont toujours en frayeur des gens d'affaires et en défiance contre les projets d'amélioration prétendue, pour peu qu'ils doivent coûter un peu d'argent. C'est leur ignorance de l'administration des biens qui les met en garde, et c'est leur méfiance qui sauve le patrimoine de leurs enfants. On m'a toujours demandé comment j'avais pu si bien rétablir la fortune de mon fils ? J'ai ménagé pour payer sans emprunter et sans vouloir écouter jamais les propositions des procureurs ou des intendants : voilà ma recette et voilà toute ma science administrative. (Madame DE CRÉQUY.)

*

Si les femmes sont, par leur tempérament, qui est la passion, dangereuses en politique, elles sont peut-être plus propres que l'homme à l'administration. Leurs habitudes sédentaires et le soin qu'elles mettent en tout, leur goût naturel de satisfaire, de plaire et de contenter, en font d'excellents commis. On s'en aperçoit dès aujourd'hui dans l'administration des postes. (MICHELET.)

*

Si, vers l'époque où l'âge amortit les passions sans affaiblir la tendresse maternelle, qui ne vieillit point, la femme perd, par la mort de son mari, cet appui sur lequel, en général, elle compte trop, l'intérêt de ses enfants, qui n'ont plus d'autre soutien, développe en elle, lorsqu'elle est douée d'un cœur sensible et d'un esprit juste, une raison de besoin, une énergie d'occasion, une persévérance de nécessité qui contraste singulièrement avec sa faiblesse et sa légèreté naturelles. Alors, dans quelque condition que le sort l'ait placée, sa constance égale son courage ; elle affronte, sans en être intimidée, les périls et les grandes difficultés d'une régence orageuse, comme elle se dévoue, sans en être rebutée, aux privations et aux soins minutieux qu'exige une fortune embarrassée, également capable de sauver un État ou une famille privée, car elle sait concilier les intérêts, rapprocher les partis, et maintenir l'ordre (LÉVIS.)

ADMIRATION.

Combien de nobles femmes qui, d'ailleurs, attachaient un plus grand prix à admirer elles-mêmes qu'à se faire admirer, se sont montrées puissantes par leurs facultés, remarquables par leur savoir et presque sublimes, mais malheureuses, coquettes et froides, parce qu'elles n'ont trouvé que des bras pour les enlacer et point de cœur; parce que leur âme ardente et expansive n'a rencontré aucun être à leur ressemblance, je veux dire aucun être supérieur. (Jean-Paul Richter.)

*

Il est une époque où il en coûte beaucoup d'aimer. Quand on a un peu vu et étudié les femmes, on acquiert une certaine dureté, qui permet d'approcher sans danger des plus belles et des plus séduisantes. On avoue sans détour l'admiration qu'elles inspirent, mais c'est une admiration d'artiste, un enthousiasme sans tendresse. On a, d'ailleurs, une clairvoyance cruelle pour saisir, à travers tous les artifices de la coquetterie, ce que vaut la soumission qu'elles étalent, la douceur qu'elles affectent, l'ignorance qu'elles jouent, avec tout cela, soyez épris, si vous pouvez! (Victor Henaux.)

ADRESSE.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes; puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignait la même confiance et prenait avec eux la même familiarité, comment seraient-ils un instant ses dupes? En les traitant également, ne montrerait-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! loin de les

traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité; elle fait si bien, que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun, content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe, en effet, que d'elle seule. (J.-J. Rousseau.)

AFFABILITÉ.

Le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs :
Voilà leur lot; et, pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

(Voltaire.)

AGE MUR.

Dans l'âge mûr, la femme qui doit plaire le plus est celle qui nous a consacré sa jeunesse. (Madame Necker.)

ALLAITEMENT.

Il y a dans la mère deux choses, le lait de la nourrice et l'affection de la mère. Rousseau ne demande l'un que pour avoir l'autre. L'allaitement n'est que le moindre côté du devoir maternel. Il y a beaucoup de femmes qui sont bonnes nourrices et médiocres mères; elles ont les mamelles pleines et le cœur sec. Il y a, par contre, beaucoup de femmes qui sont mauvaises nourrices et très-bonnes mères, c'est-à-dire qui aiment le berceau de leur enfant, ses premiers pas, ses premiers ris et ses premiers bégayements, qui ne cèdent à la nourrice que l'allaitement, et qui gardent les autres soins, non pas soins ignobles, puisqu'ils sont le signe d'un doux et grand devoir accompli avec patience. (Saint-Marc Girardin.)

AIMABLE.

Une jolie femme dont l'amant était maussade, et avait des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. » (***.)

AMABILITÉ.

Une femme vraiment aimable est comme une harmonie parfaite pour les affections de l'homme. (Senancour.)

*

Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons ; et la seule différence qu'il y ait entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. (Voltaire.)

AME.

Il est des femmes qui sont à l'âme ce que le climat de Nice ou de Naples est à la poitrine. (Balzac.)

*

Ce qui m'attache à Laure, c'est une âme fort supérieure à tout ce qu'on voit dans ce monde. Sa conduite et ses mœurs sont une image de la vie qu'on mène dans le ciel. Si j'avais le malheur de la perdre, je dirais comme Lélius, le plus sage des Romains : « J'aimais sa vertu, qui vit encore. » (Pétrarque.)

*

Oh ! pauvres femmes, au milieu des occupations insipides qui rem-

plissent votre vie, saurions-nous, vous et moi, que vous avez une âme, si vous ne vous en serviez pour aimer? Hélas! dans les longues années que mesurent vos larmes, vous ne relevez jamais la tête qu'au jour brillant et trop passager de l'amour. Après lui, votre cœur, perdu sans retour, s'abîme dans le gouffre glacé d'où il était sorti. Ainsi les plantes aquatiques végètent toute l'année sous l'eau; ce n'est qu'au moment de leur floraison qu'elles étalent leur verdure aux rayons d'un soleil bienfaisant; puis elles retombent au fond des ondes. (Jean-Paul Richter.)

AMI, AMIE.

Celui qui n'est pas l'ami des femmes ne nous donne pas une meilleure idée de son esprit que de son cœur. (Sanial-Dubay.)

*

Il y a quelque chose de meilleur qu'un ami et de plus charmant qu'une maîtresse. — C'est une amie. (P.-J. Stahl.)

*

J'ai toujours regardé la femme, non comme une épouse ou comme une maîtresse, ce qui n'est trop souvent qu'en faire une esclave ou un tyran, et je n'ai jamais vu en elle qu'une amie que Dieu nous a donnée. La tendresse pleine d'estime que ce sexe m'a inspirée dès ma jeunesse n'a cessé d'être la source de mes plus douces consolations. Ainsi j'ai triomphé d'une secrète disposition à l'humeur noire, dont les retours devinrent de moins en moins fréquents, grâce aux femmes et à la poésie. Il me suffirait de dire grâce aux femmes, car la poésie me vient d'elles. (Béranger.)

*

La femme est l'amie naturelle de l'homme, et toute autre amitié est faible ou suspecte auprès de celle-là. (De Bonald.)

*

On pleure beaucoup plus sa maîtresse; on pleure bien moins, mais bien plus longtemps son amie. La maîtresse absente vous manque quelquefois; l'amie, qui n'est plus là, vous manque toujours. (P.-J. Stahl.)

*

Il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. (Bernardin de Saint-Pierre.)

*

Entre l'amour et l'amitié d'une femme, il y a plus d'un fossé à franchir, et la distance est très-grande, soit en bien, soit en mal; mais, cette transition faite, il ne faut point se plaindre si, d'une maîtresse douteuse, on a su se faire une amie sûre. (P.-J. Stahl.)

*

Un ami, c'est bien bon sans doute, mais ce n'est quelquefois pas très-beau. Tandis qu'une amie, c'est excellent toujours et de plus très-joli quelquefois. J'aime beaucoup mes amis quand ils ont besoin de moi, et un peu aussi quand j'ai quelque besoin d'eux; mais j'aime mes amies alors même que nous n'avons rien à faire les uns des autres. (P.-J. Stahl.)

*

Quand on s'ennuie, on va voir son ami et fumer un cigare avec lui; mais, quand on veut passer la meilleure heure de sa journée, on quitte son cigare et son ami pour aller s'asseoir au coin du feu de son amie. (P.-J. Stahl.)

*

Qu'est-ce que votre amie? demanderez-vous. Je vais vous le dire. C'est une femme qui aurait pu être, ou qui peut-être a été ma maîtresse, — et qui, après avoir eu l'esprit de ne l'être pas, ou de ne l'être plus, a eu celui, bien plus grand, de nous faire un bonheur de tout ce dont nous savons nous passer. (P.-J. STAHL.)

*

Une femme est le meilleur ami qu'on puisse s'attacher; celui-là reste, même après que la fortune a dispersé tous les autres. (DROZ.)

*

L'amitié d'une femme a toutes les qualités de l'amour, sans en avoir les défauts. Habile, active, ardente, vigilante, audacieuse au besoin, elle est de plus fidèle. L'ami tombé est celui qu'elle préfère. Sa disgrâce rehausse à ses yeux son mérite. Il faut à l'amour d'une femme l'admiration du monde, son ami peut s'en passer. La maîtresse est toujours toute prête à rougir de celui qu'elle aime, l'amie ne rougit jamais de son ami. Sûre de ne point être aveuglée par la passion que la plus ingénue connaît assez pour s'en défier, heureuse et fière d'obéir enfin à un sentiment désintéressé, de n'être femme que par le bon côté, l'amie brave tout et même le ridicule pour son ami malheureux; à son service, elle ne connaît ni le danger ni la honte. C'est une mère intrépide défendant son enfant menacé, — car il y a toujours de la mère dans le dévouement d'une femme.

Toutes les vraies femmes ont une amitié, à qui elles font une place au-dessus même de celle qu'elles font à l'amour et tout à fait indépendante; leur premier regard sur la vie ne leur a-t-il pas appris que l'amour passe et que l'amitié reste? (P.-J. STAHL.)

AMITIÉ.

L'amour d'une femme n'est souvent qu'un besoin de ses sens; son

amitié est toujours un besoin de son cœur et de son esprit. (P.-J. Stahl.)

*

Les femmes aiment plus tendrement, plus sûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amants. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami; c'est pour elles un être sacré. (Mercier.)

*

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. (Madame Geoffrin.)

*

Il ne faut jamais rebuter un homme, car, quand même neuf sur dix ne se donneraient pas un liard de peine pour vous, le dixième peut vous devenir un ami utile. (Madame de Tencin.)

*

L'amitié d'une femme pour un homme, c'est l'amitié parfaite; c'est le plus doux bien de la vie, le plus désintéressé, le plus exempt de rivalités et d'orages. (Ségur.)

*

L'amitié dans les femmes doit être plus rare que parmi les hommes; mais il faut convenir que, lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en, général, ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois, en soulageant, ils blessent, et leurs sentiments les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait; elles encouragent l'amitié timide; elles consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instruments plus fins, elles manient plus aisément un cœur ma-

lade; elles le reposent et l'empêchent de sentir ses agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas. Il faudrait donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions; mais, pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amité d'une femme. (Thomas.)

*

On a demandé si les femmes étaient faites pour l'amitié. Il y a des femmes qui sont hommes, et des hommes qui sont femmes, et j'avoue que je ne ferai jamais mon ami d'un homme femme. Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. (Diderot.)

*

Une femme demandait à Rivarol, après avoir entendu son morceau sur l'amitié, pourquoi il n'avait pas peint les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes. « C'est, répondit-il, qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue. » (Rivarol.)

*

Un sentiment plein de délices est l'amitié inspirée par une femme. On a demandé s'il peut exister, ou, du moins, s'il peut être toujours pur. Oui, quand le trouble de la jeunesse n'agite plus notre âme. On goûte alors un sentiment d'autant plus enchanteur, que la différence des sexes, qu'on ne peut entièrement oublier, rend l'amitié plus tendre, lui donne quelque chose de touchant et de vague, et, pour ainsi dire, un charme idéal. (Droz.)

*

Quand la terreur et la haine ont envahi le cœur des hommes, c'est dans celui des femmes qu'il faut chercher le courage et l'amitié. (Demoustier.)

*

A un certain âge, quelques femmes portent dans le commerce de l'amitié une grâce et une délicatesse inconnues aux hommes. Il ne faut pas s'en étonner, c'est un reste de l'amour. (Saint-Prosper.)

*

Les femmes qui nous donnent le bonheur de l'amour, peuvent seules, aussi, nous faire connaître le dévouement et les douceurs de la véritable amitié. (A. Guyard.)

*

L'amitié est un nuage transparent derrière lequel l'amour se lève dans le cœur des femmes. (A. Guyard.)

*

Les femmes chastes sont des amies parfaites. Ne donnant rien à l'amour, elles n'ôtent rien à l'amitié. (P.-J. Stahl.)

AMITIÉ DES FEMMES ENTRE ELLES.

Nous ne devrions pas nous plaindre du peu de solidité de l'amitié des femmes entre elles. Si les femmes s'aimaient mieux, elles nous aimeraient moins. (P.-J. Stahl.)

*

L'amitié des femmes entre elles est, à la vérité, plus rare que celle des hommes les uns pour les autres; mais elle a aussi plus de délicatesse; la nôtre n'est pas aussi voisine de l'amour; car nous ne nous aimons qu'au reflet de nos actions. Une femme, au contraire, demande à son amie ou à son amant moins de preuves que de témoignages de tendresse; si elle exige de l'amour, c'est uniquement pour en ressentir et pour le payer de retour (Jean-Paul Richter.)

*

L'amitié d'une femme pour une autre femme est comme le courage d'un soldat. Il lui faut l'épreuve du feu. Si, à la première bataille, c'est-à-dire à la première rencontre de l'ennemi commun (l'amant), elle se comporte bien, c'est de toutes les amitiés la plus sûre. (P.-J. STAHL.)

AMOUR ET AMITIÉ.

L'amour est un champ clos où se rencontrent et combattent les prétentions et l'orgueil des femmes; nous ne servons, nous, qu'à marquer chacune des victoires du vainqueur. (GUSTAVE FRÉDÉRIX.)

*

Dans la conversation, songez bien à ne tenir jamais les femmes indifférentes; leur âme est ennemie de cette longueur : ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux; car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être; leur cœur n'est jamais vide de cette passion. (SAINT-ÉVREMOND.)

*

Un défaut de l'éducation, c'est de n'envisager les rapports de l'homme avec la femme qu'à travers le prisme de l'amour. — Or, l'amour est dans la vie un fait exceptionnel, un éclair, le parfum d'une fleur qui tombe avant la fin du jour, la trace d'une barque sur l'eau, une étoile qui file, un oiseau de passage, un terne gagné à la loterie du sentiment. La nature n'a voulu prodiguer aucune des belles choses, elle qui fait fleurir l'aloès une fois dans un siècle! L'amour étant un hasard, une exception, tranchons le mot, une heureuse maladie, on se demande s'il ne serait pas plus sage de porter son attention sur l'amitié, sur l'estime, sur ces rapports hon-

nêtes et durables qui rejoignent le plus souvent les deux sexes. (A. Esquiros.)

*

Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une inclination dont les sens forment le nœud; mais, quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossièreté.

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes; le même objet peut leur plaire par des endroits opposés. — Je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme; les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, etc.; et il se peut faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas, comme lorsqu'on aime une femme légère que l'on croit solide. — N'importe; on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer; ce n'est même que cette idée que l'on aime, ce n'est pas la femme légère. — Ainsi l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. Or, j'ai dit qu'il était possible que l'on cherchât dans l'amour quelque chose de plus pur que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire : je vois tous les jours dans le monde qu'un homme, environné de femmes auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la messe, au sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, ou qui même lui parait telle. — Quelle est la raison de cela? C'est que chaque beauté exprime un caractère tout particulier, et celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. — C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois; c'est donc l'âme que nous cherchons; on ne peut me nier cela. — Donc, tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vue; donc, nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir, et avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression; donc, il est au moins vrai que l'âme est ce qui nous touche le plus. Or, ce n'est pas aux sens que l'âme est agréable, c'est à l'esprit; ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal.

Si celui des sens lui était opposé, nous le lui sacrifierions. On n'a

donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé, qu'il est une tache pour l'âme, voilà l'amour pur.

Amour cependant véritable, qu'on ne saurait confondre avec l'amitié; car, dans l'amitié, c'est l'esprit qui est l'organe du sentiment; ici, ce sont les sens. Et, comme les idées qui viennent par les sens sont infiniment plus puissantes que les vues de la réflexion, ce qu'elles inspirent est passion. L'amitié ne va pas si loin. (VAUVENARGUES.)

*

C'est une bien douce chose et un bien grand élément de félicité pour une femme, que de se savoir tout sur la terre pour celui qu'elle aime, — de le voir seul, sans famille, sans rien dans le cœur que son amour, enfin de l'avoir bien tout entier. (BALZAC.)

*

L'amitié d'un homme est préférable à son amour; l'amour d'une femme vaut tous les sentiments tendres. (A. BASTA.)

*

Une chose vraie, quoique peu remarquée jusqu'ici, c'est que les tempéraments tendres, les organisations sensibles trouvent des forces merveilleuses pour supporter les épreuves auxquelles les expose leur nature impressionnable. On dirait que l'amour, malgré le bandeau dont l'a puérilement affublé la mythologie, reconnaisse ses amis et les ménage tout en les torturant. Les souffrances du cœur enlaidissent presque toujours les êtres qui n'en ont pas l'habitude. Rien, par exemple, de ridicule ou de hideux comme un gros homme lymphatique dont les paupières bouffies et les prunelles larmoyantes trahissent la visite cruelle du dieu malin. Les femmes, au contraire, c'est-à-dire les femmes sentimentales, vivent dans les chagrins de l'amour comme dans une atmosphère naturelle, bénigne et, l'on pourrait le croire, nécessaire; elles se conservent dans leur mélancolie comme ces beaux fruits qui acquièrent une saveur nouvelle

dans l'alcool, au lieu d'y brûler; elles pleurent de source, sans avoir les yeux rouges, et la larme suspendue à leur paupière semble seulement une perle de plus dans leur toilette; leur pâleur même, causée par l'insomnie, a un air de coquetterie, depuis que la pâleur est à la mode. Ces femmes-là sont très-malheureuses, cependant; captivez leur confiance, si c'est possible, vous entendrez les récits les plus douloureux, qu'à leur vue vous n'auriez jamais soupçonnés; elles ont l'âme saignante, mais le front sans rides; le cœur mort, mais le visage plein de vie. Les peintres ont bien compris ce que nous voulons exprimer; à part Murillo, tous ceux qui ont peint la Madeleine, l'ont représentée bien attrayante encore pour tant de repentir! (Charles de Bernard.)

*

L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme, il est toute l'existence de la femme; les dignités de la cour et de l'Église, les lauriers de la guerre, les dons de la fortune sont le partage de l'homme : l'orgueil, la gloire et l'ambition lui offrent de quoi remplir le vide de son cœur; ils sont en bien petit nombre, ceux qui ne s'y laissent pas séduire; telles sont les ressources de l'homme; la femme n'en a qu'une : aimer, aimer encore. (Lord Byron.)

*

On doit les plus belles pièces de Racine à l'amour qu'une femme (la Champmeslé) lui avait inspiré. (De la Bretonnerie.)

*

L'amour, c'est la vie même de la femme pendant les deux premières périodes de son existence; le souvenir s'empare du reste, et c'est encore de l'amour. (Carola.)

*

L'univers disparaît aux yeux de la femme que domine l'amour.

Il n'est plus qu'un homme au monde pour elle, son amant, lequel efface tous les autres. (L. SCHILLER.)

*

J'ai lu que, de toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicatesse et de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur âme semble n'avoir été faite que pour sentir; elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. (DESMAHIS.)

*

Les femmes ont en amour mille nuances, mille délicatesses que notre sensibilité impétueuse ne connut jamais : cette passion, qui tient tant de place dans leur existence, qui devient presque toujours l'affaire la plus sérieuse de leur vie, commence chez elles d'une manière plus prompte, moins motivée en apparence, et plus sympathique.

Rien n'égale, peut-être, la sensibilité profonde d'une femme véritablement pénétrée d'amour. Une demoiselle de la Chaux, que Diderot a connue, et dont il a consacré le souvenir dans ses ouvrages, fut éperdument amoureuse d'un M. Gardeil, *petit homme bourru, taciturne et caustique, le visage sec, le teint basané, en tout une figure mince et chétive; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.* Après avoir perdu, par suite de son amour, son honneur, sa fortune et sa famille, mademoiselle de la Chaux, pour soulager son amant dans ses travaux littéraires, apprit l'hébreu, le grec, l'anglais et l'italien, passa des nuits entières à transcrire ou à interpréter des lambeaux d'anciens auteurs; et, en se consacrant ainsi à des occupations aussi pénibles, détruisit dans peu d'années ses charmes et sa santé.

Des exemples d'une exaltation de sensibilité aussi marquée, et d'un abandon aussi absolu de sa propre existence, ont souvent été donnés par des femmes qu'animait dans toute sa plénitude le sentiment de l'amour.

Les hommes n'aiment pas avec autant de continuité et de dévoue-

ment; ils sont plus impétueux, plus violents : les femmes sont plus tendres, plus profondément sensibles. Un amant qui perd sa maîtresse se tue au premier instant, ou se console. Une femme ne se tue pas; elle s'éteint, elle meurt d'un chagrin silencieux et prolongé. (MOREAU, de la Sarthe.)

*

Il est certain que la plupart des hommes n'ont qu'un objet en aimant. Chacun d'eux se propose un terme auquel il espère de parvenir, et où, étant arrivé, il se repose dans les plaisirs. Voilà précisément le plus haut période du pouvoir des femmes et de leur influence sur les mœurs générales.

Il n'y a pas de doute que les femmes ne sentent faiblement les autres passions : le seul amour est par elles éprouvé, exprimé et peint dans toute son étendue; il fait le charme et l'intérêt de toute leur vie; il est l'âme de leurs pensées; il leur appartient exclusivement. L'homme, peut-être, s'enflamme plus lentement et par degrés; les passions des femmes sont plus rapides.

Leurs fibres, par une suite de leur sensibilité naturelle, se contractant et se dilatant aux plus légères impressions du corps, il y en a qui sont ivres d'amour lorsque leur amant n'est encore qu'un philosophe.

Leurs passions resserrées par l'opinion et par les mœurs, et se nourrissant dans le silence, deviennent plus ardentes et s'irritent par les obstacles. La crainte et les alarmes qui unissent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, le redoublent en les occupant. C'est ainsi que, du contraste des deux sexes, dont l'un a l'audace des désirs et le droit d'attaquer, et l'autre n'a, pour toute défense, que la pudeur et la vertu, est produit cet empire doux et despotique des femmes dont chaque signe est une loi, chaque geste un ordre, et chaque parole une maxime pour la morale de l'homme aimant. C'est dans ce sens que Métastase a dit aux femmes :

Si l'ordre du destin vous mit sous notre empire,
Belles, consolez-vous,
Un seul de vos regards, une larme, un sourire,
Vous font régner sur nous.

(CATALANI.)

*

O femme, en qui fleurit toute mon espérance, toi qui as daigné, pour mon salut, laisser la trace de tes pas sur le seuil de l'enfer, tu m'as mis d'esclavage en liberté : la terre n'a plus de dangers pour moi ; je conserve vivante dans mon sein l'image de ta pureté, afin qu'à mon dernier jour, mon âme s'échappe de mon corps, agréable à tes yeux ! (DANTE.)

*

Plus impressionnable et plus affectueuse que l'homme, la femme est, par cela même, plus véritablement amoureuse; en amour, l'homme se prête, la femme se donne. On demandait un jour à une femme d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet; pour la femme, c'est exister. » Aussi, le plus ordinairement, l'amour donne à la femme l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a. Chez l'homme, il peut marcher de front avec une autre passion ; chez la femme, il est presque toujours exclusif. (DESCURET.)

*

La femme est, de tous les êtres, celui qui aime le plus et qui est le plus aimé. (CANI DU PLESSIS-CHAMANT.)

*

En amour, les femmes donnent toujours plus qu'elles ne promettent. (LOUIS DESNOYERS.)

*

Il n'est pas décidé que les femmes aiment mieux que les hommes ; *mais il est* incontestable qu'elles savent mieux aimer. (SANIAL-*DUBAY.)*

*

La femme sincèrement aimée se fait un devoir de l'amour; elle se respecte; elle est heureuse jusque dans les larmes qu'elle répand. (Duffeyte-Dilhan.)

*

L'amour est une des grandeurs de notre nature; et, quand ce sentiment est porté jusqu'à l'héroïsme de la femme qui est le dévouement, quand il est allumé par la beauté, excusé par la faiblesse, expié par le malheur, transformé par le repentir, sanctifié par la religion, popularisé dans toute une époque par le génie, éternisé par la constance sur la terre et par les aspirations à l'immortalité dans le ciel, cet amour se confond presque avec la vertu, il fait de deux amants deux héros et deux saints dont les aventures deviennent l'entretien et dont les larmes deviennent les larmes d'un siècle. (Lamartine.)

*

Les femmes sont, par leur nature, plus impressionnables, plus sensibles et plus aimantes que les hommes. (Lamartine.)

*

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que, de son côté, il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas. (La Bruyère.)

*

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable. (La Bruyère.)

*

Une femme peut aimer dix fois, toujours passionnément et toujours aveuglément; pour elle, l'homme aimé est toujours parfait. Mais nous, le bandeau nous gêne dès la seconde épreuve, et, pendant que l'amour nous l'attache, nous tâchons de sauver au moins un œil. (P.-J. STAHL.)

*

L'homme parle de son amour avant de l'avoir senti; la femme n'avoue le sien qu'après l'avoir prouvé. (LATÉNA.)

*

Voulez-vous entendre traiter un sujet avec ordre, clarté, souvent avec esprit, toujours avec finesse, écoutez nos jeunes femmes disserter sur l'amour; admirez avec quel art elles savent faire passer en revue les nuances les plus délicates du sentiment, depuis l'indifférence jusqu'au désespoir : la jalousie, les regrets, le retour, le raccommodement, toutes les modifications, tous les incidents d'une grande passion, leur semblent familiers; et leurs peintures sont si vraies, si animées, que le raisonnement ou les livres, sans le secours de l'expérience, ne paraissent pas pouvoir fournir des notions aussi justes et aussi variées. (LÉVIS.)

*

La femme est faite pour aimer : dans ses faiblesses comme dans ses sacrifices, c'est toujours l'amour qui triomphe. (AIMÉ MARTIN.)

*

Je veux bien qu'une femme essaye d'échapper à l'amour, mais je *ne veux pas qu'elle y parvienne*. De toutes les fautes qu'une femme

peut commettre, la plus grande serait, à coup sûr, de ne pas aimer. De cette faute, bien peu se rendent coupables, heureusement. Rien ne peut remplacer l'amour dans le cœur des femmes; toute passion qui n'est point l'amour, est un vice en elles. (P.-J. STAHL.)

*

Il n'est point de passion plus forte et plus impérieuse que l'amour, et nous voulons que les femmes seules y résistent, et nous nous y rendons cependant sans scrupule et sans reproche. (MONTAIGNE.)

*

L'amour absout toutes les femmes; Madeleine fit sa pénitence en aimant. (LAURENT PICHAT.)

*

Demander à une jeune fille de renoncer à l'amour, c'est demander à la fleur de ne point s'ouvrir. (P.-J. STAHL.)

*

C'est à Laure que je dois tout ce que je suis. Jamais je ne serais parvenu à ce degré de réputation où je me vois, si les sentiments qu'elle m'a inspirés n'avaient fait germer dans mon cœur les semences de vertu que la nature y avait jetées. Elle m'a tiré des précipices où l'ardeur de la jeunesse m'avait entraîné. Enfin, elle m'a montré le chemin du ciel et me sert de guide pour y arriver. Car c'est un effet de l'amour de transformer les amants et de les rendre semblables à l'objet aimé. (PÉTRARQUE.)

*

C'est l'amour dont je brûle pour elle qui m'a élevé à l'amour de Dieu. (PÉTRARQUE.)

*

Il n'y a ni naissance, ni honneur, ni richesse, rien enfin qui soit capable, comme l'amour, d'inspirer à l'homme ce qu'il faut pour se bien conduire : je veux dire la honte du mal et l'émulation du bien, et, sans ces deux choses, il est impossible que ni un particulier, ni un État fasse jamais rien de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avait commis une mauvaise action ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y aurait ni père, ni parent, ni personne au monde devant qui il eût tant de honte de paraître que devant ce qu'il aime. (Phèdre.)

*

Il n'y a point d'homme si timide que l'amour n'enflammât de courage et dont il ne fît alors un héros. (Phèdre.)

*

Tout ce qui manque naturellement à la femme et qu'elle acquiert dans son union avec l'homme, c'est par l'amour qu'elle le reçoit. Tout ce qu'elle pense est rêve d'amour; toute sa philosophie, sa religion, sa politique, son économie, son industrie, se résolvent en un mot : amour.

Vénus Uranie, Vénus Terrestre, Vénus Marine, Vénus Conjugale, Vénus Pudique, Vénus Vulgivague, Vénus Chasseresse, Vénus Bergère, Vénus Bellatrice, Venus-Soleil, Vénus-Lune et Vénus-Étoile, Vénus Bachique et Vénus-Flore, quelle est la divinité chez les anciens qui ne soit une transformation de l'amour? Minerve elle-même est-elle autre chose qu'une Vénus industrieuse, et la vierge Astrée, confondue avec la Pudeur, autre chose qu'une Vénus justicière? Tout est subordonné par la femme à l'amour; elle y ramène tout, elle s'en fait un prétexte et un instrument pour tout : ôtez-lui l'amour, elle perd la raison et la pudeur. (P.-J. Proudhon.)

*

A côté de tous les grands hommes, on trouve une femme aimée. L'amour est le soleil du génie. (L. Schiller.)

*

Quels prodiges j'accomplirais, si elle m'accordait seulement un des cheveux qui tombent sur son manteau, ou un des fils qui composent son gant!... (Guillaume de Saint-Dizier.)

*

Amoureux, je me sentis couvert des armes enchantées qui rendaient les chevaliers invulnérables. Ma force me semblait invincible et mon courage au-dessus de ma force. La pensée de celle que j'aimais était un talisman; son nom, une parole magique qui triomphait des obstacles et rendait tout impuissant contre moi.

Un jour, j'allais chercher sous l'eau un malheureux qui se noyait; il me saisit, s'enlace autour de moi comme un serpent; j'allais mourir avec lui, je prononçai *son* nom, et, animé d'une force surnaturelle, je revins sur l'eau portant le noyé sur un bras et nageant de l'autre. Une autre fois, je lui écrivis : « On veut te marier. Le bonheur, qu'un autre te promet, je te le donnerai... Veux-tu de la richesse, de l'or? J'en aurai. Parle, que veux-tu? Il n'est rien qui soit au-dessus de mes forces. Veux-tu un palais de marbre et de l'or à le fouler aux pieds? Veux-tu des honneurs? Veux-tu être reine, Madeleine? tout est à toi! Tout ce qu'il y a dans le monde! car, je le sens, personne ne pourra me disputer ce qu'il me faudra atteindre pour te conquérir. Attends un an, attends un mois, attends un jour, et je te donnerai une couronne. » Et j'étais vrai, je sentais que j'en avais la puissance. Et un autre jour, qu'elle m'avait dit qu'elle m'aimait, je sortis de chez elle si grand, que je me baissais de peur de décrocher quelque étoile ou d'y brûler mes cheveux, et j'évitais de choquer les passants, dans la crainte de les briser comme du verre. *(Alph. Karr.)*

*

Les femmes qui plaisantent avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux; elles se blessent toujours. (Saint-Prosper.)

*

On peut diviser la vie des femmes en trois époques : dans la première elles rêvent l'amour, dans la seconde elles le font, dans la troisième elles le regrettent. (Saint-Prosper.)

*

Le cœur des femmes est comme bien des instruments : il dépend de celui qui le touche. (Saint-Prosper.)

*

Il y a une grande différence dans la manière d'aimer des deux sexes. Chez les hommes, l'amour n'a de délicatesse qu'en raison des obstacles ; chez les femmes, qu'en raison du bonheur qu'elles nous font goûter. (Saint-Prosper.)

*

Quand les hommes cessent d'aimer, ils oublient bientôt tout. Il n'en est pas de même chez les femmes : les souvenirs ne peuvent jamais les quitter; et c'est souvent ce qui les empêche de s'apercevoir qu'elles vieillissent. (Saint-Prosper.)

*

Ce qui soutient l'amour dans le cœur des femmes, est ce qui, au premier coup d'œil, paraît devoir le détruire. Combats, scrupules, remords : aliments nouveaux; parce que nous ne pouvons leur être chers qu'en leur coûtant beaucoup. (Saint-Prosper.)

*

Dans un homme privé d'éducation, ou de petite naissance, la grossièreté se fera sentir surtout dans l'amour; mais à l'honneur des femmes, il faut le dire, l'amour épure, élève et agrandit leurs manières. Sur ce point il n'y a entre elles ni rang ni condition. (Saint-Prosper.)

*

Appartient-il à l'amour de rendre les femmes entièrement vraies? Je ne le pense pas. Elles savent toutes qu'il est un degré dans le bonheur dont se fatigue bientôt l'inconstance des hommes. Dans leur propre intérêt, elles se privent donc de l'avantage d'être entièrement aimables. A grand'peine elles tiennent en réserve quelque grâce nouvelle; et souvent elles ne trahissent toutes leurs perfections, que lorsque, revenues de nous, elles veulent nous punir par d'éternels regrets. (Saint-Prosper.)

*

Bien rarement les femmes doivent regretter les joies de l'amour du cœur : elles payent ordinairement si cher cet enchantement passager, que ce ne serait point leur faire tort que de les en priver....

Femmes sincères et aimantes, belles de toutes les grâces extérieures et des charmes de l'âme, si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées!... N'aimez pas. (Senancour.)

*

Nous avons beau vanter la force de notre sexe, nous sommes plus étourdis, plus flottants dans nos caprices; nous sommes plus aisément emportés par le désir et par l'inconstance. L'amour s'use et se perd plus vite dans notre imagination que dans celle des femmes. (Shakspeare.)

*

Quand Dieu m'envoie un regard de ma dame, je me sens encore plus de tendresse pour ceux que j'aimais déjà. (BERNARD DE VENTADOUR.)

*

L'amour n'est point une passion. Le mot *passion* n'est que le synonyme du mot besoin. Aussi doit-on être plus touché du plus petit sentiment qu'on inspire que de la plus violente passion qu'on allume. La fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle. La fin du plus léger battement d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement. L'amour qui n'embellit pas l'âme n'est pas de l'amour. Aimer à côté du beau et du bon, c'est avilir son goût et sa personne. Si la femme que tu aimes n'est pas pour toi une créature immaculée, si dans tes rêves elle n'a pas la blancheur des séraphins, si tu ne lui vois pas d'ailes comme aux anges, si tu ne l'aimes pas jusqu'à l'adorer, si tu lui connais une tache, tu n'as pas d'amour pour elle. J'ajoute que, si elle n'est pas pour toi une seconde conscience devant laquelle il te soit impossible de faillir, elle n'est pas digne d'être aimée. L'amour, c'est le double respect de soi-même et de l'être qu'on aime. Avec de la passion, on aime Manon Lescaut au beau milieu de ses vices, et l'on est Desgrieux. Avec de l'amour, on aime Juliette, et l'on est Roméo. (P.-J. STAHL.)

AMOUR CONJUGAL.

O spectacle enchanteur et touchant que celui d'une femme qui chérit son époux jusqu'à la vieillesse ! (PROCYLIDE.)

*

L'amour conjugal diffère de l'amour par le calme des sens, par la *confiance, la sécurité et un* sentiment de gratitude mutuelle... L'ha-

bitude détruit les enchantements et la poésie du premier jour; mais elle crée à la place un lien plus grave et plus profond qui s'accroît chaque jour de tout le bonheur qu'on a goûté et de tout le malheur qu'on a supporté ensemble. (J. Simon.)

AMOUR FRATERNEL.

Silvio Pellico recommande aux jeunes gens d'être délicats de manières avec leurs sœurs. « Leur sexe, dit-il, est doué d'une grâce puissante; c'est un don céleste dont elles usent habituellement pour répandre la sérénité dans toute la maison, pour en bannir la mauvaise humeur et modérer les reproches qu'elles entendent parfois sortir de la bouche d'un père ou d'une mère. Honorez dans vos sœurs le charme suave des vertus de la femme ; réjouissez-vous de l'influence qu'elles exercent sur votre âme pour l'adoucir, et puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que vous, soyez d'autant plus attentif à les consoler dans leurs afflictions, à ne pas les affliger vous-même, à leur témoigner constamment du respect et de l'amour. » (Silvio Pellico.)

*

Quand la mort vient nous enlever nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous par le souvenir? Auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les jours que nous pleurons; et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons tout à la fois en elle et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie. (Ernest Legouvé.)

*

Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour, le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. (Chateaubriand.)

*

Pour ses frères de tout âge et pour ses plus jeunes sœurs, la jeune fille est souvent une seconde mère. (Cani du Plessis-Chamant.)

AMOUR MATERNEL.

Cette femme si faible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue ? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! Le moindre bruit épouvanterait la vierge ; où sont les armes, la foudre, les périls qui feraient pâlir la mère ? (Chateaubriand.)

*

. . . . Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence ;
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux ;
Et sur un lit cruel, longtemps évanouie,
Mourante, nous dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême !
Elle vit dans son fils et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu.

(Legouvé père.)

*

L'amour maternel seul n'est point chose éphémère ;
Il ne trompe jamais et jamais ne finit :
Le vaisseau vole au port, l'oiseau vole à son nid,
Et le cœur de l'enfant vole au cœur de la mère !

(Boulay-Paty.)

*

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

(Victor Hugo.)

*

Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans le cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants. (Chamfort.)

*

C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres ; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment. (Chamfort.)

*

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils? Que lui importent les jouissances de la vie, la vie même, quand il s'agit de sacrifier tout à son fils ? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui. Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère !... (De Genoude.)

*

De tous les êtres animés, l'homme est le seul à qui la nature n'ait *pas accordé une entrée* pure dans la vie. Il y entre moins semblable

à un être vivant qu'à un être qu'on viendrait de massacrer; et dans cet état, la tendresse qu'inspire la nature peut seule porter une mère à le toucher, à l'embrasser, à le caresser. (PLUTARQUE.)

*

La mère, d'ordinaire, a plus besoin d'être contenue que d'être encouragée dans son dévouement. (PAUL JANET.)

*

L'empire que le père essaye de gagner sur l'âme de l'enfant par l'autorité et par la raison, la mère l'obtient par les caresses et la persuasion. La mère semble née pour charmer, enchanter, assouplir l'enfant par ses moelleuses caresses : qui peut dire ce que ces caresses recèlent de puissance secrète et vivifiante ? Il faudrait pouvoir pénétrer dans cette jeune âme engourdie, lorsqu'elle commence à s'épanouir sous les baisers maternels, il faudrait pouvoir analyser le premier sourire de l'enfant répondant aux sourires impatients de la mère ; ou plutôt il suffit de voir cette pauvre créature abandonnée de la mère ou maltraitée par elle, s'étioler, se glacer, ou se gâter, et au lieu des fruits sains et savoureux qu'elle promettait, ne donner que des fruits amers et empoisonnés. (PAUL JANET.)

*

L'amour maternel est la providence visible du genre humain. (KÉRATRY.)

*

La mère est ici-bas le seul dieu sans athée.
(ERNEST LEGOUVÉ.)

*

Une mère qui élève ses enfants est plus courageuse pour eux et

contre eux que le père lui-même. Quand un enfant doit subir quelque dure opération, qu'il faut que son sang coule, le père s'enfuit, la mère reste; et j'ai vu une mère, la plus tendre et la plus dévouée des mères, saisir son fils qui venait de mordre la main d'un enfant de son âge, et le mordre à son tour jusqu'à ce que le sang coulât. Quel père lui eût donné cette leçon héroïque? (ERNEST LEGOUVÉ.)

*

On rencontre parfois des figures de femmes marquées d'un sceau particulier de désespoir; leur pâleur, leur douceur, l'accent découragé de leur voix, leur front incliné sur leur poitrine trahissent en elles je ne sais quoi d'irréparablement brisé qui vous serre le cœur; même quand elles sourient, on voit qu'elles sont près de pleurer: informez-vous de la cause de leur peine, on vous dira presque toujours que ce sont des mères qui ont perdu quelque enfant à la fleur de l'âge. Une femme atteinte d'une maladie mortelle qui lui avait enlevé son fils dix ans auparavant, s'écria au milieu des angoisses de l'agonie : « Ah! comme mon pauvre fils a dû souffrir ! » (ERNEST LEGOUVÉ.)

*

L'amour maternel renouvelle tout entier l'être qui l'éprouve, et il lui sert d'éducateur. Par lui, la femme coquette devient sérieuse, l'imprévoyante réfléchie; il éclaire, il épure; il veut dire vertu et intelligence comme dévouement et amour. (ERNEST LEGOUVÉ.)

*

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère?... Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — *un ange qui est là, qui* vous regarde, qui vous apprend à parler,

qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites *ma mère!* et qui vous dit *mon enfant!* d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! (VICTOR HUGO.)

*

Un cœur de femme, un cœur de mère, est ce qu'il y a de plus fort, de plus désintéressé, de plus ardent sur la terre. (AIMÉ MARTIN.)

*

La véritable mission des mères de famille est le développement religieux de l'enfance et de la jeunesse. C'est sur l'amour maternel que repose l'avenir du genre humain. (AIMÉ MARTIN.)

*

Tous nos attachements terrestres sont inspirés par le plaisir; l'amour maternel seul naît au sein de la souffrance. (AIMÉ MARTIN.)

*

Figurez-vous les sensations de la femme aux premiers jours du monde, lorsque, après les douleurs de l'enfantement, elle vit son nouveau-né sur la terre, souillé de sang, et plus semblable à un animal écorché qu'à une créature vivante. Sans doute elle dut le regarder comme un mal dont la nature venait de la délivrer; aucun charme visible ne l'attirait vers lui; son cœur n'était ému ni par l'attrait des formes, ni par la douceur de la voix; et cependant, encore tout échauffée de ses souffrances, toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle le lave, le caresse, le prend dans ses bras et l'approche de son sein, la nuit, le jour, recommençant sans *cesse un labeur qui ne la* fatigue jamais, et, en échange de tant de

sacrifices, ne recueillant que des pleurs et des gémissements. (Plutarque.)

*

D'amour, la femme aime un jour. De maternité, pour la vie. (Michelet.)

*

De la bonté céleste un rayon éternel
Semble se réfléchir dans le cœur maternel,
Et la divinité, nous offrant son image,
Sur les traits d'une mère appelle notre hommage.

(Millevoye.)

*

Une véritable mère ne doit pas seulement produire, elle doit nourrir et entretenir encore, comme la terre, cette mère commune de tout ce qui a vie. (Mirabeau.)

*

Ce n'était pas assez d'avoir créé l'espèce, il fallait la conserver, il fallait la protéger contre la faiblesse, les souffrances et la misère de sa première enfance; il lui fallait de l'amour et des soins; elle avait besoin de toute l'activité d'un penchant, d'un sentiment qui ne relevât que de lui-même, qui fût de tous les moments, qui fût sans bornes, sans réflexion, tout instinctif, tout animal, vif, profond, infatigable. C'est principalement dans la tête de la femme que la nature en a placé l'admirable puissance; c'est à elle qu'elle a demandé ce dévouement sublime.

Gall a placé le siége de cette faculté dans les lobes postérieurs du cerveau. Il est certain que le prolongement en arrière de cette partie de l'encéphale, chez les femmes, donne à la forme de leur crâne un caractère tellement prononcé, qu'il est impossible, au premier coup d'œil et sur cette seule configuration, de confondre ensemble les deux *sexes*.

Cette particularité dans l'organisation cérébrale de la femme, cet amour pour ses enfants, que rien ne peut affaiblir, est un fait majeur, est un fait incontestable; il suffit pour mettre la femme à part dans la création humaine, et, en raison des empreintes ineffaçables de la nature, il détruit une partie des spéculations d'une secte prétendue philosophique, qui, dernièrement, a obtenu quelque célébrité, mais qui aurait bien dû, avant de promulguer ses principes, prendre au moins le soin de les appuyer sur une connaissance exacte de ce que comporte, dans chaque monde extérieur, la constitution déterminée des êtres. La femme, heureusement, ne peut échapper à sa destination. Elle est instituée, elle est créée pour la conservation, le salut de notre espèce. Comme l'a dit avec tant d'éloquence et de vérité le docteur Réveillé-Parise, elle renferme en son cœur la passion providentielle par excellence.

Sarah faisait entendre le cri de la nature, et mettait au grand jour l'âme entière de son sexe, lorsqu'elle disait du sacrifice de son fils : « Dieu ne l'eût jamais demandé à sa mère. »

Quel est donc, d'ailleurs, le rôle à lui donner qui soit supérieur à son rôle?

Elle est belle de tous les soins qu'elle prodigue à ses enfants; elle est noble par tous ses sacrifices; elle flatte l'orgueil et la confiance de sa famille par l'intelligence et la moralité qui marquent chacune de ses inspirations : tout ce qu'elle fait en faveur des pauvres petits êtres qu'il lui suffirait d'abandonner pour les laisser périr de misère, émeut la bienveillance et commande le respect. Oui, je le soutiendrai toujours, il n'y a rien au-dessus d'une femme qui se renferme dans l'ordre de ses attributions. Elle est complète, elle est puissante, pleine de grâces et de dignité; elle est véritablement la compagne et l'amie de l'homme, et, aux yeux du public comme dans l'intérieur du foyer domestique, elle marche son égale et prend la place élevée que doivent, de toute nécessité, lui donner, dans leur riche développement et leur persévérante application, les dons précieux qu'elle a reçus de la nature...

... La tendresse maternelle est indépendante des combinaisons glacées du raisonnement; elle exclut, par-dessus tout, la pensée d'un retour personnel; il n'y a point d'artifice, de calcul et d'effort en son jeu : j'en appelle à toutes les femmes, j'en appelle à l'observation. Il est impossible à une mère de ne pas aimer son enfant.

Elle aime son enfant lors même qu'elle en déteste le père; elle aime son enfant lorsqu'il est sourd et muet, lorsqu'il est difforme, imbécile, épileptique, lorsqu'il est sans espérance et sans joie pour son cœur; en tout état de choses, en quelque état qu'il soit, elle lui appartient tout entière. Sitôt qu'il jette un cri, tout son cerveau s'ébranle, toutes ses entrailles s'émeuvent, elle ne voit plus, n'entend plus que son fils, elle obéit à une force supérieure toute d'entraînement, d'amour et de protection; ce n'est point un devoir, ce n'est point une habitude, ce n'est point une vertu; c'est mieux que tout cela pour la conservation du genre humain : c'est un instinct de sa nature, c'est une nécessité de son être, c'est une grâce de son sexe et de sa condition, c'est une puissance de Dieu. (Félix Voisin.)

*

On ne saurait se faire une idée du nombre de mères qui se sacrifient pour leurs enfants. En novembre 1856, le *Morning Advertiser*, journal anglais, contenait le récit suivant qui prouve que l'amour maternel n'a point de bornes :

« William Dredge demeure à cinq milles de la ville, au pied des montagnes. Dernièrement, vers minuit, il fut réveillé par les hurlements d'un chien. Vainement il chercha à éloigner cet animal, qui non-seulement ne s'écartait pas, mais encore grattait la porte avec ses pattes, cherchant à entrer. M. Dredge, étonné de cette persistance, s'habilla à la hâte et ouvrit la porte : un énorme mâtin entra. Le chien tira M. Dredge avec douceur par les pans de son habit, et comme pour l'engager à le suivre.

M. Dredge, voyant le vif désir manifesté par cet animal d'être accompagné, se mit en devoir de le suivre. Le chien le conduisit précipitamment vers un des escarpements de la montagne dont les flancs étaient crevassés par des fissures nombreuses. Sur la neige était étendu le corps d'une femme qui paraissait être morte de froid et de faim. Quel fut l'étonnement de M. Dredge en voyant le chien remuer un paquet de hardes déposé auprès du corps glacé de cette malheureuse, de trouver le corps d'un petit enfant de deux ans encore chaud et vivant.

La *malheureuse mère était* presque nue; par dévouement mater-

nel, elle s'était dépouillée d'une partie de ses vêtements pour réchauffer son enfant. Le fidèle chien avait complété cette œuvre de dévouement. M. Dredge emporta l'enfant, et, ayant réveillé des voisins, il retourna à la montagne, afin d'inhumer le corps de la pauvre mère. Le bon Samaritain a depuis adopté l'enfant et le chien.

*

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils? Que lui importent les jouissances de la vie, la vie même, quand il s'agit de sacrifier tout à son fils? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui.

Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complètes que dans une mère! Que l'intérêt de son fils réclame qu'elle s'arrache au sommeil, qu'elle porte le poids du jour et de la chaleur, qu'elle aille à travers les villes et les campagnes, qu'elle monte au supplice, qui peut l'arrêter? Que les rois se prosternent aux pieds de son fils, elle sera dans le silence; l'amour qu'elle a pour lui est plus doux que tous les honneurs qu'il reçoit. De Genoude.)

*

L'amour, dans le cœur de la femme, est le diamant dans le charbon. On y trouve le feu, la mort et la lumière. (Arsène Houssaye.)

*

C'est surtout dans une mère, pénétrée de tendresse et d'anxiété, qui initie sa fille à la vie et la guide pas à pas, qu'on trouve une connaissance profonde de ce qui convient à une jeune âme pour la former à la vertu et au bonheur. Ici la mère a à la fois des hardiesses et des retenues que le moraliste de profession n'aurait point; vivant dans *l'atmosphère de la plante* délicate qu'elle élève, elle sait le degré de

lumière et d'ombre qui convient à son développement. L'organisation de l'enfant lui fait deviner l'adolescence; elle prévoit l'heure des passions, et cherche, dans son souvenir et son expérience, de doux et purs correctifs à leur entraînement; elle s'aide de ce qu'elle a souffert, pour détourner la souffrance de la vie de son enfant; elle va jusqu'à l'aveu de ses propres défauts pour en tirer une leçon utile au bonheur de l'être aimé qui est une part d'elle-même. C'est avec ce renoncement et cette effusion pénétrante que madame de Lambert parle à sa fille.

« Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances : ce sont les sentiments qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus... Ne nous croyons heureux, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme. Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable; mais, de plus, c'est moi qui m'instruis; nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse : la trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu que ceux qui les rejettent. »

Quoi de plus persuasif et de plus sensé que les conseils suivants sur la modération des passions et des plaisirs?

« Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. *La tempérance,* disait un ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté.* Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale... Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands biens; enfin les plaisirs innocents sont d'un meilleur usage; ils sont toujours prêts, ils sont bienfaisants, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme se gâte et s'altère comme celui du corps. »

On rencontre çà et là des éclairs brillants : « Notre âme a plus de quoi jouir qu'elle n'a de quoi connaître; nous avons des lumières propres et *nécessaires* à *notre* bien-être; mais nous ne voulons pas

nous en tenir là ; nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. »

Tout en s'efforçant de modérer l'imagination et l'enthousiasme de la jeune âme qu'elle instruit, madame de Lambert veut que sa fille lise l'histoire, sache un peu de philosophie, *surtout de la nouvelle, si elle en est capable* (et ceci indique Descartes) ; elle conseille la lecture de Cicéron et de Pline, elle approuve l'étude du latin : c'est la langue de l'Église, dit-elle ; *elle ouvre la porte à toutes les sciences, elle met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles.* (Madame Louise Collet.)

*

Lorsqu'un penchant coupable s'éveille dans le cœur des femmes, et qu'elles commencent à en exercer la portée, elles prennent l'alarme, reculent devant le danger, et appellent à leur secours toutes les forces de la raison ; ce ne sont qu'hésitations et combats perpétuels ; elles disputent pied à pied la victoire, et ne la cèdent qu'en déplorant leur faiblesse. Mais la défaite une fois avouée, tout change ; les pleurs se tarissent, les remords s'adoucissent ; comme elles éprouvent le besoin de s'étourdir sur le passé ; elles se livrent au bonheur présent avec un abandon qu'on ne leur eût pas soupçonné ; comme leur seule excuse est dans l'excès de leur passion, elles s'y rattachent avec ardeur, avec ivresse ; elles se savent criminelles pour tout le monde, un seul être excepté, celui qui partage leur faute ; celui-là seul n'a pas le droit de leur demander compte ; celui-là seul ne les voit pas rougir : aussi se réfugient-elles dans son amour comme dans leur unique abri. C'est en lui désormais qu'elles placent toutes leurs chances de joie ou de peine en ce monde ; heureuses de son bonheur, elles ne songent plus qu'à l'augmenter. Sans cesse alors se déploient, à défaut de leur pureté primitive, les plus doux sentiments de leur tendre nature ; toute leur vie passe dans leur amour, car l'amour est la seconde vertu des femmes. (Arnould et Fournier.)

AMUSEMENTS.

Une femme spirituelle et sage sait se choisir des amusements où son esprit profite sans que son cœur ait rien à perdre. (Boudier de Villemert.)

*

Il ne suffit pas d'aimer une femme : la plus sensée veut encore qu'on l'amuse; quelque chose lui dit que le plaisir est une des grâces de son sexe et que la plus heureuse gagne encore à être gaie. Il y a toujours dans la femme un enfant. (P.-J. Stahl.)

ANGE.

La femme a cela de commun avec l'ange, que les êtres souffrants lui appartiennent. (Balzac.)

*

Les femmes sont plus près que les hommes de la nature angélique, en ce qu'elles savent mêler une tendresse infinie à la plus entière compassion, secret qui n'appartient qu'aux anges aperçus dans quelques rêves providentiellement semés à de longs intervalles dans la vie humaine. (Balzac.)

*

Le paradis le plus facile à concevoir est celui des Turcs : rien ne ressemble plus à un ange qu'une femme parfaite. (Madame Dufresnoy.)

ANGLAISE.

Une Anglaise passe presque toute sa vie dans son intérieur, occupée des soins de sa maison, de sa famille, aimant l'époux qu'elle a choisi. Plus estimée qu'adorée, elle fait tout pour son bonheur, rien pour ses plaisirs. (Charles Malo.)

*

Le mariage est le moment de l'éclat et de la beauté pour une Française; une jeune mariée en France, c'est un rosier couvert de fleurs. Une Anglaise est tout de suite un arbre chargé de fruits. (L. Schiller.)

ART.

Les femmes ont inventé tous les arts qu'on appelle libéraux, et sont les auteurs de toute vertu et de tout bien. C'est pour cela que toutes les sciences et les vertus ont des noms féminins. (Agrippa.)

*

Les femmes ont bien moins besoin que nous des ressources de l'art pour atteindre le degré de perfection dont elles sont susceptibles. (Boudier de Villemert.)

*

La pensée ne peut se porter sur aucun art, que cet art ne rappelle quelques femmes qui s'y montrent supérieures. (De Ségur.)

*

De toutes les divinités mythologiques, celles qui ont le moins

vieilli, ce sont les Muses. Chaque poëte de nos jours a encore la sienne. Sur les sommets de l'art, l'artiste a toujours besoin d'entrevoir une femme. (P.-J. STAHL.)

*

La femme, qui est faible et qui ne voit rien au dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa faiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique, à elle, est plus forte que la nôtre; tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir; il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentiments par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que, par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentiments qu'il lui plaît, sans même paraître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain, mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale; à nous, à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie; la femme observe et l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce. (J.-J. ROUSSEAU.)

ARTISTE.

Les femmes sont artistes par tempérament. Impressionnables comme l'artiste, véritables instruments de précision comme l'artiste, elles ressentent et marquent, pour ainsi dire, les plus *imperceptibles variations d'atmosphère* dans le domaine des sentiments. Comme

l'artiste, tout ce qui brille les enivre; comme l'artiste, le monde réel leur pèse; et de plus que l'artiste, elles possèdent une qualité éminente. L'artiste, dans l'enthousiasme, dans l'amour même, ne voit que la gloire, c'est-à-dire lui. La femme, dans la gloire même, ne voit que l'amour, c'est-à-dire un autre. Tout semble donc l'appeler au premier rang dans les arts. (Ernest Legouvé.)

*

Que serait l'artiste sans une femme? Dieu, qui semble avoir nommé les artistes ses élus, n'a pas produit de plus malheureuses créatures..... Une femme seule a la main assez délicate pour ne pas blesser l'imagination de ces enfants malades. Qu'a-t-il manqué au Tasse? Une femme. Qu'a-t-il manqué au Camoëns? Une femme. Gilbert avec une femme ne serait pas mort de désespoir; Malfilâtre ne fût pas mort de faim. Tel peintre, proclamé maître aujourd'hui, eût vu son génie s'éteindre dans la misère s'il eût été seul. (Ernest Legouvé.)

ATTACHEMENT.

A un âge déjà avancé, on voit quelquefois des femmes s'éprendre pour des hommes d'un attachement qu'il est difficile de caractériser : c'est quelque chose de vif, d'ardent, auquel l'amitié ne peut atteindre : ce n'est pas non plus de l'amour. Qu'est-ce donc? Un dernier élan du cœur qui, avant de ne plus sentir, veut encore une fois se ranimer pour le bonheur. (Saint-Prosper.)

ATTENTION.

Les femmes sont bien plus capables d'attention qu'on ne le pense : il ne leur manque que de l'appliquer juste. (Boudier de Villemert.)

AUTEUR.

L'amour est le premier auteur du genre humain. (VAUVENARGUES.)

AUXILIAIRE.

La femme est un auxiliaire pour l'homme, parce qu'en lui montrant l'idéalité de son être elle devient pour lui un principe d'animation, une grâce de force, de prudence, de justice, de patience, de courage, de sainteté, d'espérance, de consolation, sans laquelle il serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter lui-même. (P.-J. PROUDHON.)

*

La première femme, mère d'amour, fut nommée Héva, Zoé, Vie, selon la Genèse, parce que la femme est la vie de l'humanité, plus vivante que l'homme en toutes ses manifestations. La seconde femme a été dite Eucharis, pleine de grâces, *gratiâ plena*, fille d'Anna (la gracieuse); celle-ci est l'auxiliaire, l'épouse... Les descriptions poétiques, passionnées et amoureuses, ne vont point à ma plume : qu'on me permette de m'en tenir à la symbolique chrétienne, qui est, après tout, ce que je connais de mieux sur cette question délicate. (P.-J. PROUDHON.)

*

La femme est l'auxiliaire de l'homme, d'abord dans le travail, par ses soins, sa douce société, sa charité vigilante. C'est elle qui essuie son front inondé de sueur, qui repose sur ses genoux sa tête fatiguée, qui apaise la fièvre de son sang et verse le baume sur ses blessures : *Auxilium christianorum*, Salus infirmorum. Elle est sa

sœur de charité. Oh! qu'elle le regarde seulement, qu'elle assaisonne de sa tendresse le pain qu'elle lui apporte : il sera fort comme deux, il travaillera pour quatre. Il ne souffrira pas qu'elle se déchire à ces ronces, qu'elle se souille dans cette boue, qu'elle s'essouffle, qu'elle sue. Honte et malheur à lui, s'il faisait labourer sa femme! Plus savante que les philosophes, la nature n'a pas formé le couple travailleur de deux êtres égaux; elle a prévu qu'une paire de compagnons ne feraient rien, ils s'amuseraient. Si peu que sa femme l'appuie, le travailleur vaut comme deux : c'est un fait dont chacun peut se convaincre, que, de toutes les combinaisons d'atelier, celle qui donne la plus grande somme de travail proportionnellement aux frais est le ménage. (P.-J. PROUDHON.)

*

Auxiliaire du côté de l'esprit, par sa réserve, sa simplicité, sa prudence, par la vivacité et le charme de ses intuitions, la femme n'a que faire de penser elle-même : se figure-t-on une savante cherchant dans le ciel les planètes perdues, calculant l'âge des montagnes, discutant des points de droit et de procédure? La nature, qui ne crée pas de doubles emplois, a donné un autre rôle à la femme : c'est par elle, c'est par la grâce de sa divine parole, que l'homme donne la vie et la réalité à ses idées en les ramenant sans cesse de l'abstrait au concret; c'est dans le cœur de la femme qu'il dépose le secret de ses plans et de ses découvertes, jusqu'au jour où il pourra les produire dans leur puissance et leur éclat. Elle est le trésor de sa sagesse, le sceau de son génie : *Mater divinæ gratiæ, Sedes sapientiæ, Vas spirituale, Virgo prudentissima.* (P.-J. PROUDHON.)

*

Auxiliaire du côté de la justice, elle est l'ange de patience, de résignation, de tolérance, *Virgo clemens, Virgo fidelis;* la gardienne de sa foi, le miroir de sa conscience, la source de ses dévouements : *Fœderis arca, Speculum justitiæ, Vas insigne devotionis.* L'homme *de la part de l'homme* ne supporte ni critique ni censure; l'amitié

même est impuissante à vaincre son obstination. Bien moins encore souffrira-t-il dommage et injure : seule, la femme sait le faire revenir et le dispose au pardon. (P.-J. PROUDHON.)

*

Contre l'amour même et ses entraînements, la femme, chose merveilleuse, est pour l'homme l'unique remède, soit par la honte qu'elle lui inspire lorsqu'elle se refuse, soit qu'elle le fasse repentir de son indiscrétion en se livrant et s'enlaidissant. La litanie redouble ici d'insistance : *Mater purissima, Mater castissima, Mater inviolata, Mater intemerata, Virgo prædicanda.* (P.-J. PROUDHON.)

*

De quelque côté qu'il la regarde, elle est la forteresse de sa conscience, la splendeur de son âme, le principe de sa félicité, l'étoile de sa vie, la fleur de son être : *Turris eburnea, Domus aurea, Janua cœli, Stella matutina, Rosa mystica.* Quelle puissance dans ses regards! *Virgo potens.* Qu'elle est délicieuse, appuyée sur le bras de son fiancé! *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Qu'elle est imposante dans sa démarche, et radieuse! Et comme il est ému auprès d'elle! *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata!* Que lui fait l'éloge de ses pareils? La femme seule peut l'honorer et le réjouir : *Vas honorabile, Causa nostræ lætitiæ.* Seule elle peut lui dire : Je te récompenserai au delà de tes mérites : *Ego ero merces tua magna nimis.* Vaincu, coupable, c'est encore dans le sein de la femme qu'il trouve la consolation et le pardon ; elle seule peut lui tenir compte de l'intention et du bon vouloir, découvrir dans ses passions des motifs d'excuse, chose que néglige la justice des hommes : *Refugium peccatorum, Consolatrix afflictorum.* Elle seule enfin, dans la persécution, la vengeance et la haine, sollicitera pour lui sans abaisser sa fierté, fera valoir son repentir, et ses douleurs, et sa constance : *Regina martyrum, Regina confessorum...* Jamais je n'ai pu

entendre chanter ces litanies sans un frisson de volupté, et je regarde comme un bonheur que la jeunesse, qui d'ailleurs ne s'en soucie guère, n'y comprenne rien. *O pia! O benigna! O regina!* C'est à devenir fou d'amour; et l'amour, même inspiré par la religion, même sanctionné par la justice, je ne l'aime pas. (P.-J. PROUDHON.)

BAS BLEUS.

Ces pauvres bas bleus! les a-t-on bafoués et vilipendés! Qu'importe, après tout, qu'une femme barbouille quelques mains de papier? Est-il donc si nécessaire que l'homme conserve le monopole d'écrire des billevesées? Vadius doit-il faire la guerre à Philaminte, et Trissotin à Bélise? ou faut-il empêcher les femmes d'apprendre à lire et à écrire et les enfermer dans des harems, comme font les Turcs, ou bien admettre, puisqu'elles participent à la vie universelle, qu'elles réfléchissent, pensent et sentent, tout comme l'homme, le besoin d'exprimer leurs idées? On allègue ordinairement la question du rôt qui brûle et des légumes qui ne sont pas mis à l'heure dans le pot-au-feu, des chausses qui ne sont pas raccomodées. La littérature n'a rien à voir là dedans, et les femmes qui sont capables d'écrire ont, en général, des cuisinières pour veiller sur la broche et sur les casseroles. Pour notre part, nous aimons tout autant une femme qui écrit, un bas bleu, qu'une femme qui joue du piano et étudie toute la journée des variations plus ou moins impossibles d'Herz ou de Kalkbrenner. Il est tout aussi joli de voir une blanche main courir sur le papier satiné que de la voir se retourner les ongles sur un clavier noir et blanc. (THÉOPHILE GAUTIER.)

BEAU SEXE.

Les hommes ne connaissent pas les femmes sous un autre nom que sous celui de beau sexe; mais s'il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux, il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril *de sa vie, et le sexe* nourricier qui l'allaite et le soigne dans son

enfance. Il est le sexe pieux qui le porte aux autels lorsqu'il vient de naître; il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables ; le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

BEAUTÉ.

. . . . La femme,
Dont le corps si parfait sert de témoin que l'âme
Est parfaite et divine, et qu'elle a dans les cieux
Trouvé son origine entre les plus beaux dieux.

(RONSARD.)

*

Beauté, don charmant du ciel, oui, c'est à juste titre que nous sommes à genoux devant toi; en toi nous adorons, non pas seulement une perfection matérielle, mais l'expression ravissante d'une perfection morale. Sans cet heureux accord, la beauté n'est plus la beauté, c'est la rose par son parfum et sans ses couleurs. (BERVILLE.)

*

La femme revêtue de beauté est comme l'héritière d'un nom illustre, obligée à beaucoup de vertus; c'est un dépôt sacré duquel elle doit compte au monde qui l'observe...

La beauté de la femme n'est donc pas un vain assemblage de couleurs suaves et de contours gracieux; c'est le miroir d'une belle âme, elle n'est beauté qu'à ce titre. (L.-AUG. MARTIN.)

*

Voulez-vous être belles, parfaitement belles, avant tout soyez bonnes; l'âme se réfléchit plus qu'on ne croit sur le visage. Jamais, soyez-en sûres, une méchante femme n'est parfaitement belle : il y

a je ne sais quelle dissonance entre la grâce des formes et la disgrâce de l'expression qui fait plus de peine à voir que la laideur même. (Berville.)

*

Les femmes ont un moyen sûr de devenir des beautés d'une expression touchante, c'est d'être intérieurement bonnes, douces, compatissantes, sensibles, bienfaisantes et pieuses. Ces affections d'une âme vertueuse imprimeront dans leurs traits des caractères célestes et qui seront beaux jusque dans l'extrême vieillesse. (Bernardin de Saint-Pierre.)

*

La vertu rend une femme plus belle : la beauté, à son tour, ajoute un nouveau lustre à la vertu, qui est en quelque sorte personnifiée et rendue visible avec tous ses attraits dans la personne d'une femme aimable et sage. (Boudier de Villemert.)

*

Lorsque la vertu et la modestie viennent relever les attraits d'une belle femme, sa beauté l'emporte sur les étoiles du firmament; son sourire est plus délicieux qu'un jardin de roses; dans ses yeux se peint l'innocence; ils sont plus doux que ceux de la tourterelle; la candeur et la vérité résident dans son cœur. (Grégory.)

*

La beauté est une foi et une prière : si Dieu a mis de belles femmes sur la terre, c'est afin que les hommes crussent en lui pour l'amour d'elles. (Alphonse Esquiros.)

*

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : on trouve en elle tout le mérite des deux sexes. (La Bruyère.)

*

La beauté seule est un charme invincible chez les femmes, et, qu'elles soient spirituelles ou sottes, elles réduisent par là le seigneur et le vilain. (Lope de Vega.)

*

Toutes les femmes pourraient être belles; il n'est pas de figure si irrégulière, qu'elle ne puisse produire une impression agréable lorsqu'elle est animée par des pensées nobles et aimantes. (V. Maquel.)

*

Pour représenter la beauté des anges, on les peint à la ressemblance des femmes. (Otway.)

*

Pour être parfaite, la beauté ne doit pas être seulement extérieure, il faut aussi qu'elle soit intérieure. Il n'y a peut-être de véritablement belles formes que celles qui recouvrent une belle âme. (P.-J. Stahl.)

*

La beauté passe rapidement; quelle est la femme raisonnable qui oserait se fier à un *bien aussi* fragile? (Sénèque.)

BERGÈRE.

Un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit ; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure. (Octave Feuillet.)

BIEN.

Saint Paul dit : « Le mauvais homme sera sauvé par la bonne femme... » Clairement par ceci pouvons-nous voir que, si femme a aucunement forfait, ce n'a été que reculer pour mieux saillir ; car par elle est venu plus grand bien sans comparaison que mal que oncques elle fit ou put faire. (Pierre des Gros.)

BIENFAISANCE.

L'homme donne s'il a de trop; la femme, lors même qu'elle n'a pas assez. (A. Bougeart.)

*

La bienfaisance est si douce, qu'il suffit, pour être ému, de penser à ceux qui l'exercent. Quel homme n'a pas payé mille fois un tribut de vénération à ces femmes qui consacrent leur vie entière à servir les pauvres et les malades? Elles supportent les fatigues, les dégoûts, et même les injures, pour épargner une souffrance à celui qui va mourir. Inspirées par des sentiments plus qu'humains, elles savent employer la patience pour guérir les maladies du corps, et l'espérance pour adoucir celles de l'âme. Êtres faibles, qui pratiquez des vertus si touchantes, vous avez raison d'espérer les récompenses du ciel; elles seules sont dignes de vos âmes pures! (Droz.)

*

La bienfaisance, cette compassion qui unit l'âme aux malheureux, est surtout le partage des femmes. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié... Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte et plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur? (Thomas.)

BONHEUR.

Le bonheur du genre humain dépend des femmes, dans tous les sens qu'on peut donner à cette acception. (Rétif de la Bretonne.)

*

Les femmes jettent dans la vie le bonheur à pleines mains. (Dufeyte-Dilhan.)

*

Il est des femmes qui n'ont jamais connu que le bonheur qu'elles donnaient et à qui ce bonheur a suffi. (P.-J. Stahl.)

BONTÉ.

Le sage dit : « Qui a bonne femme a richesse. Elle lui est aide, douceur et repos. » (Pierre des Gros.)

*

L'amour fait entrer la bonté dans un cœur ingénu et sensible. (Vauvenargues.)

*

C'est sans raison et avec injustice qu'Aristote avance, en parlant des femmes, qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes : en effet, tout s'élève contre cette opinion; et les conditions physiques et morales d'un caractère aimant, d'un caractère éloigné des habitudes sanguinaires, sont réunies dans toutes les particularités d'un sexe qui est non-seulement le beau sexe, mais le sexe bon et sensible, le sexe que son heureuse organisation et les fonctions qui en dérivent disposent à la pratique des vertus douces, aimables. « Vous voyez, dit Voltaire, cent frères ennemis contre une Clytemnestre. Sur mille victimes de la justice, sur mille assassins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes. Je ne crois pas même qu'en Asie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un supplice public. » (Moreau, de la Sarthe.)

BRAVOURE.

Les femmes sont, en général, plus résolues et plus braves que nous. (Alph. Karr.)

*

En France, les femmes font des braves et le sont. Le pays de Jeanne d'Arc, et de Jeanne de Montfort, et de Jeanne Hachette, peut citer cent héroïnes. Il y en eut une à la Bastille, qui, plus tard, partit pour la guerre, fut capitaine d'artillerie; son mari était soldat. Au 18 juillet, quand le roi vint à Paris, beaucoup de femmes étaient *armées*. Les femmes furent à l'avant-garde de notre Révolution. *Il ne faut pas s'en étonner*, elles souffraient davantage. (Michelet.)

CALOMNIE.

Il y a peu de femmes que la calomnie ou la légèreté aient épargnées. Je défie qu'en voyant pour la première fois une jolie femme on ne dise : « Qui est-ce qui l'aime? » On répond : « Je ne sais pas trop qui... mais on croit que... » Alors les gens qui veulent tout savoir, nomment quelqu'un à tout hasard. (Le prince DE LIGNE.)

CANDEUR.

Une jeune personne se trouvait dans une assemblée avec sa sœur cadette, qui sortait du couvent. Quelqu'un se mit à raconter une aventure galante; mais il la conta en termes si obscurs et d'une manière tellement voilée, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre. Plus le récit était obscur, plus la cadette était attentive, et elle marquait naïvement sa curiosité. L'aînée, voulant faire voir qu'elle avait plus de pudeur que sa sœur, s'écria : « Eh! fi, ma sœur! pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent? — Hélas! répondit ingénument la jeune fille, je ne sais pas encore quand il faut rougir. » (BESCHERELLE aîné.)

CHARITÉ.

Les femmes ont le génie de la charité. Un homme ne donne que son or, la femme y joint son cœur. Un louis, aux mains d'une femme bonne, soulage plus de pauvres que cent francs aux mains d'un homme. La charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains. (ERNEST LEGOUVÉ.)

CHARME.

Tous les soins d'une femme ont un charme bien doux!
Ce sexe est tout pour l'homme : il soutient notre enfance,

Il prête à nos vieux ans son active assistance :
Fait pour aimer, pour plaire, et, prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre et nous aide à mourir.

(Ducis.)

CHASTETÉ.

On dit d'une femme, d'une fille qu'elle est sage ; ce serait presque une impertinence de dire qu'elle est chaste. (Ménage.)

*

Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une belle et jeune femme, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entière, au milieu de mille continuelles et fortes poursuites. (Montaigne.)

*

Confessons que la vraie chasteté gît principalement dans la volonté. Telle qui aimait mieux son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appétit forcené d'un mortel ennemi, pour sauver la vie de son mari, et a fait pour lui ce qu'elle n'eût nullement fait pour soi. (Montaigne.)

*

Pour rester chaste, l'homme n'a qu'à combattre son penchant ; une femme doit résister à la fois à son penchant et aux continuelles attaques des hommes. Ajoutez que l'un est fort, que l'autre est faible, et jugez de quel côté la chasteté a le plus de mérite. (Laténa.)

*

La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme

qui a quelque élévation dans l'âme. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même; elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les sentiments tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse en tributs de gloire les combats de quelques instants. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une âme noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réalisez une héroïne de roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopâtre; et, quand sa beauté ne sera plus, sa gloire et ses plaisirs resteront encore; elle seule saura jouir du passé. (J.-J. Rousseau.)

*

La femme chaste sans aucun motif de crainte, est vraiment chaste. (Ovide.)

CHEF-D'OEUVRE.

La femme est le chef-d'œuvre de l'univers. (Lessing.)

CITOYENNE.

Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée, et attendait des nouvelles de la bataille. Un ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. « Vos cinq fils ont été tués. — Vil esclave, t'ai-je demandé cela? — Nous avons gagné la victoire. » La mère court au temple et rend grâce aux dieux. Voilà la citoyenne! (J.-J. Rousseau.)

CIVILISATION.

La civilisation n'est, avant tout, que le respect de la femme. Tout peuple chez lequel la femme n'est pas respectée est barbare. (Le père Ventura.)

*

La civilisation entre toujours chez les peuples par les femmes. (***.)

*

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles; et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes, persuasives? (Fénelon.)

*

Toute civilisation vient des femmes; elles ont inné le goût des plus belles choses, le sentiment élevé de tous les arts, l'instinct de toutes les élégances : sans leur influence, nous habiterions encore des huttes enfumées. (De Bourmon-Ginestoux.)

*

Partout où les femmes ajouteront, par leur présence, aux charmes de nos entretiens et du commerce social, leur empire sera favorable aux arts et à la civilisation. (Kératry.)

CLASSIQUE.

Madame du Deffant est un de nos classiques par la langue et par la pensée... Elle est avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de cette époque, sans même en excepter aucun des grands écrivains. (Sainte-Beuve.)

COEUR.

Beaucoup de femmes affichent une singulière prétention : à les en croire, elles sont de glace ; elles se piquent d'être sans cœur. Ne vous y fiez pas. Des yeux de ces femmes, que rien n'émeut, il sortira, à quelque jour, des flammes à éclairer une cave, à incendier un monde. Une heure vient toujours, une de ces heures chaudes qui sonnent tôt ou tard dans la vie de tous les êtres organisés, où l'on sent que le néant ne suffit à rien, et qu'un cœur vide est tout aussi difficile à comprendre qu'un univers inhabité. (P.-J. Stahl.)

*

Le cœur est le fondement, la pierre angulaire de la nature humaine.

« Tout notre raisonnement, dit Pascal, consiste à céder au sentiment. » Ainsi le cœur est supérieur à la raison. Seul il ne trompe pas, et sa tendance, invariable et invincible, est vers le bien. « Aimez et faites ce que vous voulez, » dit l'Évangile.

La femme est supérieure à l'homme par le cœur...

Le génie de la femme est dans son cœur, comme celui de l'homme est dans son esprit. (Louis Seraine.)

*

Le cœur de la femme est un abîme d'amour. Il sait à la fois, et s'élever vers ce qui est plus haut que lui, pour l'admirer et le vénérer; et se pencher vers ce qui est près de lui, pour l'aimer et le chérir; et s'incliner vers ce qui est plus bas, pour l'appuyer et le soutenir. La femme a un sourire pour toutes les joies, une larme pour toutes les douleurs, une consolation pour toutes les misères, une excuse pour toutes les fautes, une prière pour toutes les infortunes, un encouragement pour toutes les espérances. (Sainte-Foix.)

*

Le cœur de la femme est ainsi fait que, si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il y a toujours un coin fertile et riant : c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel. (Alex. Dumas.)

*

Le cœur de la femme est un sanctuaire que l'homme de bien respectera toujours; le triple flambeau de la foi, de l'espérance et de l'amour y brûle sans cesse. (Alex. Mayer.)

*

Les femmes du xviiie siècle, à peu d'exceptions près, sont plus grandes par le cœur que par le caractère. Est-ce pour cela qu'on les aime si invinciblement? Ce sont, pour la plupart, de vrais cœurs d'héroïnes, depuis cette noble, pure et touchante Aïssé, à qui il fut donné de réaliser l'idéal de la beauté, de la vertu et du malheur, jusqu'à mademoiselle de Lespinasse, la plus déplorable de toutes. Héritières et victimes des traditions licencieuses de la Régence, leurs mœurs se ressentent de cette origine impure. Une seule chose remplit leur vie, l'amour. Mais l'amour même les purifie et les absout, car elles surent l'élever jusqu'au dévouement. (P. Lanfrey.)

*

Une femme qui n'a que du cœur peut suffire à tout. Une femme qui n'a que de l'esprit peut n'être pas bonne à grand'chose. Je dirai même qu'il y a des femmes qui ont tant de cœur, que personne n'a jamais pu s'apercevoir qu'elles manquaient d'esprit. (P.-J. Stahl.)

*

Femme, amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule : dans ces mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable. (Massias.)

COLÈRE.

Les colères des amantes sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle. (Madame Necker.)

*

Est-il un spectacle plus effrayant, que l'explosion de la colère dans une femme? est-il quelque chose de plus soudain et qui passe plus vite?

La femme est d'une nature trop aimante pour couver longtemps la haine. (L.-Aug. Martin.)

*

Sa haine à son courroux n'a jamais survécu.

(Millevoye.)

*

La femme est trop douce pour calculer froidement les moyens de vengeance. Sa fureur n'est que l'éclair d'une sensibilité prompte à faire explosion.

Une grande tendresse d'âme, dispose à la la colère, cette sorte de nature étant très-vive, très-chatouilleuse et douloureuse, vulnérable aux moindres traits.

Mais toute la force de sa colère se consume en trépignements du corps, *en paroles saccadées*, en injures sanglantes; rarement

elle éclate en voies de fait; le coup de ses emportements tombe sur elle-même et l'accable. (SAINTE-BEUVE.)

*

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Permet tout ce qu'il ose à son premier transport;
Mais comme il n'a pour lui que sa seule impuissance,
A force de grossir, il meurt en sa naissance;
Ou, s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.

(CORNEILLE.)

*

Il y a presque toujours quelque chose de généreux dans la colère des femmes, c'est le plus souvent la vue de l'oppression du faible par le fort qui la fait naître. (P.-J. STAHL.)

COMÉDIE.

A la comédie, l'intrigue finit ordinairement par le mariage; dans la société, c'est par lui qu'elle commence. (MARIVAUX.)

COMÉDIENNE.

On trouve plus de comédiennes habiles que de bons acteurs. (ALEX. MAYER.)

COMMERCE.

Il manque toujours au commerce des hommes je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes. (SAINT-EVREMONT.)

*

La moitié du petit commerce est confiée aux femmes, qui s'en acquittent mieux que leurs maris. (Beyle.)

COMPARAISON.

Les yeux de ma maîtresse n'ont rien de l'éclat du soleil. Le corail est beaucoup plus rouge que le rouge de ses lèvres; si la neige est blanche, certes sa gorge est brune; s'il faut pour cheveux des fils d'or, des fils noirs poussent sur sa tête.

J'ai vu des roses de Damas, rouges et blanches, mais je n'ai pas vu sur ses joues de roses pareilles : et, dans certains parfums, il y a plus de suavité que dans l'haleine qui s'exhale de ma maîtresse.

J'aime à l'entendre parler, et pourtant je sais bien que la musique est plus harmonieuse. J'accorde que je n'ai jamais vu marcher une déesse.

Ma maîtresse, en se promenant, reste pied à terre; et cependant, par le ciel! je trouve ma bien-aimée aussi belle que toutes les donzelles calomniées par une fausse comparaison. (Sonnets de Shakspeare.)

COMPASSION.

Il est certain que, pour l'ordinaire, la femme est plus tendre et plus compatissante que l'homme. Aristote regarde la compassion et la miséricorde comme le propre de la femme. Je crois que c'est pour cela que Salomon a dit que, là où il n'y a pas de femme, le malade languit. (Agrippa.)

COMPLAISANCE.

L'amour chez la femme est une complaisance dans l'objet aimé. (Vauvenargues.)

CONFIDENCE.

Les femmes font habituellement de la confidence le premier besoin de l'amitié. (STAEL.)

CONSIDÉRATION.

Partout où les femmes sont considérées, les hommes sont libres et vertueux. (CABANIS.)

*

La nature a dit à la femme : « Sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. » (BEAUMARCHAIS.)

CONSOLATION.

Il existe dans les consolations que donne une femme une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant et de complet ; mais, quand à ces paroles de paix et d'espérance se joint la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est impossible d'y résister. (BALZAC.)

*

Dès qu'il s'agit de félicité ou de consolation, c'est aux femmes que le cœur s'adresse ; et le cœur conduit la pensée. Oui, femmes ! vous êtes responsables du bonheur de la terre, soit que vous exerciez l'empire de la vertu, ou le pouvoir de la beauté. Tel caprice de femme, en irritant l'homme puissant soumis à ses lois, a fait couler le sang *d'un peuple de malheureux*. Tel mot, sorti d'une bouche enchante-

resse, a désarmé le bras de la fureur et donné la paix à la moitié de l'univers. (DEMOUSTIER.)

*

Les femmes sont — si j'ose le dire — une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent; à tous nos désirs, qu'elles font naître et partagent; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux, il demande à son âme une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter; — mais ce secours ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abattement qui se communique à tout son être. Appellera-t-il sa seconde âme? C'est alors qu'il retrouve ces femmes si dignes d'être adorées, ces femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu, lui font sentir, par tous les points de son existence, que, paraissant d'autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation, avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance, avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur. (DE SÉGUR.)

*

Les femmes sont nées pour nous aimer, et nous consoler dans nos peines; nous, pour les aimer et les protéger contre tous les dangers. (DE SÉGUR.)

*

La femme a une puissance merveilleuse pour ramener le sourire sur les lèvres de l'homme dont le cœur est déchiré. Par une sorte d'hypocrisie généreuse, elle lui rend la paix qu'elle-même a perdue, et, cachant dans son cœur une plaie quelquefois incurable, elle adoucit et guérit les maux qui l'environnent. (PAUL JANET.)

CONSTANCE.

Généralement, les hommes sont moins constants que les femmes, et se rebutent plus tôt qu'elles de l'amour heureux. (J.-J. Rousseau.)

*

Les hommes peuvent fatiguer de leur constance; les femmes, jamais. (Balzac.)

CONTRADICTION.

Les mille contradictions que l'on remarque dans les femmes ne sont qu'apparentes; c'est nous qui les mettons sans cesse en contradiction avec leur nature. (Ét. de Neufville.)

CONVERSATION.

Lorsque vous causez d'amour avec une femme, effleurez, n'appuyez pas; elles veulent deviner plutôt qu'entendre, et, comme l'a dit un homme aimable, leur imagination aime à se promener à l'ombre. (J. Joubert.)

*

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines : on introduit ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. (L. Schiller.)

*

La conversation des femmes peut, sans esprit et sans offrir

jamais une idée neuve, nous paraître la plus séduisante du monde. C'est un art plastique et musical dont elles connaissent toutes les attitudes et tous les airs : nous n'avons rien appris, nous ne nous rappelons rien, mais nous sommes charmés. (GUSTAVE FRÉDÉRIX.)

*

Les femmes sont éloquentes en conversation et vives pour mener une cabale. (FÉNELON.)

*

Madame de Sévigné, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait, par sa conversation, à qui n'en avait pas extrêmement : bonne, d'ailleurs, elle savait beaucoup sans le faire paraître. (SAINT-SIMON.)

*

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge : la bouche et les yeux ont chez elle la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît : l'un, pour parler, a besoin de connaissances, et l'autre, de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles; l'autre, les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité. (J.-J. ROUSSEAU.)

COQUETTE.

Telle qu'on croit coquette, est sage fort souvent;
Et qui croit tout avoir, n'en a rien que du vent.

(GILBERT.)

COQUETTERIE.

La coquetterie des femmes ne déplaît qu'à ceux qui ne sont pas assez aimables pour en profiter. (Le prince DE LIGNE.)

*

Une femme qui n'est pas un peu coquette, n'est point une femme : il fallait aux déesses elles-mêmes, pour être aimées, quelque chose de plus que leur immortelle beauté. (OCTAVE FEUILLET.)

CORRUPTION.

Lorsque la corruption n'a atteint que l'homme, tout n'est pas perdu : l'homme peut être ramené par la femme; mais, lorsque la corruption a gagné la femme, il n'y a plus rien à espérer, la femme ne pouvant pas être restaurée par l'homme. (Le père VENTURA.)

*

Dès que les femmes se dégradent, la société périt : Messaline est le symbole de Rome flétrie; Cornélie représente Rome libre et vertueuse. (***)

*

Même chez les femmes les plus corrompues, il y a toujours dans un coin de l'imagination ou du cœur une branche de virginité toujours verte qu'un homme habile saurait faire fleurir. (PAULIN LIMAYRAC.)

COURAGE.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

(Corneille.)

*

De tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus est celui de la douleur; ce qui vient, sans doute, de la foule des maux auxquels les a soumises la nature. Quoi qu'il en soit, elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion.

On a vu aussi, dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes; mais c'est toutes les fois qu'une grande passion ou une idée qui les remue vivement les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme leur fait vaincre leur imagination même, et leur sensibilité ardente, portée tout entière vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte et qui produisent la faiblesse. Elles ont, dans ces secousses, une force qui brave tout et va plus loin qu'une force habituelle, qui, par sa continuité même, a moins de ressort et doit être moins voisine de l'excès. (Thomas.)

*

Les femmes aiment jusqu'à l'apparence du courage. (Madame d'Héricourt.)

*

J'ai vu, dans l'occasion, des femmes supérieures aux hommes les plus braves. Il faut seulement qu'elles aient un homme (ou un enfant, ou un père, ou une mère, etc.) à aimer; comme elles ne sentent

plus que par lui, le danger direct et personnel le plus atroce devient pour elles comme une rose à cueillir en sa présence.

J'ai trouvé aussi, chez des femmes qui n'aimaient pas, l'intrépidité la plus froide, la plus étonnante, la plus exempte de nerfs...

Quant au courage moral, si supérieur à l'autre, la fermeté d'une femme qui résiste à son amour est seulement la chose la plus admirable qui puisse exister sur la terre. Toutes les autres marques possibles de courage sont des bagatelles auprès d'une chose si fort contre nature et si pénible. Peut-être trouvent-elles des forces dans cette habitude des sacrifices que la pudeur fait contracter.

Un malheur des femmes, c'est que les preuves de ce courage restent toujours secrètes et soient presque indivulgables.

Un malheur plus grand, c'est qu'il soit toujours employé contre leur bonheur. (Beyle.)

*

Douce et impétueuse tour à tour, timide et craintive par le sentiment qu'elle a de sa faiblesse, la femme est susceptible d'un courage extraordinaire. (Alex. Mayer.)

*

Plutarque parle d'un grand nombre de femmes de toutes les nations qui ont donné des exemples de courage et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes qui, avant un combat où il s'agissait de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil; — d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne; — d'autres qui, dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort; — d'autres qui, dans un siége, volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une

armée; — plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui, au moment que le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés et les couronnent de leurs propres mains; — plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie; — quelques-unes qui s'exposent à la mort, et se chargent de chaînes pour sauver leur époux prisonnier... (PLUTARQUE.)

*

Lors du supplice de Jeanne d'Arc, on avait fait un si grand bûcher, que les flammes furent longtemps à l'atteindre. Dans ce moment d'attente et d'angoisses mortelles, on la vit, calme et sereine, jeter sur tout le peuple des regards pleins de compassion, en même temps qu'elle mêlait à ses prières des paroles de pardon et d'oubli. (CH. CRAPELET.)

*

Dans un discours prononcé par lord Palmerston au banquet du lord maire de la Cité de Londres (novembre 1857), au sujet de la révolte des Indes, il a ainsi rendu hommage au courage des femmes :

« Si nous admirons tous le courage, la constance et l'intrépidité de nos compatriotes dans l'Inde, nous devons être justes envers nos Anglaises.

» Dans le cours ordinaire de la vie, la mission de la femme est de charmer le jour de l'adversité, d'adoucir les heures de la souffrance et d'ajouter un nouvel éclat aux splendeurs de la prospérité; mais il a été donné à nos Anglaises dans l'Inde de déployer des qualités d'un ordre beaucoup plus élevé. Quand elles ont eu à soutenir les périls du siége, les privations et les difficultés, les évasions et les fuites pénibles et douloureuses, à oublier leurs propres souffrances pour s'appliquer à soulager celles des autres et à pourvoir à leurs besoins, les femmes de ces royaumes-unis ont, partout où elles se sont trouvées dans l'Inde, déployé les plus nobles qualités, et telles qu'elles n'ont jamais été surpassées dans l'histoire du monde. A l'avenir, le plus brave soldat ne regardera peut-être pas comme une injure *qu'on* lui dise que son courage et sa force à

endurer les épreuves égalent le courage et la fermeté des femmes anglaises. » (Lord PALMERSTON.)

*

Qui n'a senti ses yeux mouillés de tristesse et d'admiration au récit fait en quelques lignes par les journaux anglais? Un officier et sa femme, et un de leurs amis avec trois soldats se défendent seuls dans un petit fort contre une horde d'Indiens furieux; la femme, armée de deux pistolets, combat comme les hommes; quatorze ennemis sont tués, mais, des trois soldats, deux sont abattus; — l'ami de l'officier reçoit un coup mortel; — le soldat survivant parle d'essayer de la fuite. — Les assaillants vont pénétrer dans le fort. — Rappelez-vous les atrocités commises contre les femmes par les Indiens. La femme dit alors à son mari : « Voici le moment où il n'y a plus rien à faire que ce que tu m'as promis. » Elle lui tend ses deux pistolets qu'elle a rechargés. — L'officier lui brûle la cervelle et se casse la tête. — Les Indiens ne trouvent que deux cadavres. (ALPH. KARR.)

CRAINTE.

Qui pourrait tromper une amante? Elle craint lors même qu'elle n'a rien à craindre. (VIRGILE.)

CRÉATION.

Dieu fit d'abord l'homme; ensuite la femme, qui fut son dernier ouvrage.

Dieu se complut dans la création de la femme. Il y épuisa tout son savoir et toute sa puissance. Il lui fut impossible de rien imaginer de plus parfait. Il fut étonné lui-même de la beauté de la femme; il admira ses charmes, et s'unit à elle...

... *Quoique* la femme, selon l'ordre que Dieu a gardé dans la *création de toutes* les créatures, ait été créée la dernière, cependant,

dans l'ordre des desseins de Dieu, la femme a été la première des créatures par sa grandeur et ses avantages au-dessus des autres. C'est d'elle que nous lisons dans un prophète : « Avant que les cieux fussent créés, Dieu choisit et aima la femme par-dessus toutes choses. »

Et, s'il m'est permis de me servir des termes usités chez les philosophes, je dirai, avec eux, que la fin pour laquelle on fait quelque chose, est ce qui s'est présenté d'abord à l'esprit, quoique ce soit ce que l'on exécute le dernier. C'est dans ce sens que la femme a été le dernier ouvrage de Dieu. Elle est entrée dans le monde après qu'il a été perfectionné, comme dans un palais que le Très-Haut avait préparé à cette reine de l'univers. (Agrippa.)

*

La femme est le complément des œuvres de Dieu; il l'a produite après tout ce qui existe, comme s'il avait voulu annoncer qu'il allait clore son ouvrage sublime par le chef-d'œuvre de la création.

La femme n'est pas créée du néant comme tout ce qui a précédé; elle sort de ce qui existait de plus parfait; il ne restait plus rien à créer, Dieu extrait d'Adam le plus pur de son essence, pour embellir la terre de l'être le plus parfait qui eût encore paru; de celui qui complétait l'œuvre sublime de la création. (Mirabeau.)

*

La femme est le dernier mot du Créateur. Le grand maître avait d'abord sculpté les mondes, puis le mastodonte, puis l'aigle, puis le lion, puis l'homme; il termina par la femme. Ce fut alors qu'il se reposa pour se contempler dans son œuvre. (Arsène Houssaye.)

*

La femme a été faite pour l'homme, et, sous ce rapport, c'est la

créature la plus harmonique et la mieux combinée qui pouvait sortir des mains de Dieu. (Étienne de Neufville.)

*

Dieu a créé les femmes pour l'ornement de l'humaine espèce, pour soulager notre humanité, pour adoucir les misères de la vie humaine, pour le contentement des hommes, pour aider à peupler le paradis. (Jacques Olivier.)

*

Quand Dieu de sa pensée eut fait jaillir le monde,
Quand il eut tout créé, le ciel, la terre et l'onde,
Il fit l'homme et lui dit : Tous ces biens sont à toi ;
Je te les destinais... règne sur cette terre,
Où tous les animaux, couchés dans la poussière,
Te reconnaissent pour leur roi !

Mais à qui règne seul qu'importe la puissance ?
Et l'homme soupira, seul dans ce vide immense...
Dieu, prenant en pitié sa première douleur,
A ses côtés plaça la femme, don céleste,
Qui soudain à ses yeux effaça tout le reste,
Et donna la joie à son cœur.

Jeune fille, on la voit soutenir la vieillesse ;
Épouse, elle embellit de sa douce tendresse
Les jours de cet amant qui reçut ses aveux ;
Mère, sur ses enfants elle allonge son aile,
Elle les suit partout, ange gardien fidèle,
De sa présence ou de ses vœux !

Parfois, vous la trouvez, fille du monastère,
Renonçant aux trésors, aux bonheurs de la terre,
Pour consacrer sa vie aux soins des malheureux !
Aux chevets des mourants portant son assistance,
A tous donnant la joie et donnant l'espérance,
A tous faisant rêver des cieux !

O vous qui prétendez d'une voix insensée
Que de la femme ici la puissance est passée,
Vous n'avez donc jamais eu que des rêves d'or?...
Mais si le malheur vient à l'heure des tristesses,
Vous appellerez l'ange aux touchantes caresses...
Car là son règne dure encor !

(EUGÈNE DE LONLAY.)

*

M. Simonnin, dans *le Mérite des femmes travesti*, raconte ainsi l'histoire de la création de la femme :

Lorsqu'un Dieu, du chaos où nous faisions un somme,
Eut appelé les cieux, les eaux, la terre et l'homme,
Pour faire mieux encor, l'Auteur improvisa
Ève ou la mère Adam ; puis il se reposa.
Ainsi, sans un maçon, sans le moindre manœuvre,
L'Architecte immortel finit par un chef-d'œuvre ;
Il finit par la femme, ouvrage sans défaut,
Créature parfaite, ou du moins peu s'en faut (1).

*

Dieu aussi a essayé de faire des ouvrages : sa prose, c'est l'homme; sa poésie, c'est la femme. (NAPOLÉON.)

*

Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. (MALHERBE.)

*

La femme l'emporte sur l'homme par la matière de la création.

(1) Ces cinq derniers mots seraient sans doute déplacés dans ce recueil, si l'on n'était convaincu qu'ils ne sont là que pour la rime.

Ce mâle, qui fait tant le fier, et qui maîtrise si fort la femelle, de quoi a-t-il été formé? D'un peu de boue vile et inanimée; mais la femme! oh! que c'est bien une autre origine! son artisan l'a faite d'une matière purifiée, vivifiée et animée; et, comme notre âme est semblable à un écoulement de l'essence divine, la femme peut se vanter d'être presque sortie de la Divinité. Ajoutons une autre circonstance : l'homme, moyennant Dieu, et par le concours de l'influence du ciel, fut fait de la terre, qui, comme de sa propre nature, produit toutes les espèces d'animaux. Mais pour la femme, Dieu seul a travaillé à sa façon : le ciel, la nature, aucune influence, aucune puissance, aucune vertu créée n'y ont eu part; et ce merveilleux ouvrage ne pouvait partir que de la main du Tout-Puissant. (Corneille Agrippa.)

DANGER.

La femme vertueuse fuit le danger; elle compte plus sur sa prudence à l'éviter que sur sa force pour le vaincre. (Petit-Senn.)

DANSE.

La danse est pour les jeunes filles ce qu'est la chasse pour les adolescents, une école protectrice de la sagesse, un préservatif des passions naissantes. Le célèbre Locke, qui fait de la vertu le but unique de l'éducation, recommande expressément « d'enseigner aux enfants à danser dès qu'ils sont en état de l'apprendre. » La danse porte en soi une qualité éminemment réfrigérante, et, sur tout le globe, les tempêtes du cœur attendent pour éclater le repos des jambes. (Lemontey.)

DÉCENCE.

Sans la vertu je ne vois rien d'aimable :
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur.

(Demoustier.)

*

L'homme, dans son premier séjour,
Eut pour voile son innocence ;
Mais, pour augmenter son amour,
Sa femme inventa la décence.
Craignant qu'il ne conservât pas
Pour ses charmes sa tendre extase,
Elle couvrit ses doux appas
D'une feuille, au défaut de gaze.

(DE SÉGUR.)

*

La France est le seul pays où l'on sache observer la décence avec les femmes. (Le prince DE LIGNE.)

DÉFAUTS.

Les défauts des femmes viennent de leur faiblesse et de leur tendresse; ils sont, comme les taches de la lune, des vallées émaillées de fleurs. Les défauts des hommes viennent de leur égoïsme et de leur dureté; ils ressemblent aux taches du soleil, qui n'en sont que des parties arides et calcinées. (JEAN PAUL.)

*

Tous les défauts qu'on peut reprocher aux femmes sont l'ouvrage de la société et surtout d'une éducation mal conçue. Doit-on s'étonner, en effet, de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en elles des sentiments que les injustes lois d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher sans cesse? Partagées entre ces sentiments autorisés par la nature et les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoirs, comment se tireraient-elles d'un labyrinthe où ce qui est réel et

naturel est sacrifié à ce qui est imaginaire et factice? Aujourd'hui, une femme jetée dans le monde, dont elle ignore les dangers, saura-t-elle comment s'y prendre pour démêler ce qui est de l'essence de la vertu et de l'honneur, d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance? Reconnaissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est dû jusqu'aux vertus les plus indispensables? A force d'avoir senti les entraves, elle ne connaîtra plus de bornes; et, confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premiers, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment, au milieu de ce trouble, échappera-t-elle à la séduction des hommes? Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu. On dirait que toute la société est intéressée à sa perte, et ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence. Ordinairement, elle hâte sa perte à proportion que son cœur est bien né, droit, sensible; et sa ruine devient inévitable, si elle n'est pas initiée de bonne heure dans toutes les ruses de la méchanceté des hommes, et dans les mystères du vice qu'elle n'aurait jamais dû connaître. Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont généralement beaucoup mieux nées que les hommes. (GRIMM.)

*

Si les femmes n'avaient pas quelques jolis défauts, nous ne saurions ni par où les prendre ni comment les quitter. (P.-J. STAHL.)

*

Les hommes, par leur conduite envers les femmes, travaillent à leur donner tous les défauts qu'ils leur reprochent. (LOUIS DESNOYERS.)

*

Les défauts que nous reprochons aux femmes deviennent des qualités lorsque nous en profitons; ils restent des défauts lorsqu'ils s'exercent contre nous. En cela, comme en toutes choses, notre intérêt fait notre opinion. (Adolphe Ricard.)

*

Les femmes ont plus de défauts; nous avons plus de vices. (P.-J. Stahl.)

*

Il convient aux femmes de parer les défauts des femmes. (Euripide.)

DÉLICATESSE.

Les femmes d'une délicatesse exquise, semblables aux abeilles, ne recherchent que les fleurs et les tendres bourgeons. Celles d'une sensibilité moins raffinée sont comme les frelons et ne s'attachent qu'aux fruits. (Jean-Paul.)

*

Le jour de ses noces, un mari qui ne savait pas écrire fit sa croix sur les registres; la fiancée suivait cet exemple, quand sa demoiselle d'honneur, une amie de pension, lui demanda pourquoi elle ne signait pas son nom en toutes lettres. « Pourquoi veux-tu que je l'humilie? répondit la jeune épouse. Demain, je lui donnerai des leçons d'écriture. » (***.)

*

Une femme délicate l'est en tout ce qu'elle fait, dans le mal lui-même. Le mari de madame C***, une femme charmante, est mort après vingt ans de mariage sans s'être jamais douté qu'il avait été un sot toute sa vie. (P.-J. STAHL.)

DÉLICE.

Les femmes sont la plus belle moitié du monde ; elles sont l'admiration de l'autre moitié, le charme des cœurs et le délice des yeux. (J.-J. ROUSSEAU.)

DÉROGER.

Il vaût mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince. (J.-J. ROUSSEAU.)

DÉSINTÉRESSEMENT.

Plus une femme est femme, plus elle est désintéressée et bienveillante. (JEAN-PAUL.)

DESTINÉE.

Ce qui grandit les femmes aux yeux des hommes, c'est qu'elles luttent toutes.... ou presque toutes, contre une destinée incomplète. (BALZAC.)

DETTES.

Il y a que demi-mal, quand c'est le mari qui paye les dettes de sa femme. (Em. Augier et Foussier.)

DÉVOUEMENT.

Le dévouement sans bornes est le génie des fées et des femmes, comme la grâce en est toute la beauté. (Balzac.)

*

Les femmes croient et aiment plus que nous, et, par conséquent, se dévouent plus que nous. Et, plus un être se dévoue, plus il est grand. Voilà la supériorité des femmes. (Émile Deschanel.)

*

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort. (Alibert.)

*

Les grands et rares sacrifices du cœur ne se voient guère que de la part des femmes; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour et souvent en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. (Duclos.)

*

Qui entrera dans cet hôpital surchargé de malades, d'où s'échappent de longs cris de souffrance, et d'où l'on entend, de trois ou quatre lits, le râle de l'agonie? L'homme y entre conduit par un noble devoir, mais on peut voir sur ses traits et dans sa démarche que cet effort lui coûte. La femme s'y précipite avec la rapidité de l'ange qui descend du ciel. Elle interroge, elle écoute, verse la consolation quand elle ne peut apporter le remède. Le malheureux a-t-il nommé sa femme et ses enfants : « Je les verrai tout à l'heure, dit-elle, je suis la protectrice de leur infortune. » Quand il a rempli sa mission, l'homme se retire et se réjouit de retrouver un air libre ; la femme se retire lentement, elle revient sur ses pas, elle appuie plus doucement la tête de l'infortuné. Cherchez-moi donc, matérialistes obstinés, le mobile physique qui inspire de tels dévouements. D'où vient qu'avec une constitution si frêle, dont la délicatesse est encore accrue, amollie par l'éducation qu'elles reçoivent, des femmes peuvent étouffer le murmure de tous leurs sens, réduire la faim et le sommeil à leurs plus strictes exigences, surpasser, s'il le faut, les privations des anachorètes, et donner à leurs muscles une force inaccoutumée, une souplesse qui répond à toutes les précautions ingénieuses qu'elles imaginent ? Malheureux ! qui ne savez estimer les femmes que d'après les plaisirs d'un moment que vous poursuivez auprès d'elles, trop souvent aux dépens du bonheur de toute leur vie, demain peut-être vous allez recevoir, auprès du lit de douleur où vous expiez des excès, les soins empressés de la femme dont vous avez percé le cœur mille fois, et tout vous sera pardonné par elle. Toute autre image vous devient importune, auprès de l'ange de vos premières amours. (Lacretelle.)

*

Quand on veut absorber le moral dans le physique, il me semble qu'il est très-maladroit de citer les femmes en exemple. N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le mieux les douleurs aiguës, poignantes, *prolongées, outre celles dont* la nature a fait exclusivement son par-

tage? Comparez les forces physiques des femmes avec celles que le sentiment leur donne auprès du lit de souffrances de leur enfant, de leur mère, de leur père, de leur époux et de leur frère. Que font-elles alors de l'exquise délicatesse et de la susceptibilité inquiète de leurs sens? que devient leur irritabilité nerveuse en présence de ces tortures qu'elles soulagent en les ressentant par contre-coup dans tout leur être? Quel charme dans leur voix qui console! quel à-propos, quelle fertilité dans les diversions qu'elles imaginent, dans les espérances qu'elles suggèrent ou font renaître, même en ne les partageant guère! Que leur sourire alors est angéliquement menteur! Tout soin de leur santé et même de leur beauté est alors suspendu. Est-il une longue suite de nuits qui ne les trouve fidèles à leur poste, à celui de la douleur? Les bivacs de la gloire offrent-ils autant de tourments que ces veilles de la tendresse alarmée? Elles écoutent encore le malade chéri jusque dans le sommeil qui vient les surprendre : un mot, un soupir, un souffle les avertit et les retrouve dans toute leur vigilance, dans leurs dévorantes sollicitudes. Est-il une impatience qu'elles ne supportent, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur? est-il un soin qui les rebute, une plaie qu'elles ne pansent? La mission leur vient du ciel et le secours aussi. Eh bien, il est des femmes, des jeunes filles, qui se vouent pendant toute leur vie à de tels soins pour des hommes qui leur sont inconnus, pour des hommes accablés des maux hideux d'une pauvreté héréditaire, et trop souvent de maux plus hideux encore, ceux du vice! (Lacretelle.)

*

Auprès des âmes souffrantes et malades, les femmes d'élite ont un rôle sublime à jouer : celui de la sœur de charité qui panse les blessures. (Balzac.)

*

Si, comme on l'a dit, il est dans le cœur humain un écho qui réponde au cri des malheureux, c'est surtout dans le cœur de la femme, qui se console des peines de la vie en consolant ceux qui

souffrent. Le Créateur lui a décerné cette mission sublime, « car où il n'y a pas de femmes, dit l'Écriture, le pauvre gémit. » Avec elles sans doute l'homme peut rivaliser pour la bonté, et, comme elles, pénétrer sous un toit de chaume pour y déposer une aumône; près d'un grabat ses entrailles sont émues, mais ses mouvements sont brusques. Sa voix aura-t-elle cet accent sympathique de la douleur? aura-t-il jamais cette ingénieuse sagacité qui devine et prévient les besoins? La propreté, si différente de la beauté et de la parure, auxquelles elle n'est pas toujours unie, la propreté, qui presque partout est une vertu, a spécialement ce caractère quand il s'agit de soigner les malades. Quel homme pourrait sur cet article entrer avec elles en concurrence? (Grégoire, évêque de Blois.)

*

Les femmes sont propres aux soins physiques. La souffrance les touche, et, bien loin d'effrayer leur délicatesse, le triste aspect des maladies éveille en elles une sollicitude secourable. A quelque excès que la mollesse et le luxe les aient énervées, jamais on n'a vu s'éteindre entièrement en elles cet instinct charitable, cette vocation de *sœurs grises* qui leur est commune à toutes. Mais à cet égard, satisfaites et fières de suivre le penchant de pitié qui les domine, il est rare qu'elles sachent le diriger et le contenir par la réflexion. Quand elles secourent les malheureux ou les malades, le dévouement qui les anime leur paraît suffire à tout, et leur zèle n'est pas toujours selon la science. Quelquefois même elles écoutent impatiemment les conseils, et y opposent avec quelque présomption, soit l'empirisme de leur charité, soit une médecine d'inspiration. (Madame de Rémusat.)

*

Les femmes valent mieux que les hommes; elles sont plus portées à se dévouer au bonheur d'autrui. (Madame de Puisieux.)

*

Il n'est pas une douleur que la femme ne sache adoucir. (Madame Flora Tristan.)

*

A notre honte, une femme ne nous est jamais si attachée que quand nous souffrons.

A cette pensée, toutes les épigrammes dirigées contre le petit sexe (car c'est bien vieux de dire le beau sexe) devraient se désarmer de leurs pointes aiguës et se changer en madrigaux!.... Tous les hommes devraient penser que la seule vertu de la femme est d'aimer, et que toutes les femmes sont prodigieusement vertueuses.

Ah! vous souvenez-vous de ce moment lugubre et noir où, seul et souffrant, accusant les hommes, surtout vos amis, faible, découragé et pensant à la mort, la tête appuyée sur un oreiller fadement chaud et couché sur un drap dont le blanc treillis de lin s'imprimait douloureusement sur votre peau, vous promeniez vos yeux agrandis sur le papier vert de votre chambre muette; vous souvenez-vous, dis-je, de l'avoir vue entr'ouvrir votre porte sans bruit, montrer sa jeune, sa blonde tête encadrée de rouleaux d'or et d'un chapeau frais, apparaître comme une étoile dans une nuit orageuse, sourire, accourir moitié chagrine, moitié heureuse, se précipiter vers vous?.... (Balzac.)

*

Les femmes, par leur constitution, par leur douceur, et par les soins charitables et de bienfaisance auxquels elles sont propres, démontrent bien qu'elles étaient destinées à une œuvre de miséricorde. Elles ne sont, il est vrai, ni prêtres, ni ministres de la justice, ni guerriers; mais elles semblent n'exister que pour fléchir la colère de l'Être suprême, dont le prêtre est censé prononcer les arrêts; que pour adoucir la rigueur des sentences portées par la justice sur les

coupables, et que pour panser les plaies que les guerriers se font dans les combats, ou, au moins, pour joindre leurs soins délicats aux cruelles opérations et aux durs pansements que ces plaies entraînent. L'homme paraît n'être que l'ange exterminateur de la Divinité, la femme en est l'ange de paix. Qu'elle ne se plaigne donc pas de son sort, elle est le type de la plus belle faculté divine. Les facultés divines doivent se diviser ici-bas; il n'y a que dans la Divinité même où elles ne forment qu'une unité parfaite et une harmonie où toutes les voix vivantes et mélodieuses ne se font jamais entendre que pour former l'ensemble du plus mélodieux des concerts. (De Saint-Martin.)

*

Robert, fils de Guillaume le Conquérant, ayant été blessé d'une flèche empoisonnée, les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure, et que celui qui la sucerait en mourrait. « Mourons donc, dit-il, je ne serai jamais assez injuste et assez cruel pour souffrir que quelqu'un meure pour moi en suçant ma plaie. » Sa femme prit le temps de son sommeil, suça la plaie et perdit la vie en la sauvant à son époux. (Sainte-Foix.)

*

Le baron Boyer, un des flambeaux de l'anatomie descriptive, était fort pauvre quand il vint à Paris étudier la médecine.

Il eut pour maîtresse sa blanchisseuse. Cette brave fille se prit à l'aimer de cœur, si bien que, tandis que le jeune homme usait son temps sans rien gagner dans les pavillons anatomiques, de son côté elle repassait tout le jour, quelquefois même la nuit, afin d'amasser de quoi payer l'inscription du trimestre et l'impôt des examens.

Et Boyer devint docteur, puis agrégé, puis professeur en titre, professeur illustre.

Et il se maria avec Marguerite, et, fier de sa bonne action, il avait coutume de dire dans ses cours :

« Ma blanchisseuse m'a fait docteur; moi, je l'ai faite baronne. » (Étienne de Neufville.)

*

Les hommes ont de la philanthropie; les femmes ont de la compassion, de la charité; leurs déterminations bienfaisantes sont promptes, instantanées: agissant par instinct, par impulsion, ces êtres si faciles à affecter paraissent sentir, en quelque sorte, avec l'enfant ou avec le malade, et se multiplient pour répondre à la voix du besoin ou à la plainte de la souffrance.

« La femme, dit Cabanis, entend le moindre geste, le moindre mouvement du visage ou des yeux : elle accourt, elle vole, elle est partout, elle pense à tout, elle prévient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive; et rien ne la rebute, ni le caractère dégoûtant des soins, ni leur multiplicité, ni leur durée. »

Ces différences, qui dérivent de la nature du sexe, deviennent bien remarquables, si l'on compare ce qui se passe dans les hôpitaux dont le service est confié à des hommes, avec les dispositions et la tenue des hospices où des sœurs de charité sont employées. Dans les premiers, les malades sont constamment traités avec négligence, insensibilité et rudesse. Dans les autres, on leur prodigue des preuves d'un zèle si vif et d'une bienveillance si douce, qu'on les prendrait pour les témoignages d'une sollicitude fraternelle, ou d'une consolante amitié. (MOREAU, de la Sarthe.)

*

Une pauvre fille travaille jour et nuit pour procurer à sa mère, vieille, impotente et presque aliénée, les secours qui lui sont indispensables; ses forces s'usent, ses ressources s'épuisent, le travail manque; elle allume le charbon, se couche et écrit :

« Puisque ma vie lui est inutile, puisse au moins ma mort la faire entrer dans un établissement de charité. » (Docteur A. BRIERRE-DE BOISMONT.)

*

Pour le bonheur d'un autre, une jeune fille devient rusée autant qu'un voleur adroit. Innocente pour elle et prévoyante pour lui, elle est comme l'ange du ciel qui pardonne les fautes de la terre sans les comprendre. (BALZAC.)

DISSIMULATION.

Nous avons forcé les femmes à être dissimulées; nous leur savons gré de toutes les grimaces, de toutes les mines de la pudeur, etc., et nous prenons droit de leur franchise pour les mésestimer. (PIERRE CHARRON.)

*

Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. (LA HARPE.)

DOCILITÉ.

La docilité est une des qualités dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements. (J.-J. ROUSSEAU.)

*

Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. (LA BRUYÈRE.)

DONNER.

En général un homme cesse d'aimer lorsqu'il a obtenu ; l'affection d'une femme augmente lorsqu'elle a donné. (De Chesnel.)

DOT.

Une femme est richement dotée quand elle peut s'honorer de la bonne réputation de ses parents, et d'une inviolable fidélité aux lois de l'hymen. (Horace.)

*

De la sagesse et un bon caractère sont une assez belle dot pour une femme. (Plaute.)

DOUCEUR.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point faibles pour devenir impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun *doit garder le ton* de son sexe; un mari trop doux peut rendre

une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard. (J.-J. ROUSSEAU.)

*

Il y a quelque chose de plus fort que toutes les colères et que toutes les violences de l'homme, c'est la douceur d'une honnête femme. (P.-J. STAHL.)

*

Nous pourrions citer une infinité de femmes qui ont gouverné les hommes avec de la douceur et de la persuasion ; mais nous défions l'histoire de nous en citer une seule qui ait pris de l'ascendant sur un homme de bon sens par des criailleries, ou en faisant ouvertement des efforts pour usurper la supériorité. Tous les hommes sont accessibles au pouvoir de la persuasion lorsqu'une femme sait l'employer avec adresse, et presque tous sont en état de lui résister lorsqu'elle veut employer la force. C'est une abeille qui veut piquer sans aiguillon. (ALEXANDRE.)

*

. . . La douceur des regards de la femme
Dompte les nerfs de l'homme et ses esprits brutaux;
Devant son front charmant il s'incline, il se traîne;
La force s'humilie aux pieds de la beauté,
Et le lien puissant de la paternité
Auprès d'elle à jamais l'enchaîne.

(A. BARBIER.)

*

La douceur est à la femme ce que le sucre est aux fruits : il ajoute à sa qualité. (A. BASTA.)

*

La douceur est le miel des femmes. (A. Basta.)

*

Si la douceur n'est pas la première vertu de la femme, elle est peut-être son plus puissant moyen de bonheur. (Aimé Martin.)

*

La première, la plus importante et la plus agréable qualité d'une femme, c'est la douceur. (J.-J. Rousseau.)

DOULEUR.

En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme et souffrent plus que lui. L'homme a sa force et l'exercice de sa puissance; il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Mais la femme demeure. Elle reste face à face avec le chagrin, dont rien ne la distrait; elle descend jusqu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes. (Balzac.)

DOUTE.

Une femme se sait trahie! Elle ne s'écoute pas; elle doute, tant elle aime! et elle dément le cri de sa puissance de pythonisse. Ce paroxysme de l'amour devrait obtenir un culte! (Balzac.)

DROITS.

Dans tous les temps, ce sont les peuples les plus grossiers qui ont particulièrement méconnu les droits de la femme et lui ont imposé les conditions les plus humiliantes. (Alex. Mayer.)

*

A moins de refuser aux femmes tout sentiment moral, à moins de prétendre qu'elles n'ont ni raison, ni volonté, ni liberté; enfin, à moins de leur refuser la nature humaine, je ne vois aucun motif de les traiter moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition, pour qu'elles acceptent et le devoir et la société. Elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre. (M***.)

DROITS POLITIQUES,

Quand on envisage les fonctions et les devoirs de la femme, on ne songe pas à réclamer pour elle des droits politiques. Elle n'est point faite pour le bruit et la lutte; sa place n'est point au forum... Que la femme soit citoyenne, patriote; que son cœur batte pour la liberté, qu'une éducation plus élevée et plus sérieuse la prépare à tous les devoirs de la société nouvelle; mais qu'elle soit citoyenne par son époux; qu'elle participe par lui, avec lui, à la vie publique, à la souveraineté nationale; qu'elle partage son enthousiasme, ses sacrifices et son dévouement; qu'elle empêche, après cela, les haines de parti d'ulcérer son âme: voilà pour elle le beau rôle politique. (F. Huet.)

DURÉE.

Les hommes ont un but dans l'amour; la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. (Madame DE STAEL.)

ÉCRIRE.

Mademoiselle de Scudéri n'a certainement pas été sans influence sur les progrès rapides que fit alors l'art d'écrire. Elle écrivit avec pureté et même avec assez d'élégance, dans cette première partie du XVIIe siècle, où le style des écrivains les plus doctes, les plus érudits, les plus renommés, était diffus, pénible, embarrassé, souvent barbare. (DE FELETZ.)

*

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire. (P.-J. STAHL.)

*

On a souvent demandé si les femmes avaient le droit d'écrire, et si elles ne sortaient pas de leur vocation lorsqu'elles se partageaient entre les soins de la famille et la littérature; question oiseuse et impertinente que plusieurs d'entre elles ont tranchée par des chefs-d'œuvre. (GERUZEZ.)

ÉDUCATION.

L'éducation des femmes se fait dans l'intelligence; c'est dans le cœur qu'il faudrait la faire, car les femmes ne savent bien que ce que le cœur leur apprend. De là de hautes vertus et de profonds égarements. Si on éclairait le cœur, les vertus seules resteraient; au lieu de femmes, nous aurions des anges. (AIMÉ MARTIN.)

*

Les femmes nous gouvernent; tâchons de les rendre parfaites : plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes : c'est avec la femme que la nature écrit dans le cœur de l'homme. (SHERIDAN.)

*

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force et la majesté, le courage et la raison ; de l'autre, les grâces et la beauté, la finesse et le sentiment. Ces avantages ne sont pas toujours incompatibles; ce sont quelquefois des attributs différents qui se servent de contrepoids; ce sont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devraient en mettre dans l'éducation; c'est la main du statuaire qui pouvait donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes, qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils sont destinés décide l'éducation et la différencie. Pour les femmes, l'éducation est d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus générale, et d'autant plus négligée, qu'elle est plus utile. On doit être surpris que des âmes si incultes puissent produire tant de vertus, et qu'il n'y germe pas plus de vices. (DESMAHIS.)

*

Tout le monde reconnaît aujourd'hui l'importance du rôle que la femme est appelée à remplir dans l'éducation morale du genre humain. Tout le monde reconnaît, par cela même, l'importance et la nécessité de l'éducation qui a la femme elle-même pour objet. (EUGÈNE BUISSON.)

ÉDUCATRICE.

Rien, non, rien ne remplace pour l'enfant cette première éducation du foyer domestique quand elle vient à lui manquer ; et, comme l'arbre séculaire conserve toujours l'inclinaison donnée à sa jeune tige; comme les habitudes morales de l'enfance ne s'effacent jamais entièrement, il portera probablement toute sa vie la marque indélébile de ce défaut originel (1). Si nous pouvions lire avec l'œil de Dieu dans l'histoire des familles et dans celle des individus, que de misères, que de péchés, que de vices, que de crimes même dont nous trouverions avec effroi la cause et l'explication dans ce premier point de départ! (EUGÈNE BUISSON.)

*

Par sa position dans la société et par ses rapports naturels avec la première enfance à qui elle transmet les vérités les plus essentielles et les plus précieuses au genre humain, la femme est appelée à exercer une véritable mission religieuse et une sorte de sacerdoce. (EUGÈNE BUISSON.)

ÉGALE A L'HOMME.

Si la femme est l'égale de l'homme, il est certain qu'elle ne lui est point semblable. Il s'ensuit que les législateurs ont dû être entraînés, ne fût-ce que par l'opinion, à ne pas établir l'égalité entre ces associés dissemblables. Quand ils n'ont pas traité la femme en maîtres, ils l'ont traitée en amants; ils l'ont agenouillée devant eux, ou se sont agenouillés devant elle. Et ce que nous disons des législateurs, il faut le dire à plus forte raison de tous les hommes en général, qui ne savent presque jamais voir dans la femme une compagne, et qui recherchent toujours en elle la maîtresse ou l'esclave.

(1) La parole sainte l'a déclaré : « Instruis le jeune enfant dès l'entrée de sa voie, et quand il sera vieux, il ne s'en départira point. »

Dans la société, nous n'avons jamais su maintenir un niveau véritable. La femme se réserve, on l'adore; elle se donne, on la maîtrise. Les temps de la chevalerie nous offrent de nombreux exemples d'un culte, d'ailleurs ridicule, souvent hypocrite, intéressé comme la plupart des cultes, mais qui fut quelquefois sincère, et qui fit voir un cœur viril prosterné dans de nobles abaissements devant cette pauvre idole, dont un caprice du fidèle faisait le lendemain une esclave. (Jules Baissac.)

*

Pour comprendre comment la femme est réellement notre égale, il faut faire abstraction de ses différences physiques et la considérer dans l'ordre moral. Là, rien ne la distingue de l'homme; elle a tout ce que nous avons, rien de plus, rien de moins. Les âmes n'ont point de sexe, *neque nubent neque nubentur*. Mais tout ce qu'elle a, l'a-t-elle dans les mêmes proportions de l'homme? C'est une question qui, pour nous, est toute résolue. Ne le fût-elle pas en elle-même, il suffit que, dans l'ordre moral, la femme soit *semblable* à l'homme, pour qu'elle doive lui être égale en droits. Puisque la loi ne distingue pas entre les hommes, pourquoi distinguerait-elle entre l'homme et la femme, lorsque cette distinction ne trouve sa raison que dans un ordre auquel n'appartient pas la loi? (Jules Baissac.)

ÉGOISME.

La femme est bien moins personnelle que l'homme : elle parle moins d'elle que de son amant. L'homme parle plus de lui que de son amour, et plus de son amour que de sa maîtresse. (Meilhan.)

*

Les femmes confondent presque toujours leur intérêt et leur destinée avec ceux qui les entourent; elles échappent à l'égoïsme : elles *sont si bonnes, si charitables*, qu'on dirait qu'elles sont chargées de

continuer l'œuvre chrétienne. Oui! la femme a le génie de la tendresse et du sacrifice. (DUFEYTE-DILHAN.)

ÉLOQUENCE.

Rien n'est supérieur à l'éloquence d'une femme passionnée. (LA-HARPE.)

*

L'éloquence est un talent si naturel et si particulier aux femmes, qu'il n'y a personne qui puisse le leur disputer. Les femmes sont en état de persuader tout ce qu'il leur plaît : elles peuvent dicter, défendre et distinguer le juste d'avec l'injuste, sans le secours des lois. Il n'y a point de juge qui n'ait éprouvé qu'elles sont les conseils les plus éclairés, et peu de plaideurs qui ne sachent par expérience que ce sont des juges très-équitables, et dont la tête est la plus lumineuse. Quand les femmes traitent quelque sujet, elles le manient avec une touche si délicate, que les hommes sont forcés de reconnaître qu'elles leur font sentir ce qu'elles disent. (BORDELON.)

*

Les femmes savent donner à leurs paroles une sainteté particulière. Elles leur communiquent je ne sais quoi de vibrant qui étend le sens des idées et leur prête de la profondeur. Si, plus tard, l'auditeur charmé ne se rend pas compte de ce qu'elles ont dit, le but a été complétement atteint; ce qui est le propre de l'éloquence. (BALZAC.)

*

Une femme émue est éloquente jusque dans son silence. (P.-J. STAHL.)

EMPIRE.

Quel empire charmant que celui d'une femme
Qui, pour faire régner la paix dans sa maison,
Des grâces de l'esprit embellit la raison !
En elle son époux voit un autre lui-même;
Son cœur vole au-devant d'un empire qu'il aime,
Et toujours à ses lois conformant son désir,
Il croit régner, tandis qu'il ne fait qu'obéir.

(Demoustier.)

*

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint. (Beyle.)

*

L'homme reproche à la femme d'être dissimulée, et, chaque jour, il lui en apprend la nécessité. Celle qui ne peut dire : *Je veux,* est bien obligée d'en traduire l'expression par une périphrase. Il en est de même de toutes leurs sensations qui ne doivent pas être présentées à découvert si elles veulent plaire. (A. Basta.)

*

Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde : l'un nous donne les jours, l'autre les embellit. (Sanial Dubay.)

*

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il *était à elles avant* qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui

crut faire violence aux cinquante filles de Thestius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; et le fort Samson n'était pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent... (J.-J. ROUSSEAU.)

*

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans une maison, comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais, quand elle méconnaît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur. (J.-J. ROUSSEAU.)

*

Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut réduire.

(THOMAS CORNEILLE.)

EMPORTEMENTS.

Les emportements d'une femme supposent toujours beaucoup d'amour. (PROPERCE.)

ÉNERGIE.

En accumulant les citations, il serait facile de prouver combien l'énergie des femmes l'a souvent emporté sur celle des hommes. (DUBLEZ.)

ENFANT.

La vue de son enfant est pour la mère une fête, une bénédiction

de tous les instants. Chaque jour, chaque heure lui fait découvrir dans la jolie créature une grâce, une beauté, une perfection, une douceur nouvelle.

L'œil ravi, l'œil étonné de ces deux êtres devant ce spectacle inouï qu'offre à leur vue ce que contient l'univers créé, cet œil déjà pensif mais calme, qui a tout à voir et tout à apprendre, et qui voit et qui apprend tout en effet, raconte, dès qu'il peut se fixer, les surprises de leur âme ingénue aux mères qui savent y lire.

Ces regards d'azur, limpides et profonds comme l'eau pure des lacs, reflètent tout, ainsi qu'elle, et, comme elle, rendent toutes les images à qui veut les chercher. Ce beau miroir, l'œil d'un enfant est transparent pour tout ce qui l'aime. Si les larmes qui parfois le ternissent sont l'épouvante des mères, faciles à s'alarmer, le sourire charmant qui succède bientôt au nuage et l'éclaire d'une subite lumière, est leur récompense. (P.-J. Stahl.)

*

L'homme-enfant doit rester longtemps entre les mains des femmes, afin d'y prendre cette candeur, cette aménité que la meilleure éducation par les hommes ne donne qu'imparfaitement. (Rétif de la Bretonne.)

ÉPOUSE.

La maison d'une épouse est un temple sacré
Où les yeux du soupçon n'ont jamais pénétré ;
Et son époux absent est une loi plus forte
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.

(Ponsard.)

*

La possession d'une épouse est un véritable bien; la satisfaction que l'homme de bien éprouve au sein de sa famille est le bonheur même. (Bonnin.)

*

Une épouse qui a du jugement est la raison qui nous parle, le cœur qui nous guide. (Bonnin.)

*

L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle : c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique; c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. (Chateaubriand.)

*

Quand vous aurez donné à une femme le nom sacré d'épouse, vous devez vous consacrer à son bonheur, comme elle doit se consacrer au vôtre. Mais l'obligation qui pèse sur vous est d'autant plus grande, que votre femme est une créature plus faible, et que vous lui devez, comme étant le plus fort, le bon exemple et toutes sortes de secours. (Silvio Pellico.)

ERREURS.

Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien ou de sa confiance dans le vrai. (Balzac.)

ESPÉRANCE.

Pour la femme qui a cessé d'être aimée et d'aimer, la perte de ses espérances est une mort anticipée. Ce sentiment est toute la vie d'une femme; toute son âme est dans son cœur. (A. de Maizières.)

ESCLAVE.

Attaquer les femmes, c'estune hardiesse périlleuse; et l'on a beau leur répéter que ces clameurs sont celles des esclaves qui maudissent leurs maîtres tout en gardant leurs chaînes, elles ne veulent du pouvoir que ses priviléges et son triomphe. Elles rient, ce nous semble, de ces injures impuissantes, mais elles les font expier durement et par de nombreuses et profondes humiliations. Et ceux qu'elles abaissent le plus, ceux qu'elles se plaisent à rendre humbles et misérables, ce sont les plus forts, les plus écoutés, les plus sûrs d'eux-mêmes, ceux dont les attaques ont été vives et justes. Un seul homme a été obligé non-seulement de s'agenouiller devant une femme, mais de filer à ses pieds : or, c'était le plus fort, le plus terrible, le plus puissant de tous les hommes, c'était Hercule ! (GUSTAVE FRÉDÉRIX.)

ESPRIT.

Les hommes consomment leur jeunesse à se former un esprit que les femmes apportent en naissant. (J.-J. ROUSSEAU.)

*

L'esprit des femmes est comme le jardin d'Éden, qui produisait de fort beaux fruits sans avoir besoin de culture. (SANIAL DUBAY.)

*

Les femmes ont généralement de l'esprit. Il est assez rare d'en trouver qui en soient absolument dépourvues. (P.-J. STAHL.)

*

L'esprit des femmes a toutes sortes de rapports avec le diamant :

il est fin, il est précieux; il a mille feux, mille étincelles; il a des facettes qui rayonnent dans toutes les directions; il éblouit enfin, et se trahit même dans l'ombre dès que la plus petite ouverture lui est faite. (P,-J. STAHL.)

*

Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savaient seulement pas l'orthographe; à présent je connais dix ou douze Sévignés; elles n'ont que trop d'esprit, il faudrait les arrêter. (Le prince DE LIGNE.)

*

Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude et qui espèrent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustements. (FÉNELON.)

*

Quand les femmes soigneront davantage leur esprit, elles penseront moins à la toilette, ou du moins la toilette ne sera plus chez elles une distraction de vanité, ni une arme de coquetterie, mais une sorte d'art innocent, le goût de la grâce et de l'élégance. (H. RIGAULT.)

*

La coutume présente est de maltraiter les femmes cruellement en paroles, de faire la guerre à leur humeur, à leurs sentiments, à leur crinoline. C'est un acharnement inouï; mais on aura beau les combattre, on ne les vaincra pas. Pourquoi? C'est qu'elles ont plus d'esprit que les hommes. (AUGUSTE MOREL.)

*

La flatterie qui touche le plus les femmes réellement belles, est celle qui s'adresse à leur esprit. (Lord Chesterfield.)

*

Avec les femmes, ce qui commence par l'esprit arrive rarement au cœur. (P.-J. Stahl.)

*

Une femme qui a réuni l'esprit à la beauté, et qui n'est plus belle, est comme une fleur qui a perdu ses couleurs et conservé son parfum. (Beauchêne.)

*

Une femme spirituelle fait le bonheur de ceux qui l'écoutent; pour peu qu'elle soit aimable et gracieuse, on s'empresse autour d'elle, on ne peut la quitter. (A. Debay.)

*

La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa faiblesse; elle n'a pour elle que son esprit et sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidents; elle passe avec les années; l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, et qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages. (J.-J. Rousseau.)

ESPRIT DE CORPS.

Un caractère particulier aux femmes, c'est que, malgré le peu d'union qui règne entre elles, elles se rallient et font corps dès qu'on les attaque en commun. Dites du mal de leur sexe, elles le ressentent toutes : médisez du nôtre en général, l'individu s'offense rarement. Serait-ce par la même cause que les lions vivent seuls, et que les moutons marchent en troupe?... (Weiss.)

ESTIME.

Les petites choses faites à propos font quelquefois acquérir une grande estime parmi les femmes. (Mademoiselle de Scudéri.)

*

Les femmes ne séparent point leur estime de leurs goûts. (Vauvenargues.)

ÉTINCELLE.

Amour est comme l'étincelle qui couve sous la cendre, et finit par brûler bois et fagots. (Marcabrus.)

ÉTUDE.

Topffer fait les réflexions suivantes au sujet des jeunes filles qui ont le bon esprit de consacrer leurs loisirs à l'étude :

« Charmante créature et tout aimable que la jeune fille qui sait faire de ses loisirs un si doux emploi; charmante et tout aimable, si les grâces *nouvelles* qu'elle acquiert dans la solitude viennent à se

répandre autour d'elle comme un parfum que l'on respire sans le voir; si, au travers du voile de la modestie, l'on devine sur son visage cette intelligence du beau, cette délicatesse de l'esprit, ce tact fin, ce sentiment poétique que développent les arts, et que révèle quelquefois un regard, un sourire, ou seulement la rougeur qui le réprime! Un charme mystérieux attire et retient auprès d'elle; son air attache, son silence même intéresse; elle est recherchée entre ses compagnes, car aux grâces du corps elle unit celles de l'âme, celles qui ne vieillissent pas, celles qui demeurent quand s'envolent les autres. » (TOPFFER.)

*

On veut que les femmes ne soient pas capables d'études, comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre! (L'abbé FLEURY.)

*

De toutes les passions, la passion de l'étude est celle qui contribue le plus à notre bonheur, car c'est celle de toutes qui le fait le moins dépendre des autres. (Madame DU CHATELET.)

EXALTATION.

Quand les sentiments généreux exaltent les femmes, elles deviennent sublimes et nous laissent bien loin derrière elles. Artémise et Lucrèce sont des types qui n'ont point d'analogues parmi les hommes. On ne rencontrerait pas chez nous un amour aussi désintéressé, aussi ardent que celui dont Héloïse a fait preuve au moyen âge. (ALEX. MAYER.)

EXTRAVAGANCE.

Ce que les autres appellent extravagance dans mon amour est compréhensible pour moi, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer. (Bettina à Goethe.)

FAIBLESSE.

Une femme faible est celle-là à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guérir, qui ne guérira pas, ou bien tard. (La Bruyère.)

FAMILLE.

La femme plus que son époux contribue à établir l'ordre, à faire régner le bonheur dans la famille. (Grégoire, évêque de Blois.)

*

La famille est la protection de la femme, la garantie de sa pureté et de sa dignité, le noble emploi de ses facultés, la purification et la sanctification de cette servitude du corps que Dieu lui a infligée pour la perpétuité du genre humain. Hors de la famille, la femme, lorsqu'elle se donne, n'est qu'un instrument et un jouet. Celui qui se présente dans la famille comme le libérateur, celui qui propose à la femme la révolte comme l'affranchissement, n'est qu'un oppresseur hypocrite, un méprisable calculateur qui demande tout et ne promet rien. (Paul Janet.)

*

Ce n'est pas dans les affaires de l''État, c'est dans celles de sa

famille qu'une femme doit montrer son esprit et sa prudence. (Théophraste.)

*

Être le principe constant du bonheur d'un homme, quand cet homme le sait et mêle de la reconnaissance à son amour, cette certitude développe dans l'âme une force qui dépasse celle de l'amour le plus entier. Cette force impétueuse et durable, une et variée, enfante enfin la famille, la plus belle œuvre des femmes! (Balzac.)

FARD.

Il n'aurait jamais dû exister pour les femmes d'autre fard que celui de la pudeur. (Sanial-Dubay.)

FAUSSETÉ.

Les femmes, comprimées en tout sens, n'ont de ressource que la fausseté; le tort en retombe sur le sexe persécuteur et sur la civilisation qui, en amour comme en politique, asservit le faible au fort. (Charles Fourier.)

FAUTES.

Les femmes sont ce qu'il y a de beau et de bon dans l'humanité; elles ne sont jamais coupables de leurs fautes : celles-ci viennent de nous. (Balzac.)

*

Nous autres hommes, qui jouons sans cesse à l'égard des femmes le rôle de Belzébuth, nous avons assez mauvaise grâce à venir ensuite les railler pour des fautes dont nous sommes les premiers instigateurs et les trop fortunés complices. (Étienne de Neufville.)

FAVEURS.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs. (La Bruyère.)

FEINDRE.

La femme qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve pour pouvoir réussir à feindre ; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. (Beyle.)

FEMME.

L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance. Son âme ainsi que son corps sont incomplets sans la femme; il a la force, elle a la beauté; il combat l'ennemi, il laboure les champs de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques. La femme lui manque pour apprêter son repas et son lit. Il a des chagrins, et la compagne de ses nuits est là pour les adoucir ; ses jours sont mauvais et troublés, mais il trouve des bras chastes dans sa couche et il oublie tous ses maux. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble. (Chateaubriand.)

*

Dans leur sein nous puisons la vie,
Et dans leurs bras la volupté :
Leur amitié douce et chérie
Survit à la prospérité.

On les rencontre, à son aurore,
Dans le sentier qui conduit au bonheur;
Et, malheureux, on les retrouve encore
Sur le chemin de la douleur.

(Rougemont.)

*

C'est un précieux trésor pour l'homme qu'une femme qui l'aime. Il n'y a point de cœur d'où l'amour tombe de plus haut, et à flots plus larges et plus pressés, que du cœur de la femme. La tendresse n'a point de source plus profonde, le dévouement n'a point d'abandons plus sublimes, le sacrifice n'a point d'actes plus saints et plus complets que chez elle. (Sainte-Foix.)

*

La femme répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire et vivifie tout ce qui l'environne. (Desmahis.)

*

Honorez les femmes! elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, et, sous le voile pudique des grâces, elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments. (Schiller.)

*

La femme semble n'exister que pour offrir un appui secourable aux malheureux, ne vivre que pour calmer les peines de l'homme, et ne respirer enfin que pour aimer; c'est là sa première, son unique destination; c'est la seule loi qui lui soit imposée. (Virey.)

*

Amante, fille, sœur, épouse, mère, aïeule : dans ces six mots est ce que le cœur humain renferme de plus doux, de plus extatique, de plus sacré, de plus pur, de plus ineffable. (Massias.)

*

O femmes ! quel pouvoir vous fut donné sur nous !
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux ;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux ;
Notre unique pensée est d'être auprès de vous,
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme...

Du ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse
Et nos amis les plus constants ;
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

(Ducis.)

*

O femmes ! quelle est votre puissance ! d'un sourire, vous créez des héros et des hommes de génie. Si vous le vouliez sérieusement, ô femmes ! vous nous auriez bientôt transformés ! Vous auriez bientôt fait descendre la perfection et le bonheur ici-bas : il vous suffirait de refuser vos faveurs à quiconque ne s'en serait point rendu digne par de bonnes ou de nobles actions. (Aug. Guyard.)

*

A mesure que les caractères honnêtes, rêveurs, délicats et moroses

se désenchantent et se désaffectionnent des hommes, on les voit, au contraire, reporter vers les femmes tout ce qu'ils ont de facultés aimantes, d'estime, de respect et d'admiration. Les femmes sont, en effet, la dernière illusion qu'on puisse perdre, si tant est qu'on la perde jamais tout entière : c'est le dernier bonheur où l'âme se blase, c'est la dernière passion qui se dessèche au cœur, c'est la dernière ivresse dont on se désenivre. (LOUIS DESNOYERS.)

*

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses. (LAMARTINE.)

*

Les sages de la Grèce ont reconnu qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses : les femmes et les roses; et deux bonnes : les femmes et le vin. (***)

FIANCÉE.

Une fiancée montre une confiance plus noble et plus hardie que son futur, qui, comme s'il était sur le marché du bonheur, regarde encore dans toutes les rues de la vie. (JEAN-PAUL.)

*

Le sceptre du mariage se montre, aux yeux d'une jeune fiancée, comme la houlette d'un berger de Gessner. Mais a-t-elle vu quel usage le berger fait de sa houlette? (JEAN-PAUL.)

FIDÉLITÉ.

L'amour qui vit dans les orages et croît au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité. (RIVAROL.)

*

. . . Lorsqu'une femme, à ses devoirs fidèle,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,
Un sentiment plus tendre en son cœur répandu
Par sa délicatesse épure sa vertu.

(Dubellay.)

*

Y a-t-il plus de femmes fidèles que de femmes infidèles? Assurément. Et encore faut-il dire, à l'honneur des femmes fidèles et à la décharge des autres, que la fidélité des femmes n'est guère aidée par leurs maris, tandis que ces messieurs justifient presque toujours par leur exemple l'infidélité de leur compagne. (L. Schiller.)

FIERTÉ.

L'amour heureux est comme la sainte ampoule des femmes. Elles deviennent fières alors comme des impératrices. (Balzac.)

FILLE.

Les petites filles se montrent plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus promptes que chez les garçons de même âge; elles ont donc plus de docilité, de gentillesse, de précocité; leur organisation marche plus vite, car leur sensibilité physique et morale est plus excitable, plus facilement mise en jeu par toutes choses. (Virey.)

*

Ce qui séduit davantage dans la jeune fille, c'est la douceur de sa

voix, l'élégance, la pureté de ses formes, et surtout l'innocence de ses manières. Le charme qui l'environne lui soumet tous les cœurs, et lui donnerait sur nous une puissance invincible, si elle avait la conscience de ses forces et le talent de les mettre en usage. (Beauchêne.)

*

La présence d'une jeune fille est comme celle d'une fleur. Celle-ci donne de sa grâce à tout ce qui l'entoure, celle-là de son parfum à tout ce qui l'approche. (Louis Desnoyers.)

*

. . . Qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

(Molière.)

*

Les joies qui naissent de l'association du fils et du père tiennent plus à l'espérance qu'à la réalité, à l'avenir qu'au présent. La fille seule pourrait les compléter, et le charme qu'en dépit de sa position ingrate elle répand déjà dans la maison, nous apprend tout ce que la famille lui devrait de bonheur dans un meilleur ordre de choses.

Si le fils y représente l'espérance, la fille a pour mission d'y figurer la pureté, et, grâce à sa présence, comme dit l'Indien dans son poétique langage, le père participe à la vie des vierges. Quand la mère pleure, est-ce le fils qui la console? Quand le père souffre, est-ce le fils qui le soigne? Le père revient le soir, brisé de fatigue, sombre de préoccupations : qui court au-devant de lui jusque sur le seuil? qui essuie son front soucieux? Sa fille; et soudain fatigue et soucis se dissipent. (Ernest Legouvé.)

*

L'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie; arrachez

une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt. (Jean-Paul.)

*

Le petit garçon a énormément à apprendre pour devenir un homme; la petite fille, beaucoup mieux douée en naissant, n'a absolument qu'à augmenter. (Alph. Karr.)

*

Si nul, plus que la jeune fille, n'a besoin de la maison paternelle, nul n'y exerce, peut-être, une action plus sanctifiante et n'y contribue plus visiblement au progrès spirituel de tous et à l'avancement du règne de Dieu. Que de mères ont senti se rompre les derniers liens de la mondanité qui les attachaient encore, à mesure qu'elles se sont consacrées, avec plus de vigilance, à garder de tout contact dangereux l'âme précieuse de leur enfant! Que de pères ont été ramenés à des sentiments pieux et à une conduite chrétienne par l'exemple journalier des fruits de la piété et de la foi dans la personne d'une fille bien-aimée! Jeunes filles, ne l'oubliez pas, c'est pour cela aussi que Dieu vous entoure de si douces affections; c'est pour que vous leur rendiez, à votre tour, ce qu'elles vous donnent, non pas seulement en tendresse, mais en édification; c'est pour qu'en vous parant d'innocence, de modestie, de piété, de douceur et de paix, vous soyez vous-mêmes l'ornement de votre demeure et l'exemple de tous ceux qui vous entourent. (Eugène Buisson.)

*

La vocation tout entière de la jeune fille est une vocation de modestie, de paix, de douceur, de simplicité. (Eugène Buisson.)

*

L'homme est toujours quelque chose de plus mêlé et de plus

confus que la femme; on lui passe beaucoup de mal pour un peu de bien : pourvu que l'essentiel y soit, on est aisément satisfait. D'ailleurs, la jeunesse a ses priviléges : on ne juge point un homme fait sur ce qu'il a été jeune homme; quelques fautes qu'il commette à cette époque que l'on appelle l'âge des folies, on espère toujours qu'il les réparera, et, s'il les répare, tout est oublié. Dans la jeune fille, au contraire, non-seulement le mal, mais l'apparence même du mal, nuit au bonheur et à la réputation de toute sa vie. Il n'est point permis à la femme de passer par les fautes pour arriver à la sagesse : il faut qu'elle atteigne tout d'abord à cette vertu dont on exempte volontiers le jeune homme, pourvu qu'il soit aimable. On exige d'elle la modestie, la discrétion, la parfaite innocence; et on lui demande cependant d'être gracieuse et séduisante. On lui ordonne en quelque sorte de plaire, mais on ne lui pardonne point de se plaire trop à elle-même. (Paul Janet.)

*

Le rôle de fille, au milieu des mœurs et des institutions modernes, est le plus cruel rôle du monde. Qu'une jeune personne soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du désir et du besoin d'avoir un mari. Est-elle gaie, folâtre, cet enjouement touche à peu de réserve; elle ne peut ni rire, ni soupirer. On veut qu'elle soit fille et qu'elle ne le soit pas. (Mercier.)

*

Aux yeux d'une jeune fille, celui qu'elle aime est un être à part, créé exprès pour elle, et envoyé par Dieu sur la terre; c'est à la fois le plus beau, le plus tendre et le plus courageux des hommes. (Chaudesaigues.)

FINESSE.

Les hommes étudient sans cesse les femmes, sans venir à bout

de les connaître ; les femmes n'ont pas besoin de nous étudier, elles nous devinent. (Sanial-Dubay.)

*

O femmes ! devant vous je reste prosterné :
Que le plus fin de nous près de vous est borné !

(Desfaucherets.)

FLEUR.

Les femmes sont elles-mêmes les fleurs de la vie. (Bernardin de Saint-Pierre.)

*

Les femmes sont les fleurs de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des mystères de la nature et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme. (Julien.)

*

La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre. (Lamennais.)

FOLIES.

Il y a des femmes si divinement folles, quand elles font des folies, que c'est à vendre son âme au diable pour entretenir *ces anges* dans le goût des joies terrestres. (Balzac.)

*

A moins qu'on ne soit fou d'une femme, je ne comprendrai jamais qu'on ne le soit pas de toutes. (De Livry.)

FRANÇAISES.

En général, les Françaises ont plus d'esprit que les Français...

Les Français qui ont de l'esprit en ont beaucoup; mais il y a beaucoup de Français qui n'ont pas même un peu d'esprit.

Sur cent hommes, vous en trouverez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion... (Madame de Girardin.)

*

A Paris, on ne juge guère de la beauté d'une femme que par les yeux; à Berlin, c'est le cœur qui fixe les yeux. (Rivarol.)

FRANCHISE.

On assure que les femmes n'ont guère de franchise; cela peut-être; mais à qui la faute ? (Labouisse.)

*

Les femmes ne sont pas franches; c'est bien heureux. Les voyez-vous disant tout haut ce qu'elles pensent et doivent penser de leurs maris, de leurs frères, de leurs amants? Vis-à-vis des indifférents, le peu de franchise des femmes est de la politesse; vis-à-vis des êtres qui leur sont chers, c'est de la bonté. (P.-J. Stahl.)

FRIVOLITÉ.

Devant un désastre, l'homme sérieux se roidit. Il appelle à son aide sa raison, son courage, sa vertu, et souvent tout cela réuni ne suffit point encore. La femme frivole ne fait point tant d'embarras. Sa frivolité résiste à tout, répond à tout, suffit à tout. Elle a la philosophie du roseau. La frivolité est, à coup sûr, une des nombreuses supériorités que les femmes ont sur nous. (P.-J. Stahl.)

GAIETÉ.

Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. (Bernardin de Saint-Pierre.)

*

La gaieté fait pour moi, d'une femme, un oiseau. Je me suis toujours étonné qu'une femme rieuse n'eût ni plumes ni ailes, et qu'au milieu d'un éclat de rire frais et sonore, il ne lui arrivât pas de s'envoler. (P.-J. Stahl.)

*

Quand une femme, ailleurs qu'en France, est gaie, elle passe pour être plus que cela. (Le prince de Ligne.)

GANT.

Malheur à celui qui ne va pas baiser en secret le gant, le châle, l'éventail de sa bien-aimée ! Un cheveu de ma maîtresse, une fleur

qu'elle avait laissée tomber, et que je portais huit jours sur mon cœur;

. . . Les bois, les lieux,
Honorés par ses pas, éclairés par ses yeux,

tout m'enchantait. (Le prince DE LIGNE.)

GÉNÉROSITÉ.

Qu'on demande à madame Geoffrin pourquoi elle reçoit dans sa maison tous ces persécutés, frappés des anathèmes de la loi et de la religion ? Parce qu'ils sont persécutés. Et pourquoi dépense-t-elle cent mille écus pour soutenir leur œuvre, l'*Encyclopédie*? Pourquoi leur croyance devient-elle la sienne ? Est-ce un effet de dialectique, le résultat de longues et profondes réflexions? Non, c'est qu'elle a l'âme généreuse, et qu'elle démêle vaguement en eux les apôtres d'une loi de justice et d'humanité; c'est enfin par une de ces mystérieuses « raisons du cœur que la raison ne connaît pas. » (PASCAL.)

*

Il suffit de nommer madame Cottin pour désigner à la fois l'âme la plus sensible, le talent le plus vrai, la modestie la plus touchante. Indulgente pour les autres, elle n'était sévère que pour elle-même. Son plus grand plaisir était d'entendre disserter sur ses propres ouvrages, sans être connue des personnes qui pouvaient les critiquer. La censure même la plus amère l'intéressait constamment, parce qu'elle prétendait y trouver toujours à faire quelque profit; mais l'éloge lui paraissait un supplice insupportable; et, pour le fuir, il n'est pas de précaution que ne prît cette femme modeste, pas de moyens qu'elle ne se fît un devoir d'employer.

Aussi ne paraissait-elle que bien rarement sur la scène du monde, où la faisait rechercher sa douceur inaltérable et sa célébrité reconnue. Privée du bonheur d'être mère, elle s'en était vengée en adoptant en quelque sorte les trois filles d'une amie qui, dans les

troubles civils, avait perdu sa fortune et son époux. Tous les moments que madame Cottin pouvait dérober à ses travaux particuliers étaient consacrés à l'éducation de ces charmantes orphelines. Les instruire en les amusant, les conduire dans le premier sentier de la vie, dont elle connaissait mieux que personne toutes les sinuosités, les préserver des dangers qui environnent l'adolescence, en un mot verser dans leurs âmes tous les trésors de la sienne : telle était l'occupation favorite de cette femme aimante et généreuse, telle était sa plus douce jouissance. (J.-N. BOUILLY.)

GÉNIE.

C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de ce génie sont toutes des œuvres d'amour. (LAMARTINE.)

GEOFFRIN (MADAME).

Bonne et admirable femme ! son nom, symbole de bienveillance et de simplicité, protége et défend encore aujourd'hui, contre les calomnies de la haine, la mémoire et le caractère des hommes qu'elle honora de son amitié. (P. LANFREY.)

GLOIRE.

Si vous êtes femme, si vous êtes sage et si votre cœur, tout en prenant feu, se donne encore le temps de choisir, écoutez un conseil : n'aimez ni Voltaire, ni Jean-Jacques Rousseau, ni Gœthe, ni Chateaubriand, si, par hasard, il vous arrive de rencontrer de tels grands hommes sur votre chemin. Aimez... qui donc? Aimez qui bonnement et pleinement vous le rende. Aimez qui ait à vous offrir tout un cœur, n'eût-il aucun nom célèbre et ne s'appelât-il que le chevalier Des Grieux. Un Des Grieux honnête et une Manon sage, voilà l'idéal de ceux qui savent être heureux en silence. La gloire, en tiers dans le tête-à-tête de l'amour, ne fait que tout gâter. (SAINTE-BEUVE.)

se désenchantent et se désaffectionnent des hommes, on les voit, au contraire, reporter vers les femmes tout ce qu'ils ont de facultés aimantes, d'estime, de respect et d'admiration. Les femmes sont, en effet, la dernière illusion qu'on puisse perdre, si tant est qu'on la perde jamais tout entière : c'est le dernier bonheur où l'âme se blase, c'est la dernière passion qui se dessèche au cœur, c'est la dernière ivresse dont on se désenivre. (LOUIS DESNOYERS.)

*

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses. (LAMARTINE.)

*

Les sages de la Grèce ont reconnu qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses : les femmes et les roses; et deux bonnes : les femmes et le vin. (***)

FIANCÉE.

Une fiancée montre une confiance plus noble et plus hardie que son futur, qui, comme s'il était sur le marché du bonheur, regarde encore dans toutes les rues de la vie. (JEAN-PAUL.)

*

Le sceptre du mariage se montre, aux yeux d'une jeune fiancée, comme la houlette d'un berger de Gessner. Mais a-t-elle vu quel usage le berger fait de sa houlette? (JEAN-PAUL.)

FIDÉLITÉ.

L'amour qui vit dans les orages et croît au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité. (RIVAROL.)

*

... Lorsqu'une femme, à ses devoirs fidèle,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,
Un sentiment plus tendre en son cœur répandu
Par sa délicatesse épure sa vertu.

(Dubellay.)

*

Y a-t-il plus de femmes fidèles que de femmes infidèles? Assurément. Et encore faut-il dire, à l'honneur des femmes fidèles et à la décharge des autres, que la fidélité des femmes n'est guère aidée par leurs maris, tandis que ces messieurs justifient presque toujours par leur exemple l'infidélité de leur compagne. (L. Schiller.)

FIERTÉ.

L'amour heureux est comme la sainte ampoule des femmes. Elles deviennent fières alors comme des impératrices. (Balzac.)

FILLE.

Les petites filles se montrent plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus promptes que chez les garçons de même âge; elles ont donc plus de docilité, de gentillesse, de précocité; leur organisation marche plus vite, car leur sensibilité physique et morale est plus excitable, plus facilement mise en jeu par toutes choses. (Virey.)

*

Ce qui séduit davantage dans la jeune fille, c'est la douceur de sa

voix, l'élégance, la pureté de ses formes, et surtout l'innocence de ses manières. Le charme qui l'environne lui soumet tous les cœurs, et lui donnerait sur nous une puissance invincible, si elle avait la conscience de ses forces et le talent de les mettre en usage. (Beauchêne.)

*

La présence d'une jeune fille est comme celle d'une fleur. Celle-ci donne de sa grâce à tout ce qui l'entoure, celle-là de son parfum à tout ce qui l'approche. (Louis Desnoyers.)

*

. . . Qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

(Molière.)

*

Les joies qui naissent de l'association du fils et du père tiennent plus à l'espérance qu'à la réalité, à l'avenir qu'au présent. La fille seule pourrait les compléter, et le charme qu'en dépit de sa position ingrate elle répand déjà dans la maison, nous apprend tout ce que la famille lui devrait de bonheur dans un meilleur ordre de choses.

Si le fils y représente l'espérance, la fille a pour mission d'y figurer la pureté, et, grâce à sa présence, comme dit l'Indien dans son poétique langage, le père participe à la vie des vierges. Quand la mère pleure, est-ce le fils qui la console? Quand le père souffre, est-ce le fils qui le soigne? Le père revient le soir, brisé de fatigue, sombre de préoccupations : qui court au-devant de lui jusque sur le seuil? qui essuie son front soucieux? Sa fille; et soudain fatigue et soucis se dissipent. (Ernest Legouvé.)

*

L'âme d'une jeune fille ressemble à une rose épanouie; arrachez

une seule feuille de son calice, toutes les autres tombent aussitôt. (JEAN-PAUL.)

*

Le petit garçon a énormément à apprendre pour devenir un homme; la petite fille, beaucoup mieux douée en naissant, n'a absolument qu'à augmenter. (ALPH. KARR.)

*

Si nul, plus que la jeune fille, n'a besoin de la maison paternelle, nul n'y exerce, peut-être, une action plus sanctifiante et n'y contribue plus visiblement au progrès spirituel de tous et à l'avancement du règne de Dieu. Que de mères ont senti se rompre les derniers liens de la mondanité qui les attachaient encore, à mesure qu'elles se sont consacrées, avec plus de vigilance, à garder de tout contact dangereux l'âme précieuse de leur enfant! Que de pères ont été ramenés à des sentiments pieux et à une conduite chrétienne par l'exemple journalier des fruits de la piété et de la foi dans la personne d'une fille bien-aimée! Jeunes filles, ne l'oubliez pas, c'est pour cela aussi que Dieu vous entoure de si douces affections; c'est pour que vous leur rendiez, à votre tour, ce qu'elles vous donnent, non pas seulement en tendresse, mais en édification; c'est pour qu'en vous parant d'innocence, de modestie, de piété, de douceur et de paix, vous soyez vous-mêmes l'ornement de votre demeure et l'exemple de tous ceux qui vous entourent. (EUGÈNE BUISSON.)

*

La vocation tout entière de la jeune fille est une vocation de modestie, de paix, de douceur, de simplicité. (EUGÈNE BUISSON.)

*

L'homme est toujours quelque chose de plus mêlé et de plus

*

Les hommes valent moins que les femmes. Avec les femmes, il y a un sentiment à dépenser; avec eux, il n'y en a pas. (Laurent Pichat.)

*

Qu'on donne à une femme l'homme du monde le plus impérieux, elle fera de lui tout ce qu'il lui plaira, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour. (Fontenelle.)

*

Creusez, creusez bien; au fond de tous les désirs, de tous les projets, de toutes les actions de l'homme, vous rencontrerez une femme. (Aug. Guyard.)

*

Les hommes se prétendent formés pour guider, protéger un sexe timide et faible : cependant, eux seuls l'attaquent, entretiennent sa timidité, et profitent de sa faiblesse ; ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois, et, par une bizarrerie révoltante, née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre, et tendent continuellement des piéges à ce sexe faible, timide, dont ils osent se dire le conseil et l'appui. (Madame Riccoboni.)

HONNÊTES.

Les femmes les plus honnêtes courent le plus de risques. Elles ne savent pas ce qui va se passer. (Le prince de Ligne.)

HONNEUR.

Tout l'honneur d'une femme dépend de la façon dont elle aime. (G. Frédérix.)

*

L'honneur des femmes est dans la fidélité, comme celui des hommes est dans la probité. (J.-L. Mabire.)

*

L'honneur des femmes est mal gardé, quand la vertu et la religion ne sont point aux avant-postes. (Lévis.)

HUMEUR.

Lorsque les femmes ont l'humeur égale, cette égalité, qui ne semble que l'absence d'un défaut, devient chez elles tout un ensemble de vertus; la grâce, la bienveillance, la compassion naissent comme à sa suite. Que de qualités délicieuses dans ce seul mot : un caractère charmant! Or, avouons-le, il ne s'applique guère qu'aux femmes. On ne compte pas un homme sur vingt, qui sache que la douceur est une force. (Ernest Legouvé.)

IDÉAL.

Les femmes ont toutes un peu la tête dans le ciel. Ce n'est jamais leur faute si leurs pieds restent par terre et s'y blessent. Mais il est peu de maris, voire peu d'amants, qui aient l'esprit d'accompagner la femme aimée dans ces beaux voyages que l'amour lui fait faire au delà des nuages. (P.-J. Stahl.)

IMAGINATION.

L'imagination d'une femme est la fée du logis. Il n'est point de réalité qu'elle ne sache embellir; il n'est si pauvre demeure qu'elle ne puisse remplir de prestiges et d'enchantements. Il faut laisser rêver les femmes, et se garder, en tout cas, de les réveiller brusquement. Une femme tombe toujours de haut quand c'est du haut d'un rêve. (P.-J. STAHL.)

*

Il est dans la vie des femmes des heures où l'imagination est tout. La femme qui se croit amoureuse est amoureuse, la femme qui se croit malade est malade. (P.-J. STAHL.)

IMPERFECTIONS.

Il est des femmes au profit desquelles tournent leurs imperfections, auxquelles même on se garderait de vouloir enlever leurs légers défauts : c'est que, par eux, elles sont encore aimables; c'est qu'on les aime telles, et qu'on y trouve presque une manière de les reconnaître. (KÉRATRY.)

*

Les femmes sont plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre. (Le prince DE LIGNE.)

INCLINATION.

On aime d'ordinaire les belles femmes par inclination, les laides par intérêt, les vertueuses par raison. (Ancelot.)

INDÉPENDANCE.

Les femmes ont un tact trop fin pour ne pas sentir qu'à chaque pas de leur sexe vers l'indépendance, les hommes en feraient un vers la froideur. Ils s'attacheraient parfois à l'une d'elles, mais ils nourriraient contre toutes une prévention, dès qu'ils pourraient dire : « Elles n'ont plus besoin de nous. » (Madame Necker de Saussure.)

INDISCRÉTION.

J'aime mieux un indiscret qu'un réservé. Il n'y a que les hommes qui soient l'un; ils sont très-confiants. Mais les femmes, même au milieu de l'amour, ne le sont pas tout à fait. Je n'ai jamais rencontré une indiscrète. (Le prince de Ligne.)

INDULGENCE.

Toujours portées à plaindre nos malheurs, à partager nos jouissances, à nous offrir tout ce qui dépend d'elles; ne témoignant que la crainte de ne pas être assez riches de ce qui nous manque; si nous les repoussons avec ingratitude, après en avoir reçu tant de soins, elles s'éloignent sans se permettre un murmure, un reproche; elles sont prêtes à revenir encore à notre voix, si de nouveaux malheurs les rappellent... Voilà presque toutes les femmes. (De Ségur.)

INFANTICIDE.

La stérilité est un tel opprobre chez les Hindous, que le désir d'être mères y pousse, contradiction étrange, les femmes à l'infanticide. Pour assurer leur fécondité dans l'avenir, elles sacrifient leur premier-né au dieu Gange, de sorte qu'il faut reporter au compte du trop grand développement du sentiment maternel chez ces femmes fanatiques, l'effroyable coutume de ces monstrueux sacrifices.

M. Charles d'Ochoa, qui a deux fois visité l'Inde, écrivait quelque temps avant sa mort :

« ... J'admirais avec étonnement les Hindous, hommes et femmes, se baignant à la fois dans les eaux du Gange. Assis sur le *ghaut,* je regardais plonger ces hommes couverts de leurs vêtements, dont ils ne changeaient qu'après l'immersion, quand tout à coup mon attention se porta sur une jeune Hindoue de la plus rare beauté. La parfaite symétrie de toutes ses proportions et la régularité de ses traits l'eussent fait choisir pour modèle par le sculpteur. Couverte d'un ample *sary* de gaze orné d'un liséré d'or, elle s'en était drapée avec une grâce admirable, de manière à laisser voir une de ses jambes nue. Une partie du sary passait par-dessus sa tête, et formait ainsi une espèce de mantelet qui ne cachait pas entièrement son petit *tchouly* ou corset de soie. Si ce n'eût été le grand anneau qui était suspendu à l'une des ailes de son nez, en contemplant cette jeune femme, ainsi couverte de ce vêtement plein de noblesse, j'aurais cru voir marcher une des plus belles statues de l'ancienne Grèce ou de Rome. L'or la couvrait de toutes parts, en anneaux, bagues, bracelets ou chaînes, sur les mains, sur les pieds, sur la poitrine et les bras. Mais tout cela n'était rien auprès de ses beaux yeux mélancoliques et tendres, humides et éclatants de volupté, tels que les poëtes orientaux les chantent à l'envi ; auprès de ce sourire plein de grâce, de cette expression touchante et douce, de cette suavité de formes qui l'eussent fait adorer par un païen comme une divinité.

» La jeune Hindoue portait une corbeille pleine de belles fleurs blanches de jasmin et d'églantier, sur laquelle ses yeux étaient pres-

que toujours fixés. Arrivée sur le bord du fleuve, dans lequel il ne restait plus que quelques rares baigneurs, elle déposa son sary, et parut à mes yeux encore plus ravissante. Alors, retenant d'une de ses mains les longues tresses de ses cheveux noirs qui venaient caresser la surface de l'eau, je la vis s'incliner comme pour baiser les fleurs de la corbeille, qu'elle abandonna aussitôt, et qui s'éloigna emportée par les flots du Gange.

» Après un dernier regard jeté sur la petite nacelle, l'Indienne poussa quelques soupirs si faibles, que je pus à peine les entendre ; puis elle repartit, aussi gracieuse qu'elle était venue. Elle avait disparu, que mon regard la cherchait encore.

» Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis, en me retournant, deux Hindous tâcher de gagner à la nage la corbeille, que l'on distinguait à peine à une grande distance. Je ne tardai pas à apprendre alors que c'était un berceau, qu'il contenait un enfant, et que la jeune femme qui venait de le livrer au fleuve était sa mère. Depuis ce jour, je me suis convaincu qu'il n'est pas très-rare de voir ainsi des berceaux flotter à l'aventure sur le Gange, auquel des femmes, impatientes de leur stérilité, ont promis de livrer leur premier-né. (Charles d'Ochoa.)

INFIDÉLITÉ.

Si je prétendais qu'il n'y a, dans le monde, ni maris trompés ni femmes infidèles, je scandaliserais les honnêtes femmes, et elles auraient le droit de me reprocher de confondre le bon grain avec l'ivraie. (P.-J. Stahl.)

*

Il n'est pas de salon où il ne se trouve quelques femmes complétement irréprochables; il n'en est guère où l'on puisse montrer un mari fidèle. (P.-J. Stahl.)

*

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. (La Rochefoucauld.)

INFLUENCE.

Nulle part l'influence des femmes n'est plus grande qu'elle ne l'est en France. Arbitres de la mode et de toutes les nouveautés frivoles ou importantes; maîtresses de l'opinion des salons, où elles règnent, où l'on veut leur plaire, elles doivent d'autant plus influer sur notre conduite, qu'un Français est homme du monde avant tout, qu'il vit plus dans la société que dans son cabinet, que dans les salons on décide de sa réputation, de ses succès; que l'amour et le plaisir l'y appelant sans cesse, il doit être esclave des brillantes souveraines qui y dictent des lois. (De Ségur.)

INGRATS.

Les femmes font trop d'heureux pour ne pas faire des ingrats. (P.-J. Stahl.)

*

Une femme d'esprit et de cœur peut pardonner l'infidélité, elle ne pardonnera jamais l'ingratitude. (P.-J. Stahl.)

INITIATION.

Le bon Ballanche, parmi tous ses obscurs romans mystiques, eut parfois des coups de lumière, des intuitions vraies. Un jour que, pour l'embarrasser, nous lui faisions cette question : « Qu'est-ce que la femme, à votre avis? » il rêva quelque temps. Ses doux yeux de biche égarée furent plus sauvages encore qu'à l'ordinaire. Enfin, le vieillard rougissant, comme une jeune fille au mot d'amour : « C'est une initiation. »

Mot charmant, mot profond, profondément, délicatement vrai, en cent nuances et en cent manières.

La femme est l'initiation active, la puissance éminemment douce et patiente qui sait et peut initier.

Elle est elle-même l'objet de l'initiation. Elle initie à la beauté qui est elle-même, à la beauté en ses divers degrés, au degré sublime surtout. — Et quel? Le sacrifice... (MICHELET.)

INJUSTICE.

Les esprits légers blâment et raillent aisément la femme; le vulgaire est encore païen dans tout ce qui la touche, même dans le culte grossier qu'il lui rend; les lois sociales sont rudes et avares pour elle; pauvre, elle est condamnée au labeur; riche, à la contrainte; les préjugés, même en ce qu'ils ont de bon et d'utile, pèsent plus durement sur elle que sur l'homme; son cœur même, si élevé et si sublime, n'est pas toujours pour elle une consolation et un asile; comme elle aime mieux, elle souffre davantage; il semble que Dieu ait voulu lui donner en ce monde tous les martyres, sans doute parce qu'il lui réserve ailleurs toutes les couronnes. Mais aussi quel rôle elle joue dans l'ensemble des faits providentiels d'où résulte l'amélioration continue du genre humain! comme elle est grande dans l'enthousiasme sérieux des contemplateurs et des poëtes, la femme de la civilisation chrétienne, figure angélique et sacrée, belle à la fois de la beauté physique et de la beauté morale, car la beauté extérieure n'est que la révélation et le rayonnement de la beauté intérieure, toujours prête à développer, selon l'occasion, ou une grâce qui nous charme ou une perfection qui nous conseille, acceptant tout du malheur, excepté le fiel, devenant plus douce à mesure qu'elle devient plus triste; sanctifiée enfin à chaque âge de la vie, jeune fille par l'innocence, épouse par le devoir, mère par le dévoûement... (VICTOR HUGO.)

INSENSIBILITÉ.

Une femme insensible est une erreur de la nature. (Le chevalier DE PROPIAC.)

12

*

Il n'est point de femme insensible. Le sang peut se glacer dans une femme; il peut se retirer tout entier dans le cœur; mais une main habile saura toujours lui rendre la circulation et le mouvement. Aussi longtemps que vit une femme, son cœur n'est pas mort. Quand un médecin peut rappeler un malade à la vie, lui pratiquer une saignée, si le sang ne vient pas à la première piqûre, il redouble. Ainsi faut-il faire au moral. Le sang finit toujours par couler, le cœur par retrouver un battement. (P.-J. Stahl.)

*

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. (La Bruyère.)

INSPIRATION.

C'est aux hommes à faire les grandes choses; c'est aux femmes à les inspirer. (De Ségur.)

INSTINCT.

L'instinct, chez les femmes, équivaut à la perspicacité des grands hommes. (Balzac.)

*

L'esprit et le savoir des hommes sont plus souvent en défaut que le simple instinct des femmes. (Sanial-Dubay.)

*

Naturellement, les femmes sont mieux douées que nous; elles savent, en naissant, plus que nous ne réussissons souvent à en apprendre pendant toute notre vie; elles n'ont qu'à se laisser aller à leurs instincts, qui sont sûrs et généreux. (Alph. Karr.)

*

L'instinct, cette raison divine, infaillible chez les animaux privés de liberté, est bien moins sûr chez l'homme, à cause d'une infiltration insensible de la raison et de la liberté. Chez la femme, cet odorat intérieur, cette ouïe mystérieuse, cette vue occulte, ce goût moral, ce tact intellectuel, cette raison latente, cette voix de Dieu qui lui parle à l'oreille, qu'on appelle instinct et sentiment, ont une supériorité incontestable qui fait de la femme la sagesse de l'homme. (A. Guyard.)

INSTRUCTION.

Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son jeune fils une idée, non-seulement de tous les talents purement agréables, mais encore de tous les talents utiles à l'homme en société, et il pourra choisir. La barbarie des Turcs tient en grande partie à l'état d'abrutissement moral des belles Géorgiennes. Les jeunes gens nés à Paris doivent à leurs mères l'incontestable supériorité qu'ils ont, à seize ans, sur les jeunes provinciaux de leur âge...

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent femmes sont perdus pour le bonheur du public; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles...

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens! (Beyle.)

*

L'homme et la femme ont la même âme, la même destinée morale ; un même compte leur sera demandé de l'emploi de leurs facultés, et c'est à l'homme une barbarie et à la femme un opprobre de dégrader ou de laisser dégrader en elle les dons que Dieu lui a faits. Les femmes ne doivent-elles pas savoir leur religion, si elles veulent la suivre et la pratiquer comme des êtres intelligents et libres? Et, dès que l'instruction religieuse leur est, non pas permise, mais commandée, quel genre d'instruction, je vous prie, pourra paraître trop relevé pour elles? Encore une fois, ou la femme n'est pas faite pour être la compagne de l'homme, ou c'est une contradiction inique et absurde de lui interdire les connaissances qui lui permettent d'entrer en commerce spirituel avec celui dont elle doit partager la destinée, comprendre au moins les travaux, ressentir les luttes et les souffrances pour les soulager. Laissons-la donc cultiver son esprit et son âme par toutes sortes de belles connaissances et de nobles études, pourvu que soit inviolablement gardée la loi suprême de son sexe : la pudeur qui fait la grâce. (Victor Cousin.)

INTELLIGENCE.

La femme doit toujours sortir voilée, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, autrefois pour sa beauté, aujourd'hui pour son intelligence. « Cache-toi! » voilà sa consigne. Athènes lui donnait une chouette le jour de son mariage. Comprenez-vous l'allusion?

La barbe, en ce monde, a le monopole de l'intelligence. Si, par hasard, une femme fait preuve de talent, elle doit prendre un nom d'homme, sous peine de forfaiture, car son talent est un vol qu'elle fait à l'homme; car l'homme seul a une âme, une âme pour penser; tandis que, si la femme en a une, à la rigueur, par occasion, c'est pour faire toute autre chose, pour écumer son pot ou pour ravauder son jupon. (Eugène Pélletan.)

INTUITION.

A défaut de force de jugement, les femmes ont les puissantes intuitions du cœur qui les trompent rarement. (P. Lanfrey.)

JALOUSIE.

La jalousie fait de la chasteté des femmes leur première vertu, afin que l'on puisse prétendre à leur fidélité. (Senancour.)

*

Les femmes fières dissimulent leur jalousie par orgueil. Elles passent de longues soirées silencieuses et froides avec cet homme qu'elles adorent, qu'elles tremblent de perdre, et aux yeux duquel elles se voient peu aimables. Ce doit être un des plus grands supplices possibles ; c'est aussi une des sources les plus fécondes de malheur en amour. (Beyle.)

*

J'ai vu des anges mariées à des magots, — et jalouses ! La jalousie elle-même a donc son bon côté : l'humilité. (P.-J. Stahl.)

*

Il est certaines femmes assez savantes pour cacher leur jalousie sous la bonté la plus angélique : ce sont les femmes qui ont passé trente ans. (Balzac.)

*

L'amour véritable a quelque chose de sacré, qui imprime un caractère plus qu'humain aux douleurs comme aux joies qu'il nous donne. Il y a, dans la femme qu'on aime, je ne sais quelle divinité dont il semble qu'on ait seul le secret, qui n'appartient qu'à vous, et dont une main étrangère ne peut toucher le voile, sans vous faire éprouver une horreur qui ne ressemble à aucune autre, un frisson de sacrilége. Ce n'est pas seulement un bien précieux qu'on vous ravit, c'est un autel qu'on profane en vous, un mystère qu'on viole, un Dieu qu'on outrage! Voilà la jalousie! (Octave Feuillet.)

JEUNE FILLE.

A seize ans, une femme en fait plus par sa seule vue qu'à un autre âge par toutes ses séductions. (De Livry.)

*

Telle on voit, dans les vertes prairies de Cachemire, la reine des papillons de l'Orient, qu'un enfant poursuit sans pouvoir l'atteindre : chaque fois qu'elle repose sur une fleur, il croit enfin la saisir, son cœur palpite, il approche une main tremblante : l'insecte aux ailes d'azur s'échappe encore, et laisse le jeune chasseur haletant et l'œil humide de larmes. Telle, brillante et volage comme le papillon, la beauté se joue des désirs de l'enfant devenu homme. Poursuite mêlée de vaines espérances et de craintes, commencée par la folie, et que les larmes terminent! Mais se sont-ils laissé atteindre, les mêmes malheurs sont le partage de l'insecte et de la jeune fille ; une vie de douleur les attend ; adieu la paix et le bonheur ; l'un est le jouet de l'enfant, l'autre gémit des caprices de l'homme. Cet objet charmant, recherché avec tant d'ardeur, perd tout son prix dès qu'il est obtenu ; chaque fois qu'une main le caresse, elle flétrit ses plus belles couleurs, tout son éclat s'évanouit ; on le laisse fuir ou tomber sans

secours. En quel lieu ces deux victimes trouveront-elles un asile? L'une a les ailes déchirées; le cœur de l'autre saigne encore. Le papillon pourra-t-il voltiger, comme auparavant, de la tulipe à la rose? Qui peut rendre à la jeune fille les doux plaisirs de l'innocence? Hélas! jamais un insecte compatissant ne vient protéger de son aile celui qui va perdre la vie; la beauté a de l'indulgence pour toutes les fautes, excepté pour celles qui sont aussi les siennes; tous les malheurs peuvent espérer de l'attendrir; mais elle refuse une larme à la honte d'une sœur abusée... (Lord Byron.)

JOIES.

C'est un lieu commun, c'est-à-dire une vérité banale à force d'être vraie, d'écrire que les femmes sont et le chef-d'œuvre de Dieu et les seules joies de l'homme. (P.-J. Stahl.)

*

Amors janglador
Solon mirar joy en plors.

(B. Zorgi.)

Les amours moqueurs — souvent mirent leur joie dans les pleurs.

JOLIE.

Une femme honnête et jolie est deux fois honnête. (P.-J. Stahl.)

JUGEMENT.

Les femmes ont le jugement plus tôt formé que les hommes; étant sur la défense presque dès leur enfance, et chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien et le mal leur sont nécessairement plus tôt connus. (J.-J. Rousseau.)

LACHETÉ.

On ne saurait croire de quel suaire de marbre se recouvre tout à coup le cœur des femmes qui aiment le mieux, dès qu'elles viennent à être convaincues que leur mari ou leur amant est un lâche! Leur indignation s'augmente alors de toute l'adoration, de tout le respect dont elles se souviennent avoir entouré ce lâche, de toutes les obéissances auxquelles elles se soumettaient rien qu'à son geste et à sa voix. Elles se méprisent, pour ainsi dire, de ne pas l'avoir méprisé d'instinct. Leur corps frissonne au souvenir de son contact; elles voudraient pouvoir arracher de leurs lèvres les baisers dont il les a souillées; elles ôtent de leurs doigts l'anneau qu'il leur a donné, et le foulent aux pieds. C'est une ablution d'âme et de corps à laquelle rien n'échappe. Elles auraient pardonné un crime, quelque grand qu'il eût été; elles se seraient jetées en votre place au devant de l'expiation; elles auraient effacé vos larmes et vos souffrances par un magnifique dévouement, par une abnégation sans bornes... Tout cela, et plus encore, si vous aviez été criminel; mais, si vous avez été lâche! rien!

Chaque fois que vous verrez un homme vaillamment et longtemps aimé, dites-vous donc que cet homme a le cœur noble et les passions élevées!

Les femmes ne savent pas composer avec le mépris; c'est une gloire de plus qui revient à leur caractère, et dont tous les hommes n'ont pas le droit de revendiquer le partage. (Adrien Paul.)

LAIDEUR.

Une femme laide est un être si malheureux, que je n'ai jamais pu considérer les bonnes sans attendrissement, et les méchantes sans pitié. Il semble que la Providence soit pour quelque chose dans le malheur des unes et dans les fautes des autres, et que cette complicité du ciel doive leur être comptée. (P.-J. Stahl.)

*

Il y a un âge où la laideur passe comme le reste : c'est l'âge où les femmes qui ont été jolies cessent de l'être, et où celles qui ont été laides commencent à oser dire qu'elles ont été jolies. (P.-J. Stahl.)

*

Une femme bonne n'est jamais laide. (Frémyot.)

*

Paris est la seule ville où il n'y ait pas de femmes tout à fait laides. (Alph. Karr.)

*

La femme qui aime son mari, et chérit ses enfants, fait l'ornement de sa maison, si laide qu'elle soit. (*Morale primitive.*)

LANGAGE.

Le philosophe tente l'appréciation des mots dans leurs rapports naturels au point de vue de la justesse; les femmes ont une autre visée, celle du siècle, elles font miroiter les mots, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour éblouir et décevoir. Elles ont la synonymie infuse; l'art des termes équivalents est leur suprême adresse. C'est leur art et leur arme. Après tout, c'est notre faute si elles ont lieu de débattre quelque chose avec les folies, les illusions, l'orgueil des hommes. (Auguste Morel.)

LANGUES.

La langue des femmes est leur épée; et elles ne la laissent pas rouiller. (*Maxime anglaise.*)

*

Il est incontestable que la nature a avantagé les femmes du côté de la langue, et qu'au lieu de multiplier en elles cet organe, ce qu'elle pouvait avec autant de facilité qu'elle a doublé ceux de la vue et de l'ouïe, elle lui a donné une habileté merveilleuse. Accoutumé à réfléchir sur tout, j'ai recherché sur quoi ce privilége était fondé : je n'ai pas eu de peine à l'apercevoir. Les femmes, destinées à peupler la société, sont chargées de notre enfance; c'est dans leur compagnie seule que nous passons nos premières années. A mesure que notre corps s'accroît, elles doivent tâcher d'aider notre esprit à se développer de même, c'est-à-dire, à acquérir les idées : car on conçoit que la sphère de l'esprit ne s'agrandit que par le nombre des idées, et que nous n'acquérons d'idées que par l'exercice de nos sens, surtout de la vue et de l'ouïe. Me contesterez-vous à présent que le babil des nourrices et des gouvernantes d'enfants n'exerce nos jeunes oreilles, et ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de traces idéales qui ne s'y imprimeraient pas sans ce secours? C'est donc pour nous apprendre à penser de bonne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes.

Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par uue fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable ; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier petille d'esprit et de gentillesse, son petit jargon est plein de saillies : il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot.

La nature, qui a destiné les femmes à nourrir leurs propres enfants, à les élever, à former leur esprit, au moins dans le plus bas âge, par la même raison qu'elle a rempli leurs mamelles de lait, a dû leur donner cette volubilité de langue si propre à aider notre imbé-

cillité, à promener notre imagination naissante d'objets en objets, à nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui nous environne. Oui, mesdames, si vous parliez moins, nous penserions peu, nous penserions difficilement, nous penserions plus tard. (J.-B. Robinet.)

*

Ce sont particulièrement les femmes qui font les langues... Les langues ne naissent pas au sein des académies, mais au sein des familles, et, là, ce sont les femmes qui les créent. C'est ce qui fait que les langues, à leur origine, sont si capricieuses, si irrégulièrés, si petillantes, et en même temps si vives, si expressives et si gracieuses. Ce sont là les caractères particuliers de la femme. (Le P. Ventura.)

LARMES.

« Je ne sais rien de plus touchant qu'une femme qui pleure, » disait le mari de madame M..., qui pleurait souvent. Malheureusement, on se lasse de tout. (P.-J. Stahl.)

*

L'éloquence des larmes est la plus persuasive de toutes; elle commande la sympathie, impose l'émotion, et obtient, par son silence, ce que les cris et les supplications les plus vives arracheraient avec peine. C'est une puissance dans la femme qui fait triompher sa faiblesse. (L.-Aimé Martin.)

*

O larmes trop persuasives que répand l'œil des femmes ! Vous êtes une arme avec laquelle la faiblesse sait attendrir et subjuguer. Eh ! que lui servent la lance et le bouclier? Mortels, défiez-vous de la

vue d'une femme éplorée. Qui a pu faire fuir un héros et lui enlever l'empire du monde? Une larme de Cléopâtre timide. Ah! qu'on excuse la faute d'Antoine, qu'on perde encore le ciel comme il perdit la terre... Combien mettent le comble à leur misère pour sécher les pleurs d'une beauté volage! (Lord Byron.)

*

La nature a donné aux êtres faibles plus de moyens de toucher les cœurs; et ces moyens d'action ont toujours été donnés en proportion de leur faiblesse. Les femmes pleurent plus facilement que les hommes, parce qu'elles sont plus faibles, et qu'elles ont plus souvent besoin d'invoquer dans les autres le sentiment de la pitié. (Michaud.)

*

Nous avions été un soir voir jouer un mélodrame qui avait fait pleurer tout Paris, dans le louable désir de pleurer à notre tour, et nous n'y manquâmes pas. Ce fut un déluge dans notre loge. Madame de C*** résista seule à l'attendrissement générale. Ses yeux restèrent secs. Je m'en étonnais. « Il n'y a de belles larmes que dans les beaux yeux, » me répondit-elle. Cette réponse me révéla que madame de C***, qui avait les yeux petits et médiocres, avait arrêté une fois pour toutes qu'elle ne pleurerait jamais et qu'ainsi l'empire que les femmes ont sur elles-mêmes est tel, qu'elles sont maîtresses même de leurs larmes. (P.-J. Stahl.)

*

Dans une seule larme de femme, il y a souvent l'honneur d'un homme, et quelquefois la destinée d'un peuple. (Octave Feuillet.)

LIBERTÉ.

Mistress Macaulay, l'éminent historien des Stuarts, avait inspiré

au vieux ministre William tant d'admiration pour son génie et sa vertu, que, dans une église même, il avait consacré sa statue de marbre comme déesse de la Liberté. (MICHELET.)

*

La liberté de la femme, c'est la dignité du foyer domestique. (P.-J. STAHL.)

LOGIQUE.

La femme est l'être le plus logique après l'enfant. Tous deux offrent le sublime phénomène d'une pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment; mais il ne s'agite que pour cette pensée, et avec une telle ardeur, que chacun lui cède, fasciné par l'ingénuité, la persistance du désir. La femme change moins souvent; mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant. (BALZAC.)

MAISON.

Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. (FÉNELON.)

MAITRESSE.

Si les femmes savaient combien nous aimons une femme qui n'est pas encore notre maîtresse, elles se garderaient bien de le devenir. (P.-J. STAHL.)

*

Sans doute, il vaut mieux avoir une bonne femme qu'une maîtresse, c'est plus moral. Mais il vaut mieux, dût la société en gémir un peu, avoir dix bonnes maîtresses qu'une méchante femme. (P.-J. Stahl.)

*

Il est beaucoup plus facile de trouver une bonne maîtresse qu'une bonne femme. Il n'est point de femme qui ne puisse avoir toutes les perfections pendant cinq minutes. (P.-J. Stahl.)

MAITRESSE DE MAISON.

Il y a, dans la manière dont chaque femme offre le thé, tout un langage, et elles le savent bien. Aussi est-ce une curieuse étude à faire que celle de leurs mouvements, de leurs gestes, de leurs regards, de leur ton, de leur accent, quand elles accomplissent cet acte de politesse en apparence si simple! Depuis la demande : « Voulez-vous du thé... une tasse de thé? » froidement formulée, et l'ordre d'en apporter donné à la nymphe qui tient l'urne, jusqu'à l'énorme poëme de l'odalisque venant de la table à thé, la tasse à la main, jusqu'au pacha du cœur, et la lui présentant d'un air soumis, d'une voix caressante, avec un regard plein de promesses, un physiologiste peut observer tous les sentiments féminins, depuis l'aversion, depuis l'indifférence, jusqu'à la déclaration de Phèdre à Hippolyte. Les femmes peuvent se faire là, à volonté, méprisantes jusqu'à l'insulte, humbles jusqu'à l'esclavage de l'Orient. (Balzac.)

*

Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans âme qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre et, dépouillée de ses vrais ornements, elle se montre avec indécence. C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; et c'est là qu'elle inspire vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. (J.-J. Rousseau.)

*

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante.

J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir le monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, il vient, fait la ronde et se donne mille peines; il voudrait être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant, il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive; il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvait intéresser tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre; le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison, en faisant la ronde, aura pu n'oublier personne; mais la femme devine ce qu'on regarde avec

plaisir et en offre; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est maladroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau; mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche, elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tendait tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, et presque toujours conforme à la vérité. (J.-J. Rousseau.)

MAL.

Vous paraissez croire que, depuis Ève jusqu'à nos jours, les femmes ont fait beaucoup de mal. Pour ce qui est de cette dame-là, je vous l'abandonne. Mais, depuis son temps, l'histoire vous apprend que les hommes ont fait dans le monde beaucoup plus de mal que les femmes. (Lord Chesterfield.)

*

Nous avons beau dire, les femmes pourraient, en quelque sorte, se passer de nous; mais nous ne pourrions jamais nous passer d'elles. Là où elles ne sont pas, il n'y a plus de plaisir... Et ceux-là mêmes qui sont assez impertinents pour blâmer leurs défauts en public, sont très-souvent assez faibles pour adorer leurs charmes en particulier. De sorte que, si la femme est un mal, comme quelques-uns ne craignent pas de le dire, c'est, du moins, il faut le reconnaître, un mal dont on ne peut se passer. (C. de la Ferrière.)

*

Les hommes disent souvent plus de mal des femmes qu'ils n'en pensent : les femmes font à leur égard tout le contraire. (Sanial-Dubay.)

*

Sans doute, tout mal vient de la femme. Mais de qui vient le bien, si ce n'est d'elle aussi ? (P.-J. Stahl.)

*

La femme est le mal quand le mal, existe autour d'elle ; elle est le mal, quand la société doit s'abîmer dans le mal. (Pierre Leroux.)

MALADIE.

L'homme qu'une longue maladie a mis en danger de mort et qu'une convalescence difficile a rendu à la santé, s'il a eu les soins d'une femme aimante dans cette épreuve, sait seul ce que vaut une femme. C'est à faire bénir les jambes cassées et les fluxions de poitrine. (P.-J. Stahl.)

MALHEUR.

Savoir souffrir, c'est le lot de la femme, et elle y excelle. Il est douloureux de penser que cette triste science soit devenue une vertu indispensable à la grande majorité des femmes. (P.-J. Stahl.)

*

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort. (ALIBERT.)

*

Voyez cette jeune femme; vous l'avez perdue de vue quelques années; elle était jeune, rieuse et frivole : vous la retrouvez sérieuse, sensée, désabusée, jugeant sainement les choses et les hommes : c'est le malheur qui l'a formée. A l'époque de la Révolution, les femmes qui trônaient dans les salons n'étaient remarquables, en général, que par la frivolité de leur esprit et la légèreté de leurs mœurs : devant la mort, dans l'exil, dans la pauvreté, elles déployèrent les qualités les plus admirables. C'est dans la détresse et dans l'humiliation qu'il faut voir éclater la grandeur de la femme, et non dans la brillante et vaine royauté des salons. (PAUL JANET.)

MALICE.

La femme est un petit animal doux et malin, moitié caprice et moitié raison. C'est un composé harmonique où l'on trouve bien souvent des dissonances. (***.)

MARI.

Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre, au contraire, par ses mauvais endroits, qui est avare, négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une femme contre les entreprises d'un galant qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie. (La Bruyère.)

*

Un mari n'a guère de rival qu'il ne tienne de sa main. Il le loue, devant sa femme, de ses belles dents et de sa belle tête; il agrée ses soins, il reçoit ses visites; et, après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paraît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. (La Bruyère.)

*

Quand la fatuité vient lui tourner la tête,
Le mari le plus fin est toujours le plus bête.

(C. Bonjour.)

*

Combien ne voit-on pas de femmes vertueuses, douces et sensibles, ramener à leurs devoirs et à la vertu les maris débauchés et corrompus, auxquels un sordide intérêt ou un barbare orgueil les a sacrifiées! Victimes innocentes, vouées aux noirs chagrins et aux larmes, elles ont la force de les dévorer, de les cacher à tous les yeux; elles défendent courageusement leurs bourreaux contre l'opinion publique; à les entendre, on prendrait ces êtres criminels pour les meilleurs des hommes. (Sauquaire-Souligné.)

*

Le mari a toujours aux yeux de sa femme un avantage sur l'amant : il est sa propriété. Il n'est pas rare de voir une femme planter là son amant pour aller défendre son mari, c'est-à-dire son bien. (L. Schiller.)

MARIAGE.

Il faut des époux assortis; c'était déjà vrai du temps des Grecs.

Une jeune femme ne saurait jamais être bonne en rien à un vieillard, car elle n'obéit pas au gouvernail comme la docile chaloupe : elle n'a point d'ancre, et souvent elle brise ses câbles pendant la nuit pour aller relâcher dans un autre port. (Théognis.)

*

« Si les maris continuent, disait madame M..., qui avait à se plaindre du sien, ils finiront par faire du tort au mariage. — Tais-toi, petite sotte, lui répondit mademoiselle de C..., sa grand' tante. Si tu avais comme moi quatre-vingts ans de célibat, tu ne médirais pas du mariage. » (P.-J. Stahl.)

*

Le premier soin que doit avoir la femme, c'est d'étudier l'humeur et les inclinations de son mari, de remarquer en quelles rencontres il est chagrin ou joyeux, et ce qui peut l'irriter ou lui plaire, à peu près comme ceux qui veulent apprivoiser des éléphants, des lions ou de semblables animaux qu'on ne saurait dompter par la force. Car enfin, que ne doit point mettre en usage une femme pour gagner l'es-

prit de son mari, avec qui il faut qu'elle ne fasse qu'un lit et qu'une table, le reste de ses jours?

Après avoir observé tout cela, il est nécessaire qu'elle s'accommode à son humeur, et qu'elle tâche de ne lui donner aucun sujet de plainte. Premièrement en ce qui concerne le soin des choses domestiques, qui est l'emploi ordinaire des femmes, qu'elle prenne garde de ne rien omettre de ce que son mari souhaite, et que tout se rapporte à sa volonté, jusque dans les bagatelles. (L'abbé DE SAINT-PIERRE.)

MARIÉES.

Toutes les jeunes mariées ont eu leurs rêves d'enfance : la réalité leur paraît d'abord choquante; mais, enfin, elles se résignent à redescendre sur la terre, à n'être que d'aimables femmes et de bonnes mères de famille. (OCTAVE FEUILLET.)

MARTYR.

Quand le christianisme naquit, les femmes furent sublimes ; elles produisirent plus de martyrs, à proportion, que l'autre sexe, vu surtout le peu de liberté qu'elles avaient. (PIERRE LEROUX.)

MATERNITÉ.

L'amour est le plus joli larcin que la société ait su faire à la nature; mais la maternité, n'est-ce pas la nature dans sa joie? (BALZAC.)

*

La société, excluant la femme de toute participation aux affaires

publiques, et même aux transactions civiles, réduit son rôle social à la maternité, grand rôle encore, et d'une responsabilité grave; elle l'accomplit par mille soins délicats, minutieux, en apparence frivoles, mais qui nous préparent peu à peu à la vie sérieuse du monde. (L.-A. Martin.)

*

Il est peu de femmes, qui, devenant mères, ne perdent quelques défauts, et n'acquièrent quelques vertus. (De Ségur.)

*

La maternité est une révolution dans l'existence de la femme, et c'est le propre des révolutions de susciter toutes les puissances de la vie. Il faudrait supposer une bien complète déchéance pour qu'en cette crise douloureuse de la nature créatrice, la femme ne sentît pas l'enthousiasme du dévouement palpiter dans son sein.

Le premier vagissement de son enfant est l'oracle qui lui révèle sa propre grandeur, et le fer qui détache de ses flancs une créature immortelle en qui elle se voit revivre, la détache du même coup des puérilités et des égoïsmes de sa jeunesse solitaire.

Cette rude étreinte des forces génératrices, ce labeur étrange imposé à sa faiblesse, les espérances, les angoisses, les efforts inouïs qui l'oppressent, l'exaltent et éclatent dans un même gémissement, puis cette convulsion dernière à laquelle succède aussitôt le calme auguste de la nature rentrée dans la paix, après avoir accompli son œuvre suprême, tout cela n'est pas, comme on l'a dit, le châtiment ou le signe de l'infériorité de tout un sexe. Loin de là; cette participation plus intime aux opérations de la nature, ce tressaillement de la vie dans ses entrailles sont pour la femme une initiative supérieure qui la met face à face avec la vérité divine dont l'homme n'approche que par de longs circuits, à l'aide des appareils compliqués et des disciplines arides de la science. (Daniel Stern.)

MAUX.

Si l'on calculait à combien de maux inévitables la nature à condamné les femmes, et tous ceux que l'opinion et les lois y ont ajoutés, on croirait peut-être enfin leur devoir quelque dédommagement. (Lingré.)

MÉCHANCETÉ.

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tend à relâcher leurs nerfs. On en est quitte pour de la malice avec elles. (Le prince de Ligne.)

*

Il n'est jamais arrivé qu'un homme de bien ait eu une mauvaise femme. (Agrippa.)

MÉDISANCE.

Le jeune homme qui médit des femmes médit de lui bien davantage.

Les déclamations contre les femmes tiennent à l'une de ces trois causes : mauvais cœur, mauvais choix ou mauvaise compagnie. (Abel Dufresne.)

*

Les femmes sont plus étourdies que méchantes. Une femme foncièrement méchante est un phénomène, un monstre. Chacun la signale, et on la met bientôt ainsi hors d'état de nuire. (L. Schiller.)

MÉNAGE.

La bonne femme de ménage a besoin de toutes les qualités féminines, l'ordre, la finesse, la bonté, la vigilance, la douceur. Elle répare les fortunes ébranlées, elle sait transformer l'aisance en richesse, le strict nécessaire en aisance. (Ernest Legouvé.)

*

La femme, dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès dans la moralité. (Michelet.)

*

La science du ménage est la plus honorable occupation de la femme; c'est sa maîtresse qualité : c'est ce qui ruine ou sauve les maisons. (Pierre Charron.)

*

Que la femme soit la maîtresse, et non la servante de la maison, qu'elle ne soit pas seulement la ménagère de l'homme, mais encore sa compagne d'esprit. L'homme fatigué, importuné, rentre au logis pour y chercher le délassement. Il ne lui faut pas seulement un intérieur bien réglé, ni même un intérieur orné, il lui faut encore un esprit orné. La femme ne doit pas oublier qu'elle est la joie, le charme, la récréation de la famille : le grand principe de la politique domestique est de faire que son intérieur paraisse au mari plus agréable que celui des autres. L'agrément est donc en quelque sorte un des devoirs de la femme. (Paul Janet.)

*

Une honnête femme, aime et cherche la paix dans son ménage; elle fuit l'éclat; tout ce qui pourrait la faire passer pour grande dame n'est pas de son goût. Elle est bien aise de vivre commodément, mais elle ne veut point que sa table, son équipage et ses meubles donnent lieu à la critique de ceux ou de celles qui la connaissent. (L'abbé Goussault.)

*

Une honnête femme souffre moins dans son ménage ce qui est contre la gloire de Dieu que ce qui est contre ses intérêts, elle ne se tient pas si offensée de l'un que de l'autre. (L'abbé Goussault.)

*

On ne songe pas assez à faire la part du vide immense que les heures d'action extérieure comblent chez l'homme, et qui ne peut être rempli chez la femme que par la rêverie, ce dangereux compagnon de la solitude.

Les femmes superficielles vont pousser les hauts cris : il n'y a pour la femme qu'un moyen de combler ce vide, d'occuper ces heures dangereuses, c'est *le ménage.*

C'est bien bourgeois, n'est-ce pas? c'est bien vulgaire, c'est bien positif! Insensées, qui ne savez pas être sensibles à la poésie du foyer, à l'idéal du pot-au-feu! Songez donc que l'existence domestique peut occuper les instants sans absorber les idées, et que la culture des occupations matérielles ne force pas à sacrifier l'intelligence.

La femme de ménage n'apprend pas à étouffer ses impulsions et ses affections naturelles. Elle conserve plus d'individualité, elle mêle plus spontanément la poésie de l'âme aux réalités de la vie commune,

elle peut développer une simplicité instinctive, une fraîcheur de sentiment qui charment.

Les femmes coquettes croient que les soins intérieurs du ménage dépareraient leur beauté : ils la rendent plus touchante et plus aimable. Connaissez-vous un spectacle plus attachant, que de voir une belle jeune femme qui descend et qui remonte les escaliers portant les clefs du cellier et du fruitier pendues à sa ceinture?

Certains détails d'une trivialité charmante vont bien même avec cet élément nouveau de la poésie du XIX[e] siècle, cette rêverie touchante, cette agitation mélancolique et fiévreuse que l'on trouve dans Chateaubriand, dans Gœthe, dans George Sand, dans Lamartine. La Lolotte de Werther coupant des tartines de beurre dont la vue fait fondre en larmes son amant, n'est ni une parodie, ni une plaisanterie, et rien de plus poétique que cette alliance de la sensibilité et des tartines de beurre. (Paul d'Ivoi.)

*

La plus utile et la plus honorable science à une femme, c'est la science du ménage. (Montaigne.)

MÉPRIS.

L'amour n'est pas si délicat que l'amour-propre. L'amour est plus violent que l'amour-propre, puisqu'on peut aimer une femme malgré ses mépris. (Vauvenargues.)

MÈRE.

Le cœur d'une mère est un abîme, au fond duquel il se trouve toujours un pardon. (Balzac.)

*

Est-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison? (J.-J. ROUSSEAU.)

*

Source féconde et sacrée de la vie, la mère est la créature la plus respectable de la nature; c'est d'elle que découlent les générations sur la terre; c'est *Ève* ou l'être vivifiant, qui nous réchauffe dans son sein, qui nous allaite de ses mamelles, nous recueille entre ses bras, et protége notre enfance dans le giron de son inépuisable tendresse. Femme ! mère ! honneur de la création, quels hommages éternels ne vous sont pas dus dans tout l'univers! (VIREY.)

*

Vois, couvant des yeux son trésor,
La mère contempler, ravie,
Son enfant, cœur sans ombre encor,
Vase que remplira la vie!

(VICTOR HUGO.)

*

Est-il rien au monde de plus attachant et de plus respectable que la vraie mère de famille? Sa qualité de coopératrice de la nature dans le plus beau de ses ouvrages la met à la tête de tous les êtres créés; les sentiments qui l'animent, ceux qu'elle fait naître sont au-dessus de l'expression; et tout ce que l'amour et la reconnaissance peuvent inspirer à nos cœurs de plus vif et de plus tendre ne saurait peut-être acquitter les vertus et les bienfaits de l'être à jamais intéressant qui nous donna le jour. (SANIAL DUBAY.)

*

Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux,
Plus frêle que les fleurs, plus serein que les cieux,
Vous conseille l'amour, la pudeur, la sagesse.
L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse ;
C'est de la gaîté sainte et du bonheur sacré ;
C'est le nom paternel dans un rayon doré ;
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme.
Mères, l'enfant qu'on pleure et qui s'en est allé,
Si vous levez vos fronts vers le ciel constellé,
Verse à votre douleur une lumière auguste ;
Car l'innocent éclaire aussi bien que le juste !
Il montre, clarté douce, à vos yeux abattus,
Derrière notre orgueil, derrière nos vertus,
Derrière la nuit noire où l'âme en deuil s'exile
Derrière nos malheurs, Dieu profond et tranquille.
Que l'enfant vive ou dorme, il rayonne toujours !
Sur cette terre où rien ne va loin sans secours,
Où nos jours incertains sur tant d'abîmes pendent,
Comme un guide au milieu des brumes que répandent
Nos vices ténébreux et nos doutes moqueurs,
Vivant, l'enfant fait voir le devoir à vos cœurs ;
Mort, c'est la vérité qu'à votre âme il dévoile.
Ici, c'est un flambeau ; là-haut, c'est une étoile.

(Victor Hugo.)

*

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe !

(Victor Hugo.)

*

Regardez : les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
    Qu'on prend pour une sœur aînée ;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
    Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
Et sa lumière est si choisie,
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie !

(VICTOR HUGO.)

*

Le sentiment maternel poussé à l'extrême devient une absolution pour la vie passée, aux yeux des gens sensibles, qui pardonnent tout à une excellente mère. (BALZAC.)

*

Les mondes doivent se rattacher à Dieu comme un enfant se rattache par toutes les fibres à sa mère. Dieu, c'est un grand cœur de mère. (BALZAC.)

*

Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.

(DUCIS.)

MÉRITE.

La femme qui a le plus de mérite est celle qui est en état de remplacer le père auprès des enfants, lorsqu'il est absent. (GOETHE.)

MERVEILLE.

J'ai joui plus que personne de l'éclat du soleil venant révéler au

monde sa céleste origine; je suis resté en extase devant les montagnes couronnées de neige; j'ai admiré la tempête lançant l'écume sur les promontoires. Mais la merveille de l'univers m'a paru le beau visage d'une jeune femme. (FORBIN.)

MISÈRE.

N'est-il pas dans la noble destinée de la femme d'être plus touchée des pompes de la misère que des splendeurs de la fortune ? (BALZAC.)

MISSION.

La grande mission des femmes dans ce siècle est d'être les guides aimés et inspirateurs de l'homme vers le bien. (HENRI DELAAGE.)

*

Lorsque je considère l'homme et la femme, je vois, d'une part, la force, la fierté, la rudesse; de l'autre, la faiblesse, la sensibilité, l'agrément; de là l'impétuosité, le courage et l'audace, attributs ordinaires de l'homme; et la crainte, la timidité, la douceur, sentiments habituels de la femme. L'homme est l'image de la puissance : la femme l'emblème du sentiment. Mais cet être, si faible en apparence, maîtrise souvent à son gré celui à qui la nature a départi la force et la puissance; il l'attire par ses charmes, l'attendrit par ses pleurs, et le soumet par ses rigueurs. La colère emporte-t-elle l'homme loin des bornes de la raison, c'est la femme qui le ramène par sa douceur, ses caresses et cette tendre amitié qu'on n'écoute jamais en vain. Quelque malheur vient-il l'affliger, c'est encore son inséparable compagne qui lui offre des consolations, lui donne du courage, et lui fait entrevoir un plus heureux avenir. Quelque maladie grave vient-elle l'affecter, c'est encore la femme qui, pleine d'une douce inquiétude qu'elle sait concentrer, lui prodigue les plus

tendres soins, puissants remèdes de l'âme, souvent plus efficaces que les secours de l'art.

L'homme est-il dans la prospérité, c'est la femme qui en relève le prix et en fait le principal agrément; c'est elle qui sait, avec un tact infini, choisir les plaisirs, faire les honneurs de sa maison, et charmer tout le monde par sa douceur, son affabilité et les grâces de sa conversation.

Pendant que l'homme est occupé à pourvoir aux besoins de sa famille, et travaille fortement à en assurer pour toujours la subsistance, la femme veille aux soins de ses enfants, pourvoit à leurs besoins, observe les développements de leur esprit, épie les premiers mouvements de leur cœur, satisfait avec une tendre complaisance à leur curiosité naissante, à leurs questions multipliées, comprime leurs défauts à l'instant qu'ils osent se montrer, forme leur caractère et ouvre leur âme à la sensibilité, à la reconnaissance et à l'humanité; elle veille en même temps aux intérêts du ménage, arrête la prodigalité; et, par une sage et constante économie, elle empêche de dissiper la fortune de son mari et de ses enfants.

Si, dans l'ordre social, la femme ne joue aucun rôle apparent; si, loin des transactions particulières, loin des fonctions et des emplois publics, la sûreté et les droits des citoyens, enfin, la défense et les plus hauts intérêts de la patrie, sont confiés à la sagacité, aux lumières et au courage de l'homme, elle ne laisse pas que d'avoir souvent une grande influence sur les affaires, sur l'exercice du pouvoir, sur les actions d'éclat, et même sur les grands événements qui changent la fortune des peuples. Mais ce n'est là qu'un rôle emprunté qui n'entre point dans les devoirs de la femme. Ses obligations se réduisent spécialement à veiller à l'éducation de ses enfants et aux soins du ménage, à aider son mari de ses bons conseils, à le consoler dans ses peines, à le soigner dans ses maladies, à le ramener de ses écarts par la douceur, la patience, la persuasion et l'amitié, et, en deux mots, à concourir au bien de la famille par sa tendre sollicitude, son bon sens, sa raison, sa patience, son courage, enfin par une conduite sage et un dévouement sans bornes. (Suzanne.)

*

Dans les jugements qu'on porte de l'homme, presque jamais on ne tient compte des différences profondes qu'offre sa nature complexe, et qui le séparent, quoique toujours un, en deux êtres semblables et divers. Soit qu'on l'accuse ou qu'on le relève, on néglige, on oublie, constamment presque, l'un de ces deux êtres, la femme. Cependant elle mérite une attention particulière, lorsque, étudiant l'humanité, on essaye d'en découvrir les lois, d'en apprécier l'état, d'en comprendre les destins, sur lesquels elle exerce une influence plus grande de beaucoup que n'affecte de le penser l'aveugle orgueil de l'homme. Fier du partage qu'Ormuzd lui a fait, la force du corps, celle de la pensée, la puissance du génie, de la raison, et l'ascendant qu'elle donne, il se croit supérieur à sa compagne, parce qu'il est autre, parce qu'aux qualités qui sont les siennes est attachée la domination, apparente du moins. Je dis apparente, car, en réalité, il obéit plus qu'il ne commande. L'insinuation, la douceur, la grâce, l'attrait de la beauté, le charme de la faiblesse même triomphent le plus souvent de ce superbe dominateur. La femme règne de fait, et, en cédant, elle gouverne encore.

Que serait sans elle la vie humaine? Une lutte désespérée, un sanglant combat de l'homme contre la nature et de l'homme contre l'homme. Elle lui verse un philtre qui endort ses maux, elle amollit sa dureté farouche, modère ses rudes passions, calme ses colères, lui fait du travail et de la souffrance même, par sa tendresse compatissante, son dévouement inépuisable, par la continuelle effusion d'un amour qui renaît de lui-même et ne tarit jamais, comme une sorte de joie ineffable.

Jeune fille naïve et pure, quoi de plus ravissant que la femme? Mère entourée de ses enfants, quoi de plus auguste, de plus saint?

Il y a dans son cœur des délicatesses si exquises, et tout ensemble si spontanées, qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elle s'exhalent d'elle comme le parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne *voit pas.*

Point de mal qu'elle ne sache guérir, soulager du moins, au fond duquel elle ne parvienne à déposer une espérance. Quand la tempête amoncèle les nuages, et les chasse, et les mêle, et les déchire en vastes lambeaux, quelquefois un rayon de soleil, traversant ce chaos, rassérène le ciel sombre. La femme est ce rayon consolateur et doux, quand la tempête aussi agite l'homme et le tourmente.

Une native commisération, une sympathie irrésistible, l'attire vers ce qui souffre. Toutes les misères inséparables de la condition humaine, ou qu'engendrent les vices de la société, semblent avoir été commises à ses soins. Elle est vraiment la providence de l'infirme, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Suivez-la dans l'obscur réduit où s'abrite l'indigent, près de la couche du malade, du grabat sur lequel gémit le vieillard resté seul après de longues années de labeur; rien ne l'éloigne, rien ne la rebute. Plus forte alors que l'homme, cette frêle créature, élevée par l'amour au-dessus des sens, repliée dans son âme, ne vit plus que là. Elle remplit une mission céleste, elle apporte avec soi quelque chose de Dieu, des secours pour tous les besoins, des baumes pour toutes les plaies, des paroles qui enchantent toutes les douleurs.

Et je n'ai rappelé encore que ses moindres bienfaits. Plus sûr que le raisonnement, un infaillible instinct la préserve des erreurs fatales auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'orgueil de l'esprit et de la science; tandis que, sondant toutes les voies, sa curiosité insatiable l'emporte à travers je ne sais quel crépuscule trompeur, dans les régions peuplées de fantômes; tandis que sa vaine et débile raison ébranle aveuglément les bases de l'ordre et de l'intelligence même. La femme, éclairée d'une lumière et plus intime et plus immédiate, les défend contre lui, conserve dans l'humanité les croyances par lesquelles elle subsiste, les vérités nécessaires, les grandes lois de la vie intellectuelle et morale.

Elle en est, au milieu de la confusion des idées et des révolutions des systèmes, la gardienne pieuse et incorruptible. Souvent l'homme, à cause de cela même, l'accuse de faiblesse, de préjugé, de superstition; et il ne sait pas qu'au fond, l'objet de sa superstition, c'est Dieu caché sous les symboles qui le révèlent obscurément; que son préjugé, c'est le vrai immuable embrassé par le cœur; que sa faiblesse, c'est la force innée, la puissance souveraine de la nature

même. Plus j'y réfléchis, plus je demeure convaincu que, non-seulement les vérités, les lois, dont je parlais tout à l'heure, perdraient leur autorité sur la terre, mais qu'altérée par mille conceptions fausses, la notion même s'en éteindrait, si, doublement mère, la femme, dès le berceau, n'initiait l'enfant à ces sacrés mystères, si elle ne déposait en lui l'impérissable germe de la foi qui le sauvera, ne le nourrissait de ce lait divin.

Contemplez sur ses genoux cette naissante petite créature, balbutiant, les mains jointes, dans la candide pureté de son âme, sa première prière, s'éveillant par l'amour à la vie qui se dilate sans fin en celui qui est la vie même; est-il un spectacle plus touchant, plus doux.

Que les hommes, enivrés des dons qu'Ormuzd leur a départis, s'élèvent tant qu'ils voudront dans l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, toujours sera-t-il que les semences primordiales du vrai et du bien, les sentiments profonds qui décident de l'existence entière, ils les doivent à la femme; que c'est elle qui les fait ce qu'ils sont. Oh! si elle connaissait l'importance suprême, la grandeur merveilleuse, j'ai presque dit redoutable, de ses fonctions, elle n'envierait pas, certes, les avantages, quels qu'ils soient, réservés à l'homme.

Et je me réjouis d'avoir à lui rendre cette justice, quoi qu'on ait fait pour la détourner de sa fin véritable, pour l'égarer hors de la règle par l'appât d'une fausse liberté, d'une indépendance qui ne serait que le plus dur, le plus dégradant esclavage, elle a repoussé avec dégoût les suggestions des tentateurs. Vainement ont-ils essayé de la séduire par la vanité, par l'entraînement des sens, par le funeste attrait de toutes les joies mauvaises; elle a senti que, sous le nom menteur d'*affranchissement*, c'était la servitude qu'on lui proposait et la flétrissure, l'abandon volontaire de tout ce qui, dans ce monde, lui crée une place si haute et un pouvoir si grand. Elle a voulu rester ce qu'Ormuzd l'a faite, ce que l'humanité a de plus ravissant et de plus saint : la vierge, l'épouse, la mère.

Et parce qu'elle a su résister aux conseils corrupteurs, se préserver des honteuses souillures que s'efforcaient de lui imprimer des mains sacriléges, ses destinées seront belles dans l'avenir qui s'approche. En inspirant de bonne heure à l'enfant les religieux sentiments qui doivent animer l'homme, l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'amour, le courage contre soi, le mépris des choses maté-

rielles, du corps et de ses convoitises, c'est elle qui enfantera cet avenir que presse un instinct mystérieux. Il sera, lui aussi, le fruit de ses entrailles. (LAMENNAIS.)

MODESTIE.

Il y a encore un personnage au-dessus d'une belle femme, c'est une femme belle et modeste. (PYTHAGORE.)

*

Chez les femmes, la modestie a de grands avantages : elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur. (FONTENELLE.)

*

Les femmes ont d'autant plus de mérite à se montrer modestes, qu'il n'en est pas une qui ne soit obligée de se confesser à elle-même qu'elle a toutes les qualités. (P.-J. STAHL.)

*

La modestie est une qualité d'autant plus précieuse chez les femmes, qu'on fait tout ce qu'on peut pour les en guérir. (LINGRÉE.)

*

La modestie ajoute à la vertu ce que le goût ajoute à l'esprit, ce que la grâce ajoute à la beauté, le charme. (P.-J. STAHL.)

*

Toutes les femmes seraient modestes si elles ne craignaient d'être prises au mot. (P.-J. Stahl.)

MOEURS.

Les femmes font les mœurs. Quand même elles les déferaient quelquefois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables et ne peuvent plus le devenir. (Le prince de Ligne.)

*

En Europe, les femmes valent mieux que les mœurs ; dans l'Orient, c'est le contraire. (Lévis.)

*

Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde : qu'elles soient nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité, comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les femmes sous tomber dans la dégradation ; il ne saurait les relever sous devenir meilleur. Il faut que les peuples *s'abrutissent* dans leurs bras, ou se civilisent à leurs pieds. (L.-Aimé Martin.)

MORALE.

La morale des femmes est toujours fondée sur des principes arbitraires; leur honneur n'est pas le vrai honneur, leur décence est une fausse décence, et tout leur mérite, toute la bienséance de leur état consistent dans la dissimulation et le travestissement des sentiments naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, et qu'avec tous leurs efforts elles ne sauraient anéantir. Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu; on dirait que toute la société est intéressée à sa perte, et ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont, en général, beaucoup mieux nées que les hommes. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. (Grimm.)

*

Quand on veut absorber le moral dans le physique, il me semble qu'il est très-maladroit de citer les femmes en exemple. N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le mieux les douleurs aiguës, poignantes, prolongées, outre celles dont la nature a fait exclusivement son partage?

Comparez les forces physiques des femmes avec celles que le sentiment leur donne auprès du lit de souffrances de leurs enfants, de leur mère, de leur père, de leur époux et de leur frère. Que font-elles alors de l'exquise délicatesse et de la susceptibilité inquiète de leur sens? Que devient leur irritabilité nerveuse en présence de ces tortures qu'elles soulagent en les ressentant par contre-coup dans tout leur être? Quel charme dans leur voix qui console! Quel à-propos, quelle fertilité dans les diversions qu'elles imaginent, dans les

espérances qu'elles suggèrent ou font renaître, même en ne les partageant guère. Que leur sourire alors est angéliquement menteur! Tout soin de leur santé et même de leur beauté est alors suspendu. Est-il une longue suite de nuits qui ne les trouve fidèles à leur poste, à celui de la douleur? Les bivacs de la gloire offrent-ils autant de tourments que ces veilles de la tendresse alarmée? Elles écoutent encore le malade chéri jusque dans le sommeil qui vient les surprendre: un mot, un soupir, un souffle les avertit et les retrouve dans toute leur vigilance, dans leurs dévorantes sollicitudes. Est-il une impatience qu'elles ne supportent, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur? Est-il un soin qui les rebute, une plaie qu'elles ne pansent? La mission leur vient du ciel et le secours aussi. Eh bien, il est des femmes, de jeunes filles, qui se vouent pendant toute leur vie à de tels soins pour des hommes qui leur sont inconnus, pour des hommes accablés des maux hideux d'une pauvreté héréditaire, et trop souvent de maux plus hideux encore, ceux du vice! (LACRETELLE.)

MOT.

Il n'appartient qu'aux femmes de faire lire, dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre distinctement une pensée qui est délicate. (LA BRUYÈRE.)

*

Une femme intelligente comprend à demi mot les choses les plus ardues. (L. SCHLLER.)

MOUVEMENT.

La première pensée d'une femme est presque toujours de dire oui. — Son premier mouvement dit toujours non. (P.-J. STAHL.)

MYSTÈRE.

On pourrait dire, avec raison, que la femme est un doux et tendre mystère que tout le monde adore sans le connaître. (SANIAL-DUBAY.)

NATURE.

Les influences atmosphériques, la température et l'électricité agissent plus puissamment sur la femme que sur l'homme; la femme est dans une union plus intime avec la nature, elle appartient plus au tout; elle en est moins distincte. (ALEX. MAYER.)

*

Nous avons enté sur la nature tant de choses qui lui sont étrangères, que nous ne sommes presque jamais conduits par elle : les femmes, au contraire, uniquement attentives à sa voix, ne s'écartent guère des douces lois qu'elle leur trace. (BOUDIER DE VILLEMERT.)

*

Il est peu de femmes qui se plaisent dans la contemplation de la nature. Le plus beau pays du monde n'est pour elles qu'un cadre où elles cherchent à placer un tableau favori. Qui dit contemplation dit solitude, et parti pris de solitude. — Les femmes n'aiment être seules qu'en attendant. Ce n'est point aux hommes de s'en plaindre. (P.-J. STAHL.)

NÉCESSAIRE.

L'homme ne demande pas à sa compagne de partager ses travaux, il lui demande de l'en distraire; l'instruction pour les femmes, c'est le luxe; le nécessaire, c'est la grâce, la gentillesse, la séduction; les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre. (Madame DE GIRARDIN.)

NÉGLIGENCE.

Crois-moi, charmante Églé, que jamais ta figure
Ne brille à nos regards d'un éclat emprunté!
La négligence est la parure
Qui sied le mieux à la beauté.

(FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)

NINON.

Quoi qu'on dise ou qu'on pense de Ninon, personne ne nie qu'elle n'ait tenu une place importante dans le XVIIe siècle. Voici une lettre de son ami Saint-Évremont qui la fait bien connaître par les côtés de l'esprit et du cœur, ceux par lesquels elle a mérité de survivre.

« N'en déplaise à ce vieux rêveur (Solon) qui ne trouvait personne heureux devant la mort, je vous tiens, en pleine vie comme vous êtes, la plus heureuse créature qui fut jamais. Vous avez été aimée des plus honnêtes gens du monde, et avez aimé autant de temps qu'il fallait pour ne rien laisser à goûter dans les plaisirs, et aussi juste qu'il était besoin pour prévenir les dégoûts d'une passion lassante. Jamais on n'a porté si loin le bonheur de votre sexe : il y a peu de princesses dans le monde à qui vous ne fassiez sentir la

dureté de leur condition par jalousie de la vôtre; il n'y a point de saintes dans les couvents qui n'eussent voulu changer la tranquillité de leur esprit contre les troubles agréables de votre âme. De tous les tourments, vous n'avez senti que ceux de l'amour, et vous savez mieux que personne qu'en amour,

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

» Aujourd'hui que la fleur de votre grande jeunesse est passée (le mot est rude, mais vous me l'avez écrit tant de fois, que ce n'est que le répéter), vous retenez tant de bonne mine sur votre visage, et conservez tant d'agrément dans l'esprit, que, n'était la délicatesse de votre choix à recevoir le monde, il y aurait autant de foule chez vous sans intérêt qu'il y en a dans les cours où il y a le plus de fortune. Vous mêlez même les vertus à tous vos charmes, et, au moment qu'un amant vous découvre sa passion, un ami peut vous confier son secret. Votre parole est la plus sûre convention sur laquelle on puisse se reposer... » (SAINT-ÉVREMONT.)

NOM.

Femme est un nom incomparablement plus excellent que le nom d'homme; en voici une preuve décisive. Comment Dieu, qui fut en même temps le père et le parrain des deux premiers individus de l'espèce humaine, les nomma-t-il? N'est-il pas vrai qu'il appela l'homme *Adam*, et la femme *Ève?* Or, prenez bien garde à ceci, qui que vous soyez, qui avez l'honneur de me lire : le mot *Adam* signifie *terre;* et *Ève* est un terme qui veut dire *la vie.* Sur cette révélation scientifiquement étymologique, je bâtis ce puissant raisonnement : la vie est d'un bien autre prix que la terre; *ergo,* la femme excelle autant par-dessus l'homme; elle lui est autant préférable que la vie est plus précieuse que la terre. (CORNEILLE AGRIPPA.)

OBÉISSANCE.

Quoique les erreurs de la liberté et les écarts du doute aient fait de plus grands ravages parmi les hommes, l'affaiblissement et l'inobservance des préceptes d'obéissance et des devoirs qu'on puise au sein de l'éducation, ont déjà porté des fruits amers dans la vie morale des femmes. Oh! si mes vœux pouvaient être exaucés et ma parole être prise au sérieux par un grand nombre d'entre elles, non point comme un sermon qui effraye, une remontrance qui vient attrister, mais comme un avertissement salutaire, un conseil de sœur ou d'amie, je les supplierais d'éviter les séductions de l'indépendance presque autant dans le cercle des opinions et des idées théoriques que dans la réalité des actions hasardeuses elles-mêmes. (Madame Bachellery.)

OBLIGEANCE.

Ceux (et celles) qui obligent souvent doivent obliger de la manière la plus commode pour eux-mêmes parce qu'il faut faire commodément ce qu'on veut faire tous les jours. (Madame Geoffrin.)

OBSCURITÉ.

Les vers luisants sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise et l'on ne voit que leurs défauts. (Madame Necker.)

OBSERVATIONS.

« *Défiez*-vous des yeux des femmes, disait le vieux marquis de C...,

et même de leurs yeux fermés. Une femme voit tout, et surtout ce qu'on prétend lui cacher; si j'avais besoin de découvrir ou de deviner quelque chose, un secret ou un trésor, je prendrais pour guide une femme, fût-elle aveugle. » (P.-J. STAHL.)

OCCUPATIONS.

Toutes les passions et la plupart des occupations des hommes en société, les ramènent non-seulement sur eux-mêmes, mais les portent encore à sacrifier les autres à eux. Au contraire, toutes les occupations des femmes les sortent d'elles-mêmes, et les entraînent à se sacrifier pour les autres. (FRÉDÉRIC ANCILLON.)

OFFRE.

Qui sont ces êtres que nous opprimons? Leur sein nous porte et nous nourrit; leurs mains dirigent nos premiers pas, leur voix tendre nous apprend à bégayer nos premiers mots; elles essuient nos premières larmes, nous leur devons nos premiers plaisirs. L'homme semble confié par la nature à leurs soins éternels, le berceau de son enfance n'est protégé que par elles, et souvent leur pitié bienfaisante enferme encore ses restes dans le tombeau. (DE SÉGUR.)

OPPRESSION.

Si l'oppression ouverte ou cachée de l'homme par la femme a quelque chose à la fois de ridicule et de révoltant, l'oppression de la femme par le mari a quelque chose de bas et du cruel; car c'est l'abus de la force contre la faiblesse; contre la faiblesse assez éprouvée déjà par les accidents et les douleurs de la nature et de la

famille, pour qu'il soit généreux de lui épargner les injures de la brutalité. (PAUL JANET.)

*

Un peuple opprimé finit toujours par s'avilir; on a opprimé les femmes pendant des siècles sans parvenir leur faire courber la tête. Ces prétendues esclaves sentaient bien qu'à un moment donné elles seraient toujours nos maîtres. (P.-J. STAHL.)

ORGUEIL.

L'orgueil n'est une imperfection qu'autant qu'il est partiel ou relatif; dès qu'il s'applique à tout, il devient la plus magnanime des vertus, car il les résume toutes. Une femme véritablement orgueilleuse ne prend pas les règles de sa conduite en dehors d'elle, l'opinion des autres lui importe peu ; elle se respecte pour le seul sentiment d'elle-même; sa loi morale est dans son orgueil. (BELLEGARRIGUE.)

*

Une honnête femme a le droit d'avoir l'orgueil de sa vertu. Cet orgueil est sa conscience même; mais la vanité n'appartient qu'aux sottes. (L. SCHILLER.)

OUBLI.

Quand un outrage est public, une femme aime à l'oublier; elle a des chances pour se grandir : elle est femme dans sa clémence; mais les femmes n'absolvent jamais les offenses secrètes, parce qu'elles n'aiment ni les lâchetés, ni les vertus, ni les amours qu'il faut cacher. (BALZAC.)

OUVRAGES LITTÉRAIRES.

En consultant une bibliothèque très-curieuse (elle se composait de tous les livres qui ont des femmes pour auteurs), j'ai vu avec surprise, je le confesse à ma honte, que la plupart de ces livres se distinguaient par le sérieux du fond et de la forme. Il ne s'y trouvait qu'un très-petit nombre de ces œuvres étranges ou fantasques, qui abondent dans le catalogue des livres écrits de la main des hommes. Un plus grand développement de l'instruction des femmes multiplierait évidemment les tentatives littéraires sérieuses. (P.-J. Stahl.)

PARDON.

Il y a des offenses qu'une femme ne doit pas pardonner. Il est de justes rancunes. Je ne me fierais pas volontiers à une femme dont l'indulgence serait sans bornes; quand on a la conscience ferme pour soi-même, on a le droit de ne l'avoir point trop relâchée pour les autres. Ce n'est point assez qu'on ne fasse pas le mal, il ne faut pas non plus l'encourager. (P.-J. Stahl.)

PAROLES.

Les femmes savent donner à leurs paroles une sainteté particulière. Elles leur communiquent je ne sais quoi de vibrant qui étend le sens des idées et leur prête de la profondeur. Si, plus tard, l'auditeur charmé ne se rend pas compte de ce qu'elles ont dit, le but a été complétement atteint; ce qui est le propre de l'éloquence. (Balzac.)

PARURE.

Une femme n'est jamais mieux parée que quand ceux qui la con-

sidèrent ne sauraient bonnement dire si elle l'est ou si elle ne l'est pas. (SAINT-ÉVREMONT.)

PASSION.

Quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus violents? Quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? — Voir, n'est-ce pas adorer? (BALZAC.)

PATIENCE.

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari. (J. JOUBERT.)

PAUVRETÉ.

De toutes les épreuves, la plus cruelle et la plus commune, hélas! qu'ait à supporter une femme, c'est la pauvreté; beaucoup la supportent avec honneur; beaucoup aussi succombent. J'engage les honnêtes femmes riches et jolies, à qui rien n'a jamais manqué du nécessaire et même du superflu, à se poser la question que voici, avant de condamner leurs sœurs malheureuses : « Si demain je me trouvais sans pain, sans vêtements, sans abri, pour moi et mes enfants, et de plus sans travail, et si cette situation devait devenir ma situation normale, que ferais-je? » (P.-J. STAHL.)

PÉCHÉ.

Les Juifs disent que la femme a apporté en dot le péché et la mort,

mais ils disent aussi qu'au dernier jour elle écrasera la tête du serpent, qui est le génie du mal... (George Sand.)

PÉNÉTRATION.

La pénétration féminine est sans égale pour juger les individus. Les moindres mouvements du cœur, les ridicules les plus cachés, les prétentions les plus secrètes lui sont visibles comme des faits extérieurs. (Ernest Legouvé.)

PENSÉE.

La pensée d'une femme est douée d'une incroyable élasticité. Quand elle reçoit un coup d'assommoir, elle plie, paraît écrasée... et reprend sa forme première. (Balzac.)

PERFECTION.

La femme est la fin et la reine de toutes les créatures; elle en est la perfection, l'ornement et la gloire. (Agrippa.)

*

Si la perfection d'une femme était possible, celle d'une femme serait bien plus méritoire et plus complète que celle d'un homme. (Le prince de Ligne.)

*

Les femmes sont plus proches de la perfection que les hommes. Il est moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et

la plus saine raison des hommes, que dans les hommes les charmes et les agréments naturels aux femmes. (SAINT-ÉVREMONT.)

PERFIDIE.

Les femmes savent poétiser jusqu'à leurs perfidies. (J. DUFLOT.)

*

La perfidie est une lâcheté. C'est de toutes les fautes que la femme commet, celle qu'elle se pardonne le moins. Les femmes ne sont perfides qu'avec ce qu'elles méprisent. (P.-J. STAHL.)

PERSÉCUTEURS.

Le triomphe des femmes n'est pas de lasser et de vaincre leurs persécuteurs, mais de les amollir et de faire tomber leurs armes. (J. JOUBERT.)

PERSÉVÉRANCE.

Il n'y a guère de Français si mal doué qui ne puisse être un héros pendant un petit quart d'heure ; et une belle action, c'est tout comme un sonnet : cela ne demande pas plus d'un quart d'heure à faire. L'héroïsme soutenu, la constance des patients et courageux efforts, le labeur des longs dévouements, voilà non plus le sonnet, mais le vrai poëme de la vertu, celui qui mérite la plus glorieuse couronne, et celui que les femmes excellent à composer. Les hommes sont moins capables de ces bienfaits qui durent. Ils savent se jeter dans l'eau ou dans le feu, plonger dans des abîmes, courir sur des toits qui s'écroulent : tout ce qui demande l'intrépidité de l'âme et la force du corps. Mais rester attaché chaque jour et

chaque heure à la consommation d'un même dévouement ; y consacrer ses veilles, son travail, sa pensée, toutes les forces de sa vie ; renouveler sans cesse et sans cesse épancher, comme une source inépuisable, la tendresse et la pitié de son cœur : voilà le privilége et l'excellence des femmes. (H. RIGAULT.)

PERSPICACITÉ.

Les hommes étudient sans cesse les femmes sans venir à bout de les connaître : les femmes n'ont pas besoin de nous étudier ; elles nous devinent. (SANIAL-DUBAY.)

PEUPLE (FEMME DU).

La sagesse du monde, le dévouement et l'esprit de Dieu se rencontrent bien souvent dans la femme du peuple. A travers de rudes épreuves, obligées bien plus que les femmes riches, d'être la providence de la famille, on les voit, dans leur ménage, fortes, travailleuses et résignées. Les meilleurs instincts, la séve féconde du cœur, le courage dans la souffrance les élèvent bien haut. Mais, lorsqu'elles ont la vie un peu facile, grâce à la santé et au travail, comme il est doux de remarquer leur gaieté, leur dévouement, leur confiance en Dieu et ce bonheur serein qui ne s'achète pas ! (DUPEYTE-DILHAN.)

PHILOSOPHIE.

Les femmes ne sont philosophes que par le cœur. (ERNEST LEGOUVÉ.)

PHYSIONOMIE.

Les femmes s'attachent à la physionomie d'un homme plus qu'à ses traits. Un visage laid mais expressif suffit à qui veut leur plaire. Une jolie femme agit toujours un peu comme si elle se croyait jolie pour deux ; elle est belle, qu'importe que l'homme qu'elle aime manque de beauté? N'est-ce pas sa beauté à elle qui est la raison de l'amour qui la lie à son amant ? (P.-J. Stahl.)

PIÉTÉ.

La piété est une vertu de femme que les femmes seules se transmettent bien. (Balzac.)

*

La piété est douce et modeste. La dévotion est vaine et bruyante. Une femme pieuse est un ange, une femme dévote est le diable lui-même, sous sa plus dangereuse métamorphose. (P.-J. Stahl.)

PITIÉ.

La pitié, inerte, passive chez les hommes, plus résignés aux maux d'autrui, est chez les femmes un sentiment très-actif, très-violent, qui devient parfois héroïque, et les pousse impérieusement aux actes les plus hardis. (Michelet.)

*

Les femmes ont au cœur un si grand trésor de pitié, qu'elles peuvent en accorder même à un ennemi mort. (Méry.)

*

Dans une femme bonne et sensible, la pitié est presque toujours le commencement de l'amour. Je sais des hommes qui ne manquent pas d'arrogance et qui pourtant ont consenti à entrer dans un cœur par cette porte un peu basse. (P.-J. Stahl.)

*

Les femmes, ressentant plus vivement et plus promptement les douleurs dont elles sont témoins, doivent les plaindre davantage. Nous avons de l'humanité; plus tendres, elles ont de la pitié. La moindre plainte déchire leur oreille ; une blessure légère offense leurs regards. Il semble que leur mission sur la terre soit d'apaiser, de secourir. Entraînées vers les malheureux, quand nous ne sommes qu'émus par leurs cris, elles les ont déjà soulagés, que nous hésitons encore à voler à leur secours. (De Ségur.)

PLAIRE.

Plaire est le droit, plaire est le devoir de la femme. Une femme déplaisante n'est point à sa place dans la nature et n'a point de rôle dans la société; l'emploi des travestis pourrait seul lui permettre d'y paraître. (P.-J. Stahl.)

*

Le premier mérite auprès des dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car, au défaut des amants à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de se plaire davantage. (Saint-Évremond.)

*

Rien n'embellit plus une femme que le désir de plaire puisé dans le besoin d'aimer. (SANIAL-DUBAY.)

*

Une belle femme plaît aux yeux ; une bonne femme plaît au cœur ; l'une est un bijou, l'autre est un trésor. (NAPOLÉON.)

*

Les femmes veulent plaire parce qu'elles aiment ou veulent être aimées : les hommes veulent plaire aux autres, afin de se plaire d'autant plus à eux-mêmes. (FRÉD. ANCILLON.)

PLAISIR.

Une femme sage laisse le plaisir aux enfants et aux jeunes filles et cherche le bonheur. (P.-J. STAHL.)

*

Les femmes sont seules aptes à bien sentir la différence qu'il y a entre savourer les avant-coureurs du plaisir et jouir du bonheur. De plus, elles éprouvent, après le plaisir, des sensations qui sont inconnues aux hommes. (SAINT-OMER.)

POLITESSE.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que, pour

leur plaire, l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse. (Saint-Évremond.)

*

Les femmes sont toujours plus polies, plus aimables que les hommes. (Chamfort.)

*

C'est moins un hommage qu'une insulte pour les femmes, que ce ton d'afféterie dont on a composé la politesse envers elles. Comment a-t-on pu croire que de telles fadeurs, des soumissions aussi absurdes, des faussetés aussi évidentes, fussent des moyens de plaire à des êtres sensés, qui ne peuvent manquer d'apercevoir que les démonstrations de ce faux respect ne concernent que les bagatelles et jamais les choses les plus importantes! Comme on altère le son de voix et les mots que l'on adresse aux enfants, pour les adoucir et les rendre plus propres à leur petit langage, aurait-on cru de même qu'il fallait altérer les sentiments et les actions, pour les mettre à la portée du sexe? Nous les traitons plus en poupées qu'en êtres raisonnables, et l'excès de nos attentions puériles devient l'excès d'une impertinence qui devrait plutôt blesser leur amour-propre que le flatter. (Weiss.)

*

Le commerce des femmes, égayé d'un amour honnête, est la meilleure école de politesse, de plaisir et même de sentiment : il adoucit le caractère, développe la sensibilité, donne cette fleur d'esprit, cette délicatesse de tact et de procédé qui ajoute tant de prix aux qualités plus solides. (Weiss.)

POLITIQUE.

Chez les femmes, les grandes pensées *politiques* viennent du cœur. L'une, vierge inspirée, se fait soldat pour sauver son pays. Une autre, mère passionnée, entreprend la guerre pour rétablir son fils sur le trône. Les conspirations que les femmes ourdissent, nous ne parlons que de leurs intrigues, ont toujours une cause généreuse, une origine poétique; quelquefois une noble vengeance les inspire; mais il faut leur rendre justice, le plus souvent c'est un sentiment très-tendre qui leur met les armes à la main. (Madame de Girardin.)

POLYGAMIE.

Nous préférons la coutume loyale des Orientaux, d'avoir plusieurs femmes, à celle de n'en avoir qu'une, qu'on trompe avec les femmes des autres. (Théophile Gautier.)

POUVOIR.

Les femmes peuvent tout ce qu'elles osent entreprendre : celles qui ont assez d'élévation dans l'âme pour prendre sur nous cet avantage, se vengent de notre orgueil par un bienfait inestimable; et leurs charmes n'en deviennent que plus puissants sur les hommes qui méritent ce nom. (Boudier de Villemert.)

*

Le pouvoir d'une femme est sans borne sur l'homme qui l'aime; si cet homme est haut placé, le pouvoir d'une femme peut donc être immense, soit pour le bien, soit pour le mal. En regardant l'histoire du côté où les femmes ont influé sur elle, on ne voit pas que leur em-

pire ait jamais été funeste; pourtant je ne crois pas que la politique soit précisément dans le génie des jeunes femmes. (P.-J. STAHL.)

*

O femmes ! quel pouvoir vous fut donné sur nous !
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux ;
Contre vous c'est en vain que la raison nous arme
Et les plus vieux sont les plus fous.

(DUCIS.)

*

Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée;
Elle choisit ses temps et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.

(THOMAS CORNEILLE.)

PRÉJUGÉS.

Nous laissons les femmes croupir dans les préjugés, et c'est cependant à elles que nous confions la première éducation des hommes. Étrange aberration qui n'explique que trop bien pourquoi, de nos jours, il y a tant d'hommes qui sont femmes. (FRÉDÉRIC GÉRARD.)

PRIER.

Prier, pour les femmes, c'est aimer. A beaucoup d'égards, leur vie n'est qu'une prière perpétuelle; mais qu'elles n'en veuillent pas trop à la nature de les avoir soumises à ce rôle, puisque le plus souvent leurs prières équivalent à des ordres. (DE KÉRATRY.)

PRINTEMPS.

Il y a des femmes qui traversent la vie comme ces souffles du printemps qui vivifient tout sur leur passage. (Necker.)

PRIX DE VERTU.

A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit, dit la Fontaine, à la fin d'une fable où il compare entre eux les actes de dévouement de quatre amis fidèles. Le bonhomme a raison; et son jugement est devenu la règle de ses sages confrères de l'Académie française, et c'est ce qui explique comment le sexe fort n'a que le tiers des prix de vertu. (H. Rigault.)

*

Il n'est pas de carrière qui soit moins encombrée que celle de héros. Sur cent prétendants, il n'y en a guère qu'une vingtaine qui obtiennent la couronne, et, sur ces vingt élus, les deux tiers sont des femmes. Il est presque impoli de vouloir expliquer une supériorité qui semble naturelle : l'explication, du reste, se présente d'elle-même. Aux yeux de l'Académie qui juge et récompense la vertu, ce n'est pas seulement un trait accidentel de courage ou de dévouement; c'est encore et surtout la continuité de l'effort, la persévérance dans le sacrifice, l'habitude de l'abnégation. (H. Rigault.)

PROBABILITÉS.

Le calcul des probabilités n'est jamais plus vain, que lorsqu'il s'exerce au sujet des pensées et des sentiments d'une femme. (Octave Feuillet.)

PRODIGALITÉ.

Les hommes songent quelquefois à garantir leurs vieux jours du froid et de la faim, mais une femme prodigue se ruine à son insu. (JUVÉNAL.)

PROPHÉTIE.

Les femmes qui ont été douées du don de prophétie ont toujours eu des inspirations plus fortes que les hommes. (AGRIPPA.)

*

Les femmes sont toutes un peu prophètes. Il semble que leurs sens délicats pressentent les événements quand ils doivent avoir un grand intérêt pour elles. (L. SCHILLER.)

PROPOS GALANTS.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces compliments insultants et moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidents mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon? ceux mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, et ne seraient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudrait avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, et rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. (J.-J. ROUSSEAU.)

PROTÉCTION.

Notre rôle de protection vis-à-vis des femmes nous est si formellement imposé par tous les sentiments d'honneur, qu'il ne peut être interverti un seul instant, même en toute probité, sans qu'il se répande sur nous je ne sais quelle ombre douteuse et suspecte. (Octave Feuillet.)

PRUDENCE.

Il est de la prudence des femmes de voiler leurs yeux aussi bien que de taire leur bouche : on leur demande rarement ce que leur regard n'a pas fait espérer. (Laténa.)

*

Une femme qui aime est capable de toutes les qualités que le soin de son amour exige, et même de prudence. (P.-J. Stahl.)

PUDEUR.

Une femme doit avoir de la pudeur, non-seulement pour elle-même, mais pour tout son sexe, c'est-à-dire qu'elle doit être jalouse que toutes les femmes en gardent les lois, car ce qui blesse la modestie de l'une blesse la modestie de toutes. Celle qui se met nue aux yeux des hommes déshabille en quelque sorte toutes les femmes honnêtes; en se montrant sans voile, elle montre sans voile toutes les autres. (J. Joubert.)

*

L'empire de la pudeur est tel, qu'une femme tendre arrive à se

trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles. (Beyle).

*

La pudeur d'une honnête femme la suit partout, même et surtout dans les bras de l'homme qu'elle aime. On peut être l'amant, le mari d'une femme depuis dix ans et offenser sa pudeur. Ces offenses sont odieuses à toutes les femmes qui ont le sentiment de leur dignité et mortelles à l'amour. Oter la pudeur des relations amoureuses, c'est en ôter l'amour même. (P.-J. Stahl.)

*

Chez une jeune femme dont le cœur est pur et dont l'amour est resté vierge, le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur. La pudeur, n'est-ce pas toute la femme? (Balzac.)

PUISSANCE.

C'est dans les chagrins domestiques, d'où sortent tant de passions cruelles, dans ces efforts sans gloire qui demandent tant de courage, dans les maladies qui semblent les réunir tous, et jusque dans la mort, que paraît la puissance des femmes. De tous les maux destinés au genre humain, les uns sont actifs, et les autres passifs comme les sexes qui doivent les supporter. Les femmes, par je ne sais quel charme secret de leur imagination, échappent à ceux-ci en s'y abandonnant; les hommes s'étonnent, au contraire, quand ils ne peuvent aller au-devant d'eux, les saisir par la réflexion. Celui que la vue des armes anime, s'effraye aux approches des évanouissements. C'est au héros à donner l'exemple du courage dans les batailles, et à aller au-devant de la mort; la femme le surpasse à l'attendre dans la maison. (Bernardin de Saint-Pierre.)

QUALITÉ.

Il faut, dans une femme, que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur découle de ses lèvres, et que le travail occupe ses mains. (J.-L. Mabire.)

*

Il ne manque aux qualités des femmes que la durée. (P.-J. Stahl.)

*

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux. (La Bruyère.)

RAISON.

Toutes les femmes ne sont pas raisonnables, et c'est grand dommage; je ne sais rien de plus doux et de plus persuasif que le langage de la raison sortant de deux lèvres vermeilles et appuyé de deux bons baisers. (P.-J. Stahl.)

RECEVOIR.

Les femmes sont les seuls êtres qui sachent bien recevoir, parce qu'elles peuvent toujours rendre. (Balzac.)

RECLUSION.

Tout pays où les femmes ne tiennent pas, dans l'ordre social, la place à laquelle elles sont appelées par la nature, est plus loin de l'état de civilisation que les sauvages mêmes, qui, s'ils ne respectent pas leurs femmes, au moins ne les enferment pas. (De Ségur.)

REFUS.

En amour, la femme qui dit : « Non, » aime quelquefois plus que celle qui dit : « Oui. » (P.-J. Stahl.)

REGARD.

Une étincelle suffit pour allumer un incendie. — Un regard suffit pour enflammer un cœur. L'extrait ci-dessous des *Souvenirs de jeunesse d'un prisonnier politique,* publiés récemment par la *Revue des Deux Mondes,* en fournit un exemple après mille autres.

« Au milieu d'une existence aussi irrégulière, c'était avec une fougue désordonnée qu'on se livrait aux intrigues amoureuses. Jusque-là, je n'avais point aimé ; quelques liaisons d'étudiant avaient un instant occupé mon attention sans laisser de traces durables.

» Dans une maison où je me trouvai par hasard, je rencontrai un jour une jeune fille qui fit sur moi une profonde impression.

» Je ne dirai pas que j'en devins subitement amoureux ; mais, à sa vue, j'éprouvai une émotion inconnue, et mon cœur tressaillit violemment.

» J'ignorais le nom, la famille et la condition de cette jeune fille.

« Plusieurs jours se passèrent, pendant lesquels sa pensée occupa de plus en plus mon esprit. J'en vins bientôt à souffrir de ne pas la voir.

» Un dimanche, à l'église (à Rome, les amours naissent presque toujours à l'église), je crus la reconnaître. Je m'approchai. C'était elle en effet. Accompagnée de sa mère, elle assistait aux offices avec une modestie qui me toucha.

» Oubliant tout ce qui m'entourait, je m'abandonnais à une muette contemplation, quand tout à coup elle leva la tête. Nos yeux se rencontrèrent, son regard m'enivra; j'aimais. » (F. Buloz.)

RELIGION.

Un homme peut être poussé par mille sentiments au fond d'une abbaye; il s'y jette comme dans un précipice; mais la femme n'y vient jamais qu'entraînée par un seul sentiment. Elle ne s'y dénature pas, elle épouse Dieu. Vous pouvez dire aux religieux : « Pourquoi n'avez-vous pas lutté? » mais la religion d'une femme est presque toujours une lutte sublime. (Balzac.)

*

Rien ne pare une femme qui aime comme le sentiment religieux; il ajoute à la beauté, et embellirait la laideur si une femme qui aime pouvait être laide. (Aug. Guyard.)

*

Presque toutes les religions doivent aux femmes la rapidité de leurs conquêtes. Douées d'une imagination vive et d'un esprit ardent, animées d'un zèle pieux pour la religion qu'elles professent, elles ont été les premières dans toute espèce de culte à voler dans les flammes, à braver les échafauds et à livrer aux tourments leurs corps faibles et délicats. (Catalani.)

*

Les hommes ont tout adoré. Le veau d'or, le bœuf Apis, les oignons d'Égypte, le feu, ont eu des autels, des prêtres, un culte. Comment se fait-il que la religion de la femme, qui est dans le cœur de tous, n'ait point encore eu sa formule. (P.-J. STAHL.)

*

Certains sceptiques prétendent que si la religion ne convient pas aux hommes, elle est nécessaire aux femmes. Pourquoi les croyances que leur raison repousse seraient-elles bonnes pour servir de guides à des êtres auxquels ils ne refusent ni la raison ni l'intelligence? (FRÉDÉRIC GÉRARD.)

RÉPRIMANDE.

Le meilleur livre de morale, pour un jeune homme, c'est une femme estimable et aimée. Une réprimande de sa part n'est qu'une légère égratignure. On ne se fait pas une idée de la douceur et de l'efficacité d'une réprimande placée entre deux baisers. (A. GUYARD.)

RÉSIGNATION.

La résignation n'a rien qui parle à l'imagination; elle n'a point d'éclat; quelques-uns l'appellent une lâcheté; la faveur des hommes lui manque, et rarement elle a sa récompense. Et cependant elle est le dernier mot de la vie de la femme, lorsque, après avoir tout épuisé, elle se voit forcée de renoncer au bonheur. Mais que les opinions humaines sont faibles et aveugles! Et combien plus de grandeur dans cette silencieuse patience, et dans ce retranchement austère de toute illusion, que dans les emportements d'une colère impuissante, et les faciles représailles de la trahison! (PAUL JANET.)

*

L'excès du sentiment n'appartient essentiellement qu'au sexe féminin; et le degré de sa sensibilité ne peut être comparé qu'à celui de ses souffrances et de sa résignation. (De Ségur.)

*

Il y a chez les mères et chez les femmes aimantes une patiente résignation qui surpasse l'énergie humaine et révèle peut-être l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme. (Balzac.)

RÉSISTANCE.

Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne, que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des secrets d'un cœur qui se défend. Les rencontres que l'on se ménage, les regards tristes et doux que l'on dérobe, le frémissement d'une main palpitante qu'on a souvent effleurée d'une main timide avant d'oser la saisir : voilà ses suprêmes voluptés. (Ch. Nodier.)

*

Les femmes pressentent que le moyen pour elles d'être longtemps heureuses n'est pas de faire des heureux trop tôt. Voilà pourquoi, malgré les sollicitations du plaisir, aussi impérieuses, dans certaines circonstances, chez elles que chez nous, elles résistent avec une force dont nous serions incapables, et ne cèdent qu'à la dernière extrémité. (A. Guyard.)

RÉVOLUTION.

Mesdemoiselles de Lespinasse, de la Chaux, Aïssé, mesdames du Châtelet, Ninon, de Warens, d'Épinay, d'Houdetot et Dupin ont toutes entre elles un lien de famille par la grâce, la délicatesse, le charme de l'esprit, et surtout par la générosité du cœur. Or, leur siècle est encore plus grand par la générosité de ses aspirations que par la hauteur de ses vues; et qui pourrait faire la part de ce qui leur revient dans ces nobles tendances, dans cet enthousiasme sacré, dans ces sentiments de sublime ivresse qui saluèrent l'aurore de la Révolution? — Pour moi, j'y entends un écho de leur âme. (P. Lanfrey.)

ROLE.

La société civile, dans la distribution de ses rôles, n'en a donné qu'un passif aux femmes. Leur empire a pour limites le seuil de la maison paternelle ou maritale. C'est là qu'elles règnent véritablement; c'est là que, par leurs soins journaliers, elles dédommagent les hommes des travaux et des peines qu'ils endurent hors de leurs foyers. Compagnes tendres et soumises, les femmes ne doivent prendre d'autre ascendant que celui des grâces et des vertus privées; et ce plan de conduite, conforme à la nature, a constamment rendu heureuses celles qui ont eu le bon esprit de ne pas porter leurs vues plus haut. La félicité du genre humain repose toute sur les mœurs domestiques. (*Galerie des femmes célèbres.*)

RUE.

Les femmes ont beaucoup plus de courage que les hommes : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, *non, sans* doute; mais ce sont de braves mères de famille

laborieuses, qui courent pour affaires; des ouvrières consciencieuses, qui reportent leur ouvrage à l'heure dite; des gardes-malades, qui rejoignent un lit de douleur; de jeunes filles artistes, qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible; vous ne risquez jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration. (Madame DE GIRARDIN.)

SACRIFICE.

On a besoin des autres quand on aime, ne fût-ce que pour les sacrifier à celui qu'on aime. (BALZAC.)

*

Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. (DUCLOS.)

*

Il n'est pas rare de voir une femme miraculeusement échappée aux dangers de la jeunesse et de la beauté, perdre le fruit de tous ses sacrifices en se donnant dès qu'on cesse de l'attaquer. C'est une citadelle qui a courageusement repoussé tous les assauts, et que la famine force enfin à se rendre. (LATÉNA.)

*

La nature, en accordant aux femmes cette sensibilité vive qui excite l'enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau, mit encore dans leur âme cette faculté céleste qui leur rend tous les sacrifices *possibles*, quand ils sont nécessaires au bonheur ou au salut des *objets de* leurs affections. (SAINT-ÉVREMOND.)

*

Le sexe s'entend surtout en sacrifices; il en a le mérite et la science. Il semble que le besoin de vivre pour les autres soit le complément de son existence. Même sans avoir éprouvé son dévouement, on en a le doux et secret pressentiment; on se rapproche des femmes par le calcul rapide de tout ce que l'on peut en attendre. Sûrs d'elles pour nos plaisirs, nous les désirons dans nos peines, et leur règne peut recommencer à l'instant même qui voit finir notre bonheur. (De Ségur.)

SAGESSE.

La sagesse d'une femme consiste moins à triompher de l'amour d'un galant homme qu'elle voit tête à tête et qu'elle trouve aimable, qu'à ne point s'exposer à ce tête-à-tête. Quand on combat ce que l'on aime, on succombe tôt ou tard. (Marivaux.)

*

La sagesse, dans une laide femme, peut être une qualité affectée pour s'attirer de la considération quand elle ne peut mériter des soins, et pour surprendre l'estime des hommes, quand elle ne saurait aspirer à leur tendresse : elle n'est point suspecte de ces motifs dans une femme qui a de la beauté. C'est être véritablement sage que de savoir mépriser les avantages qu'on pourrait se proposer à ne l'être pas. Rien ne fait tant briller la sagesse que la beauté, et l'on peut dire que c'est le comble de la perfection, que d'être sage lorsqu'on a de quoi faillir. (Saint-Évremond.)

*

La femme sage évite de se faire remarquer. (Clément XIV.)

*

Les femmes nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites : plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes. (SHERIDAN.)

SANG-FROID.

Les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué. (BALZAC.)

*

Madame Roland, sur l'échafaud, demanda qu'il lui fût permis d'écrire les pensées remarquables qui s'étaient présentées à son esprit dans le fatal trajet. Il est à regretter que sa demande ne lui ait pas été accordée; car, à ce moment suprême de la vie, des esprits fermes, qui conservent leur sang-froid, ont souvent des pensées extraordinaires; ce sont comme des anges qui descendent éclatants de lumière sur les sommets du passé. (GOETHE.)

SAVOIR-VIVRE.

Une honnête femme goûte doucement la vie et ne la passe pas dans un faste et dans un luxe qui se remarquent en toutes choses. On la voit sans jalousie dans l'opulence et dans les honneurs, parce qu'elle use de ses richesses et de son crédit d'une manière à obliger tout le monde, et il semble qu'elle n'ait de la fortune que pour en faire part à ceux ou à celles qui le méritent.

Elle vit avec tout le monde comme elle le doit, elle a du respect pour celles qui sont au-dessus d'elle ; de la bonté pour celles qui lui sont inférieures et de la civilité pour ses égales. Enfin elle a une

douceur et des manières si engageantes, que l'on ne peut se défendre de l'estimer et de l'aimer. (L'abbé Goussault.)

SCIENCE.

Les femmes n'ont-elles pas la science innée de tout ce qui est bon et convenable? est-il dans la vie un abîme sur lequel elles ne planent en se jouant, lorsqu'elles veulent déployer cette intelligence au vol toujours prêt dont la nature les a douées? (Charles de Bernard.)

*

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire. (La Bruyère.)

*

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions : la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. (Fénelon.)

*

Les femmes sont pour la plupart enterrées sous l'art. Que leur faut-il que vivre aimées et honorées? Elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la logique et semblables drogueries, si vaines et inutiles à leurs besoins, j'entre en crainte que les hommes qui leur conseillent, ne le fassent que pour avoir droit de les régenter à ce titre. C'est bien assez qu'elles puissent, sans nous, ranger la grâce de leurs yeux, à la gaieté, à la sévérité et à la douceur; assaisonner un nenni de rudesse, de doute et de faveur; et qu'elles ne cherchent point d'interprète aux discours qu'on leur fait pour leur plaire. Avec cette science,

elles commandent en baguettes, et régentent les régents de l'école. (MONTAIGNE.)

*

Si toutefois il fâche aux femmes de nous céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin : c'est un art folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, à allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences. (MONTAIGNE.)

*

La femme a, en toutes choses, moins d'aptitude pour la théorie que pour la pratique, et sa science de prédilection est la science de la vie, celle qui s'apprend par l'expérience plus encore que par les livres, et dans les rapports journaliers d'un intérieur domestique beaucoup mieux que dans les relations agrandies d'un monde toujours plus ou moins artificiel. (EUGÈNE BUISSON.)

*

Les femmes peuvent partager avec nous la possession des sciences. La nature n'a pas eu dessein de les exclure, et les raisons mêmes qui sont alléguées contre leur droit, le confirment davantage et leur valent de nouveaux titres. (Le P. LE MOYNE.)

*

La capacité ne peut être disputée aux femmes : il s'en est trouvé parmi elles qui ont suivi d'aussi près qu'aucun homme la philosophie la plus sublime et la plus spéculative; qui ont traversé tout ce qui peut être ouvert à la raison humaine; qui ont été plus haut que Socrate et que Platon, plus loin qu'Aristote et que Théophraste. (Le P. le Moyne.)

*

Elles nous font horreur autant qu'à Chrysale, ces savantes qui ne savent pas être des femmes...

Merci, Molière, d'avoir cinglé jusqu'au sang ces grimaces de l'intelligence...

Mais n'applaudissons pas à contre-sens comme le public, qui croit que le tort de Philaminte est d'être savante...

La faute de Philaminte n'est pas d'être savante étant femme, c'est de n'être que savante; c'est de n'être ni maîtresse de maison, ni mère, ni épouse, ni femme; un homme qui ne serait que savant, et qui négligerait, comme elle, sa maison et ses enfants, ne serait pas moins ridicule ni moins coupable. Molière aurait pu retourner sa pièce et prendre un homme pour représenter les inconvénients de l'intelligence abstraite et de l'étude aveugle. Balzac l'a fait dans *la Recherche de l'absolu,* qui est la contre-partie tragique des *Femmes savantes*, et Balthazar Claes engloutissant quatre millions dans son laboratoire, volant sa fille et tuant sa femme, est autrement funeste que Philaminte préférant son observatoire à sa cuisine et s'exagérant la poésie de Trissotin... (Aug. Vacquerie.)

*

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science de la femme ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent. (J.-J. Rousseau.)

SECRET.

Quoi qu'on en dise, une femme est plus capable qu'un homme de garder un secret, parce qu'elle en comprend mieux l'importance. La discrétion d'une femme est parfaite quand l'amour ou l'amitié en est le sceau. (Aug. Guyard.)

*

Les femmes savent garder un secret. Si l'une d'elles, appliquée à la torture, a pu se couper la langue afin de ne rien révéler, c'est une preuve du pouvoir qu'elles ont sur elles-mêmes. (Lope de Vega.)

SÉDUCTION.

Les hommes, sans valoir mieux que les femmes, se croient en droit de déclamer contre elles, et le plaisir de les séduire est quelquefois pour eux au-dessous de celui de les déchirer. (Sanial-Dubay.)

*

Une femme qui est au-dessus de la flatterie, et qui méprise toute louange que son propre cœur n'a point avouée, est, moralement parlant, hors des atteintes de la séduction. (Richardson.)

*

O sexe doux et fidèle, mais faible, pourquoi toutes les facultés de ton âme sont-elles si entraînantes et si puissantes, qu'elles font pâlir et fuir ta raison? Pourquoi portes-tu dans ton cœur un respect si profond pour un sexe qui n'épargne pas le tien! O femmes! plus vous

embellissez votre âme, plus vous donnez de grâces à votre corps, plus l'amour règne dans vos cœurs et respire dans vos yeux ; plus vous empruntez les charmes des anges, plus nous recherchons ces anges pour les perdre et les chasser du ciel ; — c'est précisément dans le siècle où vous êtes les plus belles et les plus séduisantes, que tous les écrivains, les artistes et les grands de la terre se réunissent autour de vous comme une forêt d'arbres empoisonnés, au milieu desquels vous devez périr, et nous nous estimons davantage en raison du nombre des sources et des coupes de poison que nous présentons à vos lèvres. (JEAN-PAUL.)

*

Un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze ans : c'est la jeune personne qui est déshonorée. (BEYLE.)

SENS.

Ce n'est point par les sens que viennent à faillir les femmes : elles en ont presque toutes le commandement. Il n'en est pas ainsi des hommes, même les plus délicats : c'est toujours par là qu'ils sont faibles. Aussi, dans le commencement de la passion, tous les avantages sont du côté de la femme ; mais a-t-elle affaire à qui sait la toucher, les choses changent bientôt de face. Elle sent si vivement les maux qu'éprouve celui qu'elle aime, son imagination lui prête tant de nouveaux charmes, que, parvenue à ce point, une femme veut déjà trop fortement le bonheur de son amant pour lui refuser le reste. (SAINT-PROSPER.)

SENSIBILITÉ.

Les femmes ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. (THOMAS.)

SENTIMENT.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme. (VOLTAIRE.)

*

La femme est le seul être de la nature qui nous rende sentiment pour sentiment, et qui soit heureux du bonheur qu'il nous fait. (DIDEROT.)

*

La raison et la réflexion chez les femmes cèdent toujours le pas au sentiment : peut-être ne s'en trouvent-elles pas plus mal. (SANIAL-DUBAY.)

*

Les femmes ont un inimitable talent pour exprimer leurs sentiments sans employer de trop vives paroles; leur éloquence est surtout dans l'accent, le geste, l'attitude et les regards. (BALZAC.)

*

Qui oserait blâmer une femme de ce que les devoirs de sentiment l'emportent quelquefois en elle sur le sentiment des devoirs? (***.)

*

Souvent, les femmes craignent de nous faire sentir la supériorité de leur sentiment, et alors elles cachent leur douleur avec autant de *joie* qu'elles taisent leurs plaisirs méconnus. (BALZAC.)

*

Les femmes ne s'amusent point à connaître ni à définir ; mais elles sentent, et le sentiment chez elles est juste ; il leur tient lieu de lumières et de réflexions. (Le chevalier de Propiac.)

*

La femme porte le sentiment et les passions du cœur à leur dernière limite...

C'est une femme, Madeleine, qui personnifie le repentir, comme sainte Thérèse personnifie la dévotion, et Jeanne d'Arc l'enthousiasme patriotique. (Alex. Mayer.)

*

Les femmes ont, en général, le sentiment plus sûr, plus prompt, souvent plus délicat que les hommes, et c'est par là qu'elles préviennent les plus grands malheurs. La lueur obscure et tremblante du sentiment est mille fois plus sûre et plus rapide que le flambeau brillant de l'esprit et de la raison. Voilà pourquoi les hommes font tant de fautes énormes et de chutes si marquées, lorsque les femmes s'arrêtent presque toujours au bord du précipice. (Grimm.)

SENTIR.

Il a été donné aux femmes de sentir, d'une manière admirable, les nuances d'affection, les variations les plus insensibles du cœur humain, les mouvements les plus légers des amours-propres.

Elles ont, à cet égard, un organe qui nous manque : voyez-les soigner un blessé. (Beyle.)

SÉVÉRITÉ.

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. (La Rochefoucauld.)

*

Une honnête femme étudie plus sa conduite que celle des autres ; elle s'examine sans se faire grâce et ne se pardonne rien, toute sa sévérité est pour elle, son indulgence pour les autres. (L'abbé Goussault.)

SILENCE.

Il y a de l'éloquence à se taire quand le malheur ne peut être exprimé. (Héloïse.)

SIMPLICITÉ.

La simplicité, ennoblie par le sentiment, a des attraits que tout le subtil de l'art, tout le raffinement de la coquetterie ne peuvent remplacer. — C'est aussi souvent chez les femmes sérieuses, sensées et froides en apparence, qu'on trouve les sens les plus actifs, l'imagination la plus délicate, l'âme la plus profondément occupée, et par contraste, la résistance plus soutenue ; mais la sévérité, lorsqu'elle n'est pas feinte, et que la tendresse l'accompagne, offre des plaisirs qui lui sont propres. L'excitante difficulté, ses motifs respectables, le mystique du langage, l'importance attachée aux bagatelles, les gros scrupules aux petites choses; ce combat entre le penchant et le devoir ; ce mélange d'abandon et de retenue, de tendresse et de barbarie, de saint et de profane;... cet œil, qui, s'élevant au ciel, semble accuser *sa rigueur*, et qui, se rabaissant humide, demande pardon de sa

cruauté ;... tout cela a des charmes supérieurs aux grâces sémillantes, et au ton de légèreté d'une petite-maîtresse ; l'une éblouit, l'autre touche; l'une entraîne, l'autre fixe; l'estime dédommage d'un côté de ce qu'on perd de l'autre, et les lauriers de la chasteté s'entrelacent avec les roses de l'amour. (Weiss.)

SOCIÉTÉ.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. (Voltaire.)

*

La société des femmes est l'élément des bonnes mœurs. (Goethe.)

SOEUR.

Il est dans la famille, telle que les cœurs épris de l'idéal peuvent la rêver, il est un être qui joue un rôle tout à fait à part, et dont l'influence morale sur le jeune homme a quelque chose de charmant : c'est la sœur. Est-elle plus jeune que son frère, c'est presque une fille pour lui ; est-elle plus âgée, c'est presque une mère. Dans l'un et l'autre cas, c'est une sauvegarde. (Ernest Legouvé.)

*

Une famille est incomplète quand il ne s'y trouve que des garçons. Il est bon que, dès l'enfance, l'homme soit habitué à voir dans la femme autre chose qu'une machine ou qu'une fiancée, et que l'affection d'une sœur, après celle de sa mère, lui montre tout ce que peut valoir l'intimité des femmes en dehors même de l'amour. C'est ce qu'ignorent toujours les fils uniques. Les jeunes gens qui ont eu

des sœurs sont des maris plus sûrs. Ils ont des femmes une idée plus vraie; pour eux, une femme n'est pas un rêve impossible, c'est une réalité aimable et charmante, tout choyer. Tout, dans le premier objet de son amour, choque l'homme sentimental et romanesque qui n'a point, dès l'enfance, vécu dans la familiarité de personnes de l'autre sexe. Eh quoi! l'ange qu'il adore, boit et mange; il a chaud, il a froid; toutes les nécessités de la nature sont autant de déconvenues, de déceptions pour les amants d'un idéal féminin tout à fait fantastique. Un autre inconvénient, c'est que toute femme qui ne peut pas, dans le monde, être leur femme ou leur maîtresse, leur paraît de trop dans l'univers. (P.-J. Stahl.)

SOEURS DE CHARITÉ.

Ouvre-toi, triste enceinte où le soldat blessé,
Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile!
Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps, dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
Oh ! courage touchant ! ces tendres bienfaitrices.
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices.
De mille êtres souffrants prévenant les besoins.
Surmontant les dégoûts des plus pénibles soins.
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures.
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures.
Ce déplorable lit dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour.
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

(Legouvé père.)

SOUFFRANCE.

Nos erreurs et nos fautes les plus condamnables sont peut-être celles qui portent atteinte à la sérénité des femmes. Hélas! combien n'y en a-t-il point de ces aimables créatures qui souffrent inconnues, dont le cœur saigne en badinant, et qui, la joie peinte sur le visage, se retirent précipitamment dans quelque coin obscur, ou se cachent derrière leur éventail, pour s'abandonner aux larmes qui les oppressent, et qui payent un jour de gaieté par une nuit de douleur. Ainsi, souvent dans la nature une atmosphère lucide et transparente présage un temps pluvieux. (Jean-Paul.)

*

Quel homme éprouva jamais tout ce que le cœur d'une femme peut souffrir? (Madame de Stael.)

*

Les femmes aiment mieux souffrir que ne rien sentir. (Demoustier.)

SOUMISSION.

En général, les femmes sentent si bien le besoin d'appui que réclame leur faible nature, qu'elles ne songent nullement à usurper une prépondérance dont elles ne savent que faire; mais, lorsque enfin elles se trouvent réduites à la triste alternative de la perte de leur dignité ou de la révolte, elles n'hésitent pas et se montrent alors habiles à la défense. (De Frarière.)

SOURIRE.

Le sourire d'une femme vertueuse est un rayon de soleil, un regard de Dieu. (J. Duflot.)

*

Les preux des temps anciens se faisaient tuer pour obtenir un doux regard de leur dame. La moitié des belles actions de notre histoire ont eu pour salaire un sourire. C'était bien beau, cette chevalerie, c'était trop beau, cela devait passer. Aujourd'hui, on rit de don Quichotte courant après les aventures pour plaire à Dulcinée, et l'on va tous les soirs se pâmer au cirque devant le maillot rose d'une écuyère. Nous ne sommes plus des chevaliers errants, nous sommes des palefreniers. Le progrès est sensible. (P.-J. Stahl.)

*

Le sourire des femmes résignées fendrait le granit. (Balzac.)

*

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs !
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire,
Et l'univers est consolé !

(Béranger.)

SOUS-MAITRESSES.

Pauvres filles que les sous-maîtresses! pauvres créatures déshéritées de bonheur et pour qui la vie est bien rude et bien aride!

On les plaindrait, si l'on songeait à leur existence solitaire vouée à un labeur sans intérêt comme sans récompense. Pour la plupart, elles se recrutent parmi les filles pauvres des familles déchues; elles ont connu la vie des classes aisées de la société; beaucoup d'entre elles ont de la distinction et des instincts élevés, et cependant elles gagnent cent écus par an, moins qu'une femme de chambre!

Moyennant ce salaire, elles doivent donner leur temps de cinq heures du matin à neuf heures du soir, coucher dans les dortoirs au milieu des élèves, et passer leurs journées à répéter les leçons des professeurs à des intelligences rebelles et taquines, à garder les récréations et à donner des pensums.

Jamais un moment de repos ou de liberté. Toujours le plus ingrat des esclavages. Aussi n'acceptent-elles généralement cette position que dans les premières années de la jeunesse et en attendant d'en trouver une autre. Elles espèrent des jours plus heureux : elles feront une *éducation particulière;* ou bien, en désespoir de cause, elles iront à l'étranger, à moins que, par fortune, par miracle, par l'intervention magique de quelque bonne fée... elles ne se marient!...

Voilà la terre promise de leurs vœux, le but suprême de leurs espoirs secrets, hélas! bien rarement atteint.

En attendant, elles vieillissent avant l'âge et avec l'âge, et usent leur vie sans profit, n'ayant pas même la responsabilité de leurs actes et l'honneur de ce qu'elles enseignent!

Et encore, ne se fait pas sous-maîtresse qui veut! Pour obtenir cette position brillante, il faut avoir passé de un à trois examens; il faut avoir prouvé, par diplôme, que l'on a dans la tête autant de science universitaire que peut s'en assimiler une femme.

Quand on songe à toutes les douleurs qui sont le partage des sous-maîtresses et à l'insuffisance de leur salaire; quand on envisage les inconvénients, les dangers même qui résultent de l'introduction

des hommes comme professeurs dans les pensionnats de jeunes filles, on ne peut s'empêcher de désirer que le ministre de l'instruction publique prenne un bon arrêté qui les en bannisse. — Une femme munie de ses diplômes n'est-elle pas capable d'enseigner d'autres femmes? Et n'est-il pas injuste que la rémunération légitime qu'elle doit recevoir pour son enseignement, soit dévolue à d'autres?

Il faudrait, ou ne point exiger des femmes des brevets d'aptitude, ou, si l'on en exige, leur en assurer le profit. (Claude Vignon.)

SOUVERAINETÉ.

S'il y a conspiration ostensible entre les hommes pour secouer le joug du sexe, il y a convention tacite pour l'adorer; la faiblesse seule de la femme oblige de temps à autre l'homme à ressaisir l'empire; sauf ces rares exceptions, la femme est souveraine. (P.-J. Proudhon.)

SUPÉRIORITÉ.

Les femmes ont une intelligence très-subtile et très-délicate des sentiments, des choses et des individus, — un tact très-supérieur à celui des hommes, une certaine générosité de cœur, et une aptitude naturelle à s'exalter pour le beau et à se dévouer pour ce qui est faible et ce qui souffre, — un tour d'esprit vif et comme électrique qui les rend bien plus sympathiques que nous à tout ce qui est bien. Toutes les femmes sont un peu poëtes par l'imagination, anges par le cœur et diplomates par l'esprit. Ce n'est pas nous qui leur en remontrerons jamais en fait de goût, d'élégance et de distinction.

Ces qualités ont servi à la gloire de toutes les époques où les femmes n'ont pas été tenues dans un état d'asservissement et de minorité exagéré. Les prétendues *précieuses* de l'hôtel de Rambouillet ont contribué à fixer notre langue. Alain Chartier et Milton tont dû l'éveil et l'encouragement de leur génie au baiser dont les reines effleurèrent leur front endormi.

Que de femmes supérieures ont contraint le monde à croire à la

capacité factice de leurs maris, tandis qu'elles se cachaient modestement dans l'ombre de cette auréole!

Toutes les vertus des femmes sont bien à elles : leurs vies sont de notre façon, nous les leur enseignons. Elles obéissent à leurs professeurs.

Nous nous plaignons de la fausseté des femmes, et nous leur défendons, dès le berceau, les élans du cœur, sous prétexte de décence et de bienséance. — Nous les accusons de frivolité, et nous leur interdisons toute autre science que celle de l'aiguille et du ménage. — Nous les trouvons coquettes et avides du bal, elles qui n'ont que ce seul rayon de plaisir et de liberté, elles que les convenances enferment rigoureusement au logis, du moment qu'elles ne s'appuient pas sur le bras d'un père ou d'un mari, — tandis que nous jouissons de la plus entière et plus illimitée liberté, que le monde extérieur nous est tout grand ouvert, depuis le pavé de la rue jusqu'au pont des vaisseaux, depuis la salle d'Opéra jusqu'à la table de marbre des cafés, depuis le salon littéraire jusqu'au Ranelagh et à la cavalcade emportée dans les allées du bois.

Qui a jamais songé à faire la part du vide immense que ces heures d'action extérieure comblent chez l'homme, — et qui ne peut être rempli chez la femme que par la rêverie, ce dangereux compagnon de la solitude, ce complice de l'amour? (Molé-Gentilhomme.)

SUSCEPTIBILITÉ.

Une honnête femme peut entendre tout ce qu'un honnête homme peut dire. (Ernest Legouvé.)

TACT.

Quelle sottise aux femmes de se plaindre! Si elles n'ont pas été les plus fortes, elles ont manqué d'esprit, de tact, de finesse; elles méritent leur sort. Ne sont-elles pas les reines en France? Elles se jouent des hommes comme elles le veulent! quand elles le veulent! autant qu'elles le veulent! (Balzac.)

*

Rien de trop terrestre et de trop matériel ne doit occuper les jeunes filles. Il ne faut entre leurs mains que des matières légères. Comme la nature les dégage, en quelque sorte, de la terre et les forme élancées pour les faire belles, il faut que l'éducation fasse pour leur âme ce que la nature a fait pour leur corps. Tout ce qui exerce pleinement le tact, principalement sur les choses qui ont de la vie, est peu convenable à leur pureté et la détruirait. Elles le sentent si bien par instinct, qu'elles regardent beaucoup et touchent peu; elles ne touchent même les choses les plus délicates que de l'extrémité de leurs doigts. Elles ressemblent à l'imagination et ne doivent qu'effleurer comme elle. Ce qu'il y a de moins original entre nous, en effet, c'est le tact. Aussi remarquez qu'une fille ne touche rien comme une femme, ni une femme chaste en son âme comme celle qui ne l'est pas. (J. Joubert.)

TENDRESSE.

C'est la tendresse, et non pas la beauté des femmes, qui devrait gagner notre amour. (Shakspeare.)

*

La femme est supérieure à l'homme par tous les instincts mystérieux de la tendresse et du sentiment. (Victor Hugo.)

*

Les hommes sont ardents, passionnés, amoureux; les femmes seules sont tendres, et leur tendresse fait faire plus de chemin au bonheur, que tous les emportements de nos délires. (P.-J. Stahl.)

THÉATRE (FEMMES DE).

Aujourd'hui, il y a chez les femmes de théâtre une tendance générale à mépriser des hommages devenus trop mesquins, et à choisir des époux parmi les hommes qui vocalisent le matin avec elles ; qui, le soir, leur serrent la main en *mi bémol,* et se poignardent pour elles en *ut majeur,* ou parmi ceux qui les enlacent dans des poses anacréontiques, qui leur battent des entrechats à la hauteur du nez, et confectionnent avec elles des ronds de jambes et des pirouettes.

Cette habitude de vivre, de travailler, de voyager ensemble, de confondre sa voix, son haleine, de s'embrasser, de se tutoyer, avait, de tout temps, fondé un privilége qui primait celui des amants du dehors, lesquels veulent tout avoir pour de l'argent.

Et c'est bien à tort qu'on a comparé les coulisses d'un théâtre à un sérail, attendu que pas un homme n'y joue le personnage le plus nécessaire à la tenue d'un sérail.

Mais aujourd'hui ces badinages illégitimes ont disparu pour faire place à des unions sérieuses et consacrées par la loi.

Nous voyons successivement tout l'Opéra s'enrégimenter sous les drapeaux de l'hymen, et des femmes, que n'a pas même souillées une proposition déshonnête, jurer, par-devant M. le maire du deuxième arrondissement, fidélité à l'époux de leur choix... (NESTOR ROQUEPLAN.)

*

Il n'y a plus de filles d'Opéra, elles sont passées à l'état mythologique. Les mœurs actuelles du théâtre ont fait, des danseuses et des actrices, quelque chose d'amusant comme une déclaration des droits de la femme, des poupées qui se promènent le matin en mères de famille vertueuses et respectables, avant de montrer leurs jambes, le soir, en pantalon collant, dans un rôle d'homme. (BALZAC.)

TIMIDITÉ.

Que la timidité d'une femme a de jolis regards et qu'elle fait de chemin malgré sa pudeur! (Le prince DE LIGNE.)

TOILETTE.

Entre femmes, la toilette est comme la démarche : une sorte de franc-maçonnerie. A l'ourlet d'un jupon, nous savons qui nous sommes, et ces exagérations de mise, qu'on nous reproche tant, ne sont que la ligne de démarcation entre nous et ces petites bourgeoises qui tentent de nous approcher de trop près. (EM. AUGIER.)

TOILETTE (PROGRÈS DE LA).

MADAME DE POMPADOUR.

Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière, et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer et qui fait la révérence en religieuse?

TULLIA.

Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, et non à la française : je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne, et votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues! Vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne! madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, madame?

TULLIA.

Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce Cicéron qu'un de vos protégés (1) a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comé-

(1) Crébillon, auteur de la *Catilina*, etc., etc.

die de Paris; on y jouait *Catilina* et tous les personnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina, je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait.

. . . .

(Alors on apporte du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc et pair qui se trouva là lui répondit :)

M. LE DUC.

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler

de ce que vous appelez café; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe, et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié! cela est humiliant. (X***.)

TORT.

Les torts des femmes ne sont le plus souvent que des erreurs; ceux des hommes sont presque toujours des fautes. (Beauchène.)

*

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme, mais souvent le mari est cause que la femme a tort, et il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avait tort. (Dufresny.)

TRAVAIL.

Voyez-vous là-haut, à la fenêtre de cette petite mansarde, une tête charmante penchée sur sa broderie? Quel heure est-il? Six heures du matin.

Nous repasserons ce soir à minuit. Ce joli tableau n'aura pas changé. Seulement, au lieu du soleil, c'est la pâle lueur d'une petite lampe qui l'éclairera. La main infatigable de la jeune fille n'aura pas quitté son aiguille. Sa vieille mère impotente dormait le matin; elle dort le soir encore. Nous attendrons un peu en fumant un cigare. Les yeux rouges de l'ouvrière se fermeront en dépit de ses efforts. La lumière s'éteindra. L'enfant se jettera sur son lit et dormira peut-être à son tour. Savez-vous ce que lui aura valu ce labeur surhumain? Trente-cinq sous. Voilà le travail des femmes.

Cette petite ouvrière est jolie. — C..., qui donne quarante mille francs par an à sa vieille danseuse, lui donnerait bien cinq cents francs par mois, je pense, pour quitter son aiguille. Faut-il souhaiter que C... ne passe pas par là. (P.-J. Stahl.)

TRÉSORS.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. (La Rochefoucauld.)

TYPE.

Il y a un type de quadragénaire dont se servent et se moquent les femmes, et dont les espérances sont savamment et sans remords entretenues par elles, comme on a besoin d'une bête de somme. (Balzac.)

UTILE.

Les femmes sont meilleures que nous; leur cœur est si naturellement charitable, que le plaisir d'être utile y devient presque toujours un besoin. (Labouisse.)

VÉRITÉ.

Tandis que nous lisons dans des livres, les femmes lisent dans le grand livre du monde; aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées. La vérité perce plus difficilement en nous; elle trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon en sentinelle et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. (Diderot.)

*

Il n'est pas rare de voir une femme arriver aussi sûrement et certainement plus vite à la vérité, par la force et la spontanéité de l'intention et du sentiment soudain, qu'un homme par la méthode et la justesse du raisonnement. (Alph. Karr.)

VERTU.

Il y a des femmes estimables de deux sortes : celles qui furent toujours vertueuses, et celles qui, étant tombées, se trouvent, par leur chute même, raffermies dans le sentier de la vertu. (Rétif de la Bretonne.)

*

Si de notre temps on donnait à la vertu des femmes ce qu'on donne à leurs vices, les honnêtes femmes auraient un budget avec lequel elles pourraient racheter toutes celles de leurs sœurs déchues, que la misère seule a jetées dans le mal. (P.-J. Stahl.)

*

Les femmes ont, pour l'ordinaire, plus de vanité que de tempérament, et plus de tempérament que de vertu. (Vauvenargues.)

*

Pour une mère, la plus douce récompense de sa vertu est de pouvoir proposer pour modèle sa jeunesse à sa fille. (Madame Geoffrin.)

*

Dans l'après-midi, avant le dîner, les hommes se plaignent quelquefois du peu de vertu des femmes; mais, après le dîner, c'est d'ordinaire de leur trop de vertu qu'ils se plaignent. Quant à ce qui est de leurs vertus, à eux, personne n'en dit jamais mot, et pour cause. (L. Schiller.)

*

Il semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un être étranger contre lequel tout conspire : l'amour séduit son cœur; elle doit être en garde contre la surprise des sens. Quelquefois l'indigence ou d'autres malheurs encore plus cruels l'emportent sur toute la fermeté d'une âme trop longtemps éprouvée; il faut qu'elle succombe.

Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés ou d'autant plus dangereux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte; la reconnaissance les fait valoir, et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une femme est séduite, ne devrait-on pas regarder sa faiblesse plutôt comme un malheur que comme un crime? car enfin la vertu est le cœur; mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur, quoique, dans d'autres occasions, elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir? Étrange condition que celle d'une femme vertueuse! Les hommes la fuient ou la recherchent peu, les femmes la calomnient, et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la seule vertu. (Duclos.)

*

La femme vertueuse, avérée pour telle, et, par conséquent, inaccessible à la fleurette, quelque aimable qu'elle soit, n'a plus de sexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'est plus une femme pour eux, elle ne leur est bonne à rien. Dites-leur : « Elle est belle femme; » ils vous répondront : « Fort belle. » Mais c'est un mot qu'ils disent, et non pas une réflexion qu'ils font avec vous. (Marivaux.)

*

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi ; ne régler que soi et sa famille ; être simple, juste et modeste, sont des vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. (Fontenelle.)

*

Il faut que les femmes se résignent aux vertus paisibles, et ces vertus sont difficiles parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. (Madame de Lambert.)

*

Prior, poëte anglais, écrivit la gracieuse épigramme suivante sur le *Milton* de lady Dursley :

Si la jeune beauté, que le démon surprit,
Avait eu les vertus qui décorent votre âme,
Le serpent sans succès aurait tenté la femme,
Adam n'eût point péché, Milton n'eût point écrit.

VEUVAGE.

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur :

— C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais. (A. Karr.)

VEUVE.

On n'est, avec dignité, épouse et veuve qu'une fois. (J. Joubert.)

VICE.

Lorsque la philosophie raille sur les vices des femmes, elle fait sa propre critique; c'est elle qui produit ces vices par un système social qui, comprimant leurs facultés dès l'enfance et pendant tout le cours de la vie, les forces à recourir à la fraude pour se livrer à la nature. (Fourier.)

VICTIMES.

Les femmes sont souvent d'innocentes victimes
Que des lois d'intérêts, que de fausses maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs.

(Regnard.)

VIE.

Il y a des femmes qui traversent la vie, comme ces souffles de printemps qui vivifient tout sur leur passage. (Anonyme.)

*

Sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisirs. (J.-L. Mabire.)

*

La femme vit, en général, plus longtemps que l'homme, bien qu'elle ait moins de force, et que sa santé soit plus souvent troublée. (Alexandre Mayer.)

*

Les femmes mettent leur vie dans l'amour. Elles se consument à aimer leurs parents, leurs maris, leurs enfants; anges sur la terre, elles veillent quand ils souffrent, tristes de leurs tristesses, joyeuses de leurs joies, vivant tout en eux; vie de dévouement et d'oubli d'elles-mêmes. (Drouineau.)

VIEILLES.

Quoi de plus aimable, de plus attendrissant qu'une jolie vieille? A moins d'être un bâtard ou un monstre, qui ne songe à sa mère qu'il aime ou qu'il a perdue, en voyant et en écoutant une femme dont le cœur est sans orage, dont le visage a été flétri par les douleurs et les soins de la maternité, dont la parole est grave et douce, l'entretien léger et instructif, l'observation fine et juste! (NESTOR ROQUEPLAN.)

*

Une femme est jeune tant qu'elle peut inspirer de l'enthousiasme. Une femme qu'on n'a jamais aimé a toujours été vieille. (A. GUYARD.)

VIEILLESSE.

Il y a des femmes qui peuvent vieillir impunément. Il semble que le temps ne puisse que les transfigurer, et que la pureté de leur âme resplendisse d'un éclat plus doux encore, dans leurs dernières années, sur leur calme et beau visage. Jeunes, elles n'étaient que belles et dignes d'hommages; vieilles, elles apparaissent peu à peu dans une auréole de majesté, et leur aspect commande aux plus légers le respect et la vénération. (P.-J. STAHL.)

VIERGE.

L'homme a inventé Satan et Lovelace; mais la vierge est un ange auquel il ne sait que prêter ses vices. Elle est si grande et si belle, qu'il ne peut ni la grandir ni l'embellir; — il ne lui a été donné que le fatal pouvoir de la flétrir en l'attirant dans sa vie fangeuse. (BALZAC.)

VIGUEUR.

Les femmes sont douées d'une vivacité d'esprit, qui leur fait saisir des objets qui nous échappent, et souvent elles sont capables de la même vigueur, que les hommes les plus hardis. (Boudier de Villemert.)

VISAGE.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle qu'on aime. (La Bruyère.)

VOIX.

Une douce voix de femme s'empare de mon cœur et donne du prix à chaque parole, elle se marie à tout ; c'est le chant de la vie et ce qu'elle dit se change en un poëme suave. La légère mélodie de la voix révèle l'âme comme les yeux disent les passions du cœur. Douce comme le satin immaculé de sa peau, humide comme le regard d'une vierge rêveuse, elle enlace les cœurs, sirène nous endormant dans l'amour. Molle cadence de la voix aimée, n'êtes-vous pas l'âme elle-même de la femme qui monte au ciel comme un parfum ? (Paul de Magny.)

*

La voix d'une femme bonne et aimante est simple et douce, elle a quelque chose d'harmonieux et de caressant, qui émeut jusqu'au fond de l'âme. C'est la voix qui éveille en nous les sympathies mystérieuses qui nous portent à aimer. L'amour qui vient par les yeux n'est souvent qu'un amour brutal. (A. Maquet.)

*

Une voix de femme va au cœur, et y fait vibrer tous les sentiments tendres. (A. Basta.)

YEUX.

Roméo compare les yeux de Juliette aux étoiles. « Si tes yeux, lui dit-il, prenaient la place des deux astres les plus brillants des cieux, on ne s'apercevrait pas de l'absence de ces astres, et les oiseaux chanteraient toute la nuit dans la feuillée. » (Shakspeare.)

*

Les femmes n'ont point d'yeux pour les défauts des hommes que l'amour pousse sur leur passage. (Thackeray.)

FIN.

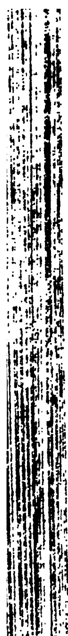


TABLE DES MATIÈRES

ET DES

NOMS D'AUTEURS CITÉS.

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Y

FIN DE LA TABLE.


Stanford University Libraries
3 6105 025 290 862

